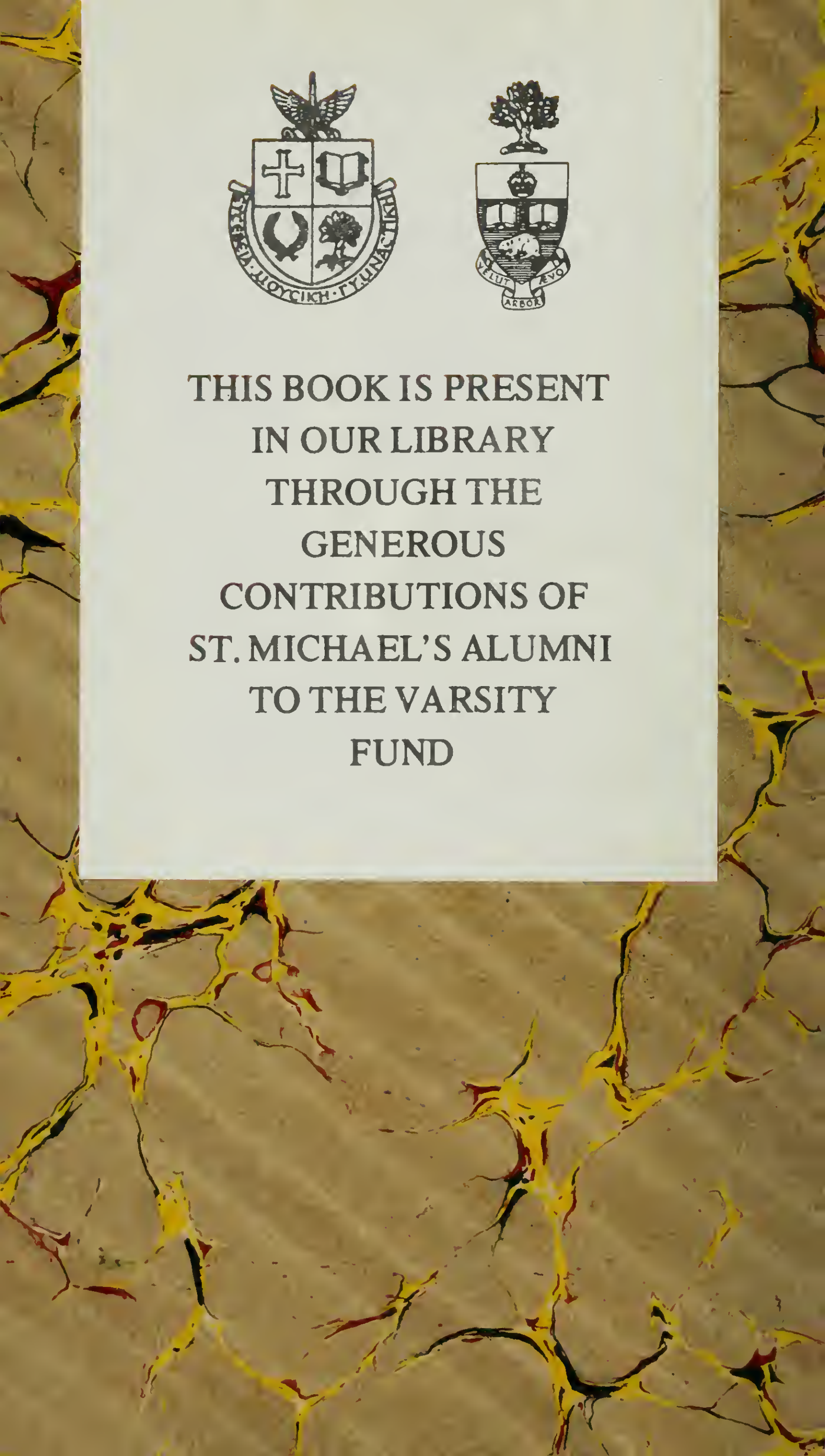
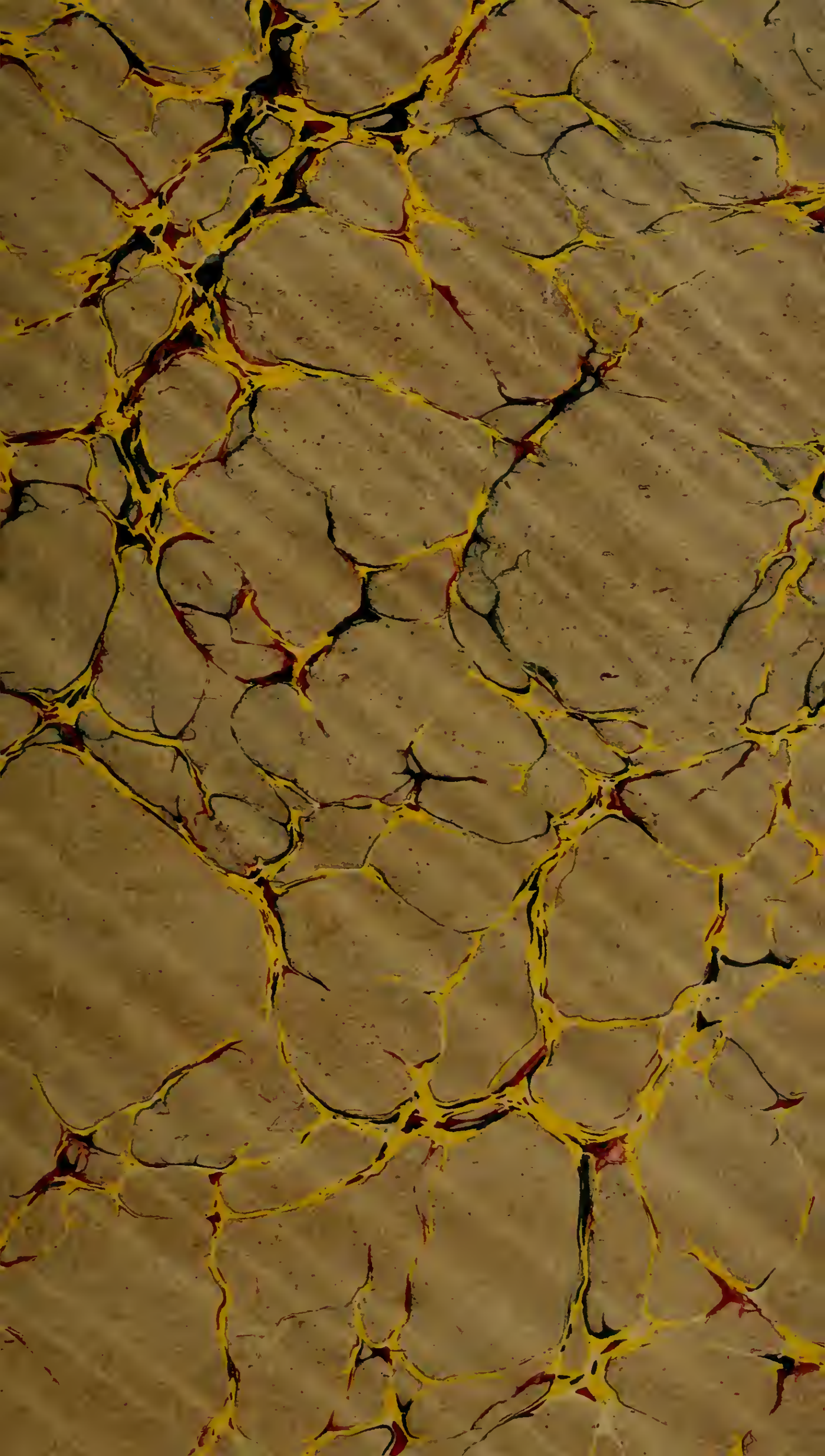

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01988329 7







ŒUVRES PASTORALES ET ORATOIRES

DE

MONSEIGNEUR FREPPEL

ŒUVRES

DE

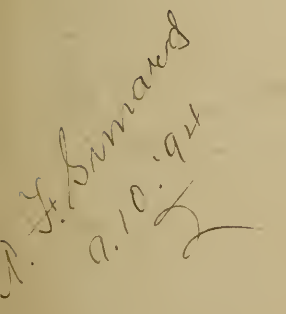
Mgr FREPPEL

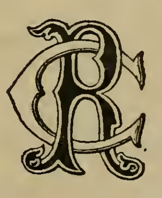
ÉVÊQUE D'ANGERS

TOME XII

ŒUVRES PASTORALES ET ORATOIRES

IX





PARIS

A. ROGER & F. CHERNOVIZ, LIBRAIRES-ÉDITEURS

7, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 7

1894

ÉLOGE FUNÈBRE

DU

RÉVÉRENDISSIME PÈRE DOM CHARLES COUTURIER

ABBÉ DE SOLESMES

PRONONCÉ

A Solesmes, dans l'église Sainte-Cécile

Le 23 décembre 1890

Ambulavit in omni via patris sui, et non declinavit ex ea, fecitque quod rectum erat in conspectu Domini.

« Il marcha dans toutes les voies de son père, sans jamais s'en écarter et faisant toujours ce qui était droit au regard du Seigneur. »

III° Livre des Rois, XXII, 43.

MONSEIGNEUR (1),
MES RÉVÉRENDS PÈRES,

Tel est l'éloge que l'Écriture sainte faisait d'un roi de Juda, et c'est aussi la pensée qui va inspirer tout mon discours.

A l'origine de toute grande œuvre, dans l'ordre de la nature comme dans celui de la

(1) Mgr l'évêque du Mans.

grâce, on trouve un homme ayant reçu de Dieu tous les dons nécessaires pour la fonder : l'esprit d'initiative, la pensée créatrice, l'intuition du présent, la vue sur l'avenir, toutes ces supériorités de l'intelligence, ces énergies du caractère et de la volonté qui placent si haut, dans les jugements de l'histoire, le nom et la figure de ceux au front desquels apparaît le titre à la fois le plus rare et le plus éclatant, celui de fondateur.

Mais, après le mérite d'avoir fondé une œuvre, il en est un autre qui a bien aussi sa grandeur : celui de savoir la maintenir dans toute son intégrité, la maintenir après l'enthousiasme et les fidélités de la première heure, alors qu'arrivent les jours de l'épreuve, avec les violences et les contradictions humaines. Ah ! vraiment, je ne sais ce qu'il y a de plus difficile, de créer une institution, ou bien de lui conserver sa vigueur primitive, quand tout semblait fait pour en amener la ruine.

Voilà pourquoi, chaque fois que l'Écriture sainte veut célébrer la mémoire d'un roi de Juda successeur de David, elle renferme ses louanges dans ce simple mot : *Ambulavit in omni via*

patris sui; « il marcha dans la voie qu'avait suivie son père (1). »

Je viens de marquer d'un trait les rapports entre les deux premiers abbés de Solesmes. A dom Guéranger, la gloire d'avoir reconquis à la grande famille bénédictine son rang dans l'Église de France : gloire immortelle et qui ne fera que resplendir de plus en plus a travers les âges. Mais, à côté du moine de génie dont l'empreinte est encore partout, n'y aura-t-il pas de place, dans notre admiration, pour l'humble religieux qui, recueillant l'héritage paternel en des temps difficiles, a su faire front aux persécuteurs, rallier autour du foyer de la famille ses enfants dispersés, maintenir la discipline et l'observance de la sainte règle en dépit de mille obstacles, prévenir les défaillances et les découragements, écarter les dangers de l'isolement dans une institution dont la vie commune est l'essence même, et, bien loin de laisser s'amoindrir entre ses mains l'œuvre monastique, la transmettre à son successeur plus forte, plus prospère et plus vivante qu'il ne l'avait reçue ?

(I) III[e] Livre des Rois, XXII, 43 ; IV[e], XVIII, 3 ; XXII, 2.

Oui, assurément, c'était là une tâche qui ne le cède à aucune autre en mérite et en difficultés. Il y fallait les qualités et les vertus que le vénérable défunt a su y apporter : un grand esprit de foi et une science rare du gouvernement des âmes. C'est dans le développement de cette pensée que j'ai l'intention de chercher la matière de l'éloge funèbre du Révérendissime Père Dom Couturier, Abbé de Solesmes et Supérieur général de la Congrégation des Bénédictins de France.

Mes Chères Sœurs,

Vous êtes associées à tous les deuils comme à toutes les joies de Solesmes. Après avoir formé à la vieillesse de Dom Guéranger une couronne d'honneur, vous étiez devenues, pour son successeur, l'une de ses plus douces consolations au milieu des amertumes de l'exil. C'est parmi vous qu'il aimait à se reposer des fatigues de la lutte, et les chants de Sainte-Cécile avaient le don de charmer ses peines. Laissez-nous espérer que vos prières, sortant de Solesmes comme la colombe de l'arche, y apporteront le rameau d'olivier, indice de la fin de nos maux.

I

Lorsque, au mois d'octobre 1833, le séminaire d'Angers rouvrait ses cours, les directeurs de cette grande institution virent arriver à eux un jeune homme de seize ans, dont la vocation à l'état ecclésiastique ne leur parut pas douteuse un seul instant. Nature simple et droite, tout prévenait en sa faveur : une piété exemplaire où n'entrait rien de dur ni d'affecté ; des manières douces et polies ; un air de bonté répandu sur son visage, et surtout une grande modestie qui allait jusqu'à une défiance excessive de soi-même. D'où lui venaient, à lui si bien doué des dons de l'intelligence, cette timidité de langage et cette retenue presque craintive, qui, de prime abord, semblait avoir quelque chose de froid et de concentré ? Fallait-il y voir le résultat d'une éducation première qui avait eu ses lacunes et ses difficultés ? Était-ce parce que, ayant eu le malheur de perdre sa mère dès le bas âge, il s'était vu privé trop tôt d'une affection que rien

d'humain ne remplace, et qu'il n'avait pas senti son cœur s'épanouir et se dilater joyeusement au contact de cette tendresse incomparable dont il a plu à Dieu d'envelopper l'enfance de l'homme ? Peut-être. Assurément la grâce allait parfaire en lui ce que la nature y avait laissé d'incomplet et d'inachevé ; mais il n'en devait pas moins se ressentir des circonstances dans lesquelles s'étaient écoulées ses premières années. Je ne sais si l'on se trompait, mais il a toujours paru à ses amis que cette absence des premières intimités du foyer domestique avait laissé en lui quelque trace. Les marques d'affection paraissaient l'étonner autant qu'elles le touchaient ; et, tandis que son humilité le portait à s'en croire peu digne, trop de réserve l'empêchait d'y répondre avec une pleine effusion. O les douces influences de la famille ! elles suivent l'homme tout le long de ses jours, pénétrantes et vives, et là où elles viennent plus ou moins à manquer, il n'y a, pour y suppléer, que la grâce de Dieu.

Cette grâce de Dieu allait opérer victorieusement dans l'âme du jeune lévite. Le séminaire d'Angers n'avait encore rien vu de plus correct, ni de plus édifiant. Aussi nos annales ont-elles

gardé précieusement le souvenir de tant de vertu jointe à un talent si solide. Délicieuses et trop courtes années dans la vie sacerdotale, que celles où l'élève du sanctuaire se prépare à sa haute mission, appliqué du matin au soir à la science des sciences et à l'art des arts, plongé dans l'étude des divines Écritures, en commerce assidu avec les saints Pères et les docteurs de l'Église, et travaillant d'autre part à purifier son cœur et à l'affranchir des passions humaines, pour l'élever au-dessus des choses d'ici-bas et le tenir dans cette région sereine où n'arrivent plus les bruits et les agitations de ce monde ! Années de silence et de prière, de recueillement et de méditation, qui ne ressemblent en rien aux exercices par où s'ouvrent les carrières profanes ! Aussi quand je songe qu'à ces années de retraite et de détachement de soi-même, pendant lesquelles le clerc consacré au Seigneur doit rester là, dans sa cellule de séminaire, seul avec son crucifix et ses livres, pour puiser dans le sacré cœur de Jésus l'esprit de douceur et de miséricorde, on veut mêler la vie de caserne, le tumulte des camps, le métier des armes, ce qu'il y a de plus inconciliable avec l'éducation sacerdotale, je ne

sais ce qu'il faut déplorer davantage, des desseins qui se cachent sous un tel plan, ou de la résignation avec laquelle la conscience publique semble accepter si facilement de pareilles aberrations !

Le petit séminaire de Combrée, où s'étaient achevées ses études classiques, commencées au collège de Baugé, devait avoir les prémices du ministère de l'abbé Charles Couturier. Aucune autre fonction ne paraissait mieux convenir à ce prêtre modeste et studieux, dont on aurait pu dire alors déjà qu'il était bénédictin avant de le devenir. C'était le moment où l'Église de France luttait pour reconquérir la liberté d'enseignement qui lui avait été ravie depuis la tourmente du siècle dernier : lutte que nous voyons se prolonger sous nos yeux et qui ne s'éteindra jamais, parce qu'elle est un des grands côtés du combat de la vérité contre l'erreur. Pourquoi faut-il que, dès 1836, les hommes d'État considérables de ce temps-là n'aient pas compris ce qu'une expérience cruelle devait leur apprendre à quelques années de là, l'importance de l'éducation chrétienne pour défendre l'autorité contre la Révolution ? Par suite de quelles préventions se

refusaient-ils à reconnaître que l'État moderne, n'ayant pas et ne pouvant avoir de doctrine en vertu même de son principe, ne saurait être à aucun titre un pouvoir d'enseignement; qu'il est, au contraire, de l'essence de l'Église, puissance spirituelle et morale, de faire l'éducation des âmes par les moyens d'influence et d'action qui lui sont propres? Fatale erreur, que nous n'avons pas encore réussi à dissiper, et dont, à moins d'un miracle de la Providence, nos arrière-neveux verront les conséquences dernières, alors que toutes choses s'effondreront peut-être dans un cataclysme final, et que le socialisme révolutionnaire se dressera debout, avec la force du nombre, sur la ruine universelle des croyances et des mœurs.

A l'époque où l'abbé Couturier entrait à Combrée, pour y travailler sous la direction du vénérable abbé Levoyer, notre grand établissement diocésain n'était pas encore ce « palais de l'éducation » qu'il allait devenir plus tard, selon le mot d'un illustre évêque Quelques bâtiments d'assez médiocre apparence, plus ou moins délabrés et formant un tout peu harmonique, c'est à quoi se réduisait l'œuvre matérielle de l'abbé

Drouet, cet autre vétéran du clergé angevin, dont la mémoire est restée en bénédiction parmi nous. Et cependant, c'est de là, de ces étroites masures, mal reliées entre elles, qu'allaient sortir cette légion de missionnaires qui forment une couronne de gloire pour Combrée, cette pléiade de prêtres distingués, devenus l'ornement et la force de mon diocèse, et ces laïques dévoués que nous trouvons encore à la tête de nos œuvres. Pendant dix-huit ans, l'abbé Couturier a eu sa grande part dans les succès d'une institution traversée par tant d'épreuves. Soit qu'il formât ses élèves à l'art de bien penser et de bien écrire, dans cette classe intermédiaire placée entre les études de grammaire et les humanités pour terminer les unes et conduire aux autres ; soit que, dans son cours d'histoire, il déroulât devant ces jeunes esprits le plan de la Providence, non moins admirable dans les détails que dans l'ensemble des faits : c'était, au vrai sens du mot, un professeur modèle. Sa remarquable critique d'un manuel d'histoire alors trop répandu venait de révéler son talent d'écrivain. Et que dirais-je du prêtre? L'étude et la prière se partageaient tout son temps : il allait de l'une à l'autre,

donnant à ses entretiens avec Dieu ce que sa charge lui laissait de moments libres; l'esprit ouvert à toutes les recherches de la science, sans jamais rien retrancher de ses exercices de piété; constamment attaché aux saines doctrines, à une époque et dans un milieu où il y avait du mérite à ne pas céder à de faux courants d'opinion; suivant toujours le droit chemin à la lumière des enseignements de l'Église et du Saint-Siège; et montrant ainsi, par tous ses actes, qu'il n'avait d'autre souci que de pratiquer les vertus et de remplir les devoirs de la vie sacerdotale.

Ah! sans doute, Mes Frères, dans cette vie de prêtre, renfermée à l'intérieur d'un collège, et toujours égale à elle-même, il n'y a rien qui parle aux yeux ni qui frappe l'imagination. Mais n'oublions pas que ce qui fait le mérite de la vertu, c'est moins son éclat que sa constance et sa fidélité. Il n'est pas difficile, à un moment donné, de s'élever au-dessus de soi par l'effort d'une bonne volonté aidée de la grâce. L'énergie humaine servie par les circonstances trouve sans trop de peine ces élans passagers qui la laissent bien vite retomber sur elle-même. Mais la vertu n'est pas le triomphe d'une heure ni d'un jour;

sa grandeur comme ses difficultés consistent dans sa persévérance. Rester constamment l'homme de la règle et du devoir; suivre d'un pas ferme et jusqu'au bout la voie du bien ; reprendre chaque jour, sans lassitude ni faiblesse, le travail interrompu la veille, quelque obscur et modeste qu'il puisse être ; rattacher une bonne œuvre à l'autre comme les anneaux d'une chaîne dont chacun se relie à celui qui le précède et soutient celui qui le suit; consommer dans le silence cette immolation lente et prolongée des sens à l'esprit, de la raison à la foi, du plaisir au devoir, de la passion à la loi, de la volonté propre à l'autorité, du bien particulier au bien général, de toute l'existence à Dieu : voilà, Mes Frères, la vraie perfection de la vie.

C'est parce qu'il y tendait de toutes les puissances de son âme, que l'abbé Couturier devait arriver tôt ou tard à l'état qui la réalise dans toute sa plénitude. Y songeait-il depuis plusieurs années ? Tout porte à le croire, lorsqu'on voit avec quel empressement il répondit à l'appel divin, du jour où sa vocation lui parut clairement indiquée. C'était au mois de septembre de l'année 1853. Suivant une coutume qu'il envisa-

geait comme un devoir, et dont l'observation fidèle est devenue pour le clergé français un si grand honneur et un secours si efficace, le jeune professeur de Combrée se disposait à faire sa retraite annuelle. C'est là que la Providence l'attendait, pour décider de son avenir par l'un de ces moyens dont elle a seule le secret. Parti pour le monastère de Port-du-Salut afin d'y suivre ces pieux exercices, un incident tout fortuit en apparence le fit changer d'avis en déterminant son choix pour l'abbaye de Solesmes. Il allait y trouver l'homme de ce siècle qui, en France du moins, a le mieux compris l'esprit et le but de l'ordre monastique. Et puis, la chapelle de Notre-Dame-du-Chêne n'était-elle pas là, tout auprès de la famille bénédictine renaissante, comme un foyer de grâces et de lumières surnaturelles ? Un jour qu'il y était entré pendant sa retraite, le 29 septembre, fête de l'archange saint Michel, il en sortit avec l'une de ces impressions victorieuses qui ne laissent plus de doute sur l'appel d'en haut. Dieu avait parlé à son cœur l'antique sanctuaire des pèlerins de l'Anjou et du Maine était devenu le berceau de sa vie monastique.

II

L'abbaye de Solesmes était en pleine période d'accroissement, quand le prêtre angevin y prenait l'habit monastique, aux premières vêpres de la Nativité, fête patronale de Notre-Dame-du-Chêne. Son illustre fondateur avait appelé sur elle l'attention du monde entier. J'ai dit, à cette même place, il y a quelques années, combien large et fécond avait été le mouvement imprimé par dom Guéranger à la science et à la piété chrétiennes (1). Déjà ses *Institutions liturgiques* avaient puissamment contribué au retour des Églises de France vers la liturgie romaine et, par une conséquence aussi naturelle qu'heureuse, vers les doctrines et les traditions de l'Église mère et maîtresse de toutes les autres. Sous l'impulsion d'un esprit que n'effrayait aucune initiative, ce travail de restauration allait se

---

(1) Discours sur le rôle de l'abbaye de Solesmes au XIXe siècle. (*Œuvres pastorales et oratoires*, tome X.)

poursuivre dans tous les sens sur le terrain du dogme et de l'histoire, de la critique et de l'érudition. Dom Pitra mettait la première main à l'œuvre monumentale qui devait immortaliser son nom. Par ailleurs, la jeune congrégation des Bénédictins de France commençait à jeter au loin ses rameaux ; et l'un de ses fils allait sous peu renouer la chaîne des successeurs de saint Martin dans la chaire abbatiale de Ligugé. 1854 ! année glorieuse et bénie entre toutes : deux mois après l'entrée de dom Couturier à Solesmes, la proclamation du dogme de l'Immaculée Conception venait réjouir l'Église entière, en ouvrant à toutes les œuvres catholiques une nouvelle ère de force et de prospérité.

Est-il téméraire de penser que, avec la sûreté de son coup d'œil et sa grande expérience des hommes, l'abbé de Solesmes ait su deviner du premier coup, dans le nouveau profès, un auxiliaire précieux pour son œuvre, peut-être même le successeur que la Providence lui destinait ? Toujours est-il que, entre ces deux âmes si bien faites pour s'entendre, il ne tarda pas à s'établir une correspondance parfaite de vues et de sentiments. Un mois ne s'était pas écoulé depuis sa

profession, que dom Couturier recevait la charge si importante et si délicate de maître des novices. Charge difficile, en effet, et dont peut dépendre tout l'avenir d'un monastère, comme c'est au supérieur de nos grands séminaires que nos diocèses confient principalement les destinées du sacerdoce. Discerner la vocation de ces jeunes hommes, que l'attrait de la perfection et le souffle de l'Esprit-Saint conduisent au pied des autels ; diriger leurs premiers pas dans cette voie nouvelle où la présomption n'est pas moins funeste que le découragement ; suivre l'action de Dieu dans les âmes, plutôt que de l'y précéder, et seconder le travail de la grâce, bien loin de vouloir s'y substituer par une pression indiscrète ; cultiver ces vertus naissantes avec la sollicitude du jardinier qui arrose la plante, la taille, la redresse, mais s'en remet pour le reste à Celui qui seul donne la croissance ; approprier les conseils aux besoins de chacun, suivant la diversité des dons que la Providence distribue aux uns et aux autres comme il lui plaît, *dividens singulis prout vult* (1) ; user, enfin, de

(1) Ire aux Cor., XII, 11.

tous les ménagements et de toutes les délicatesses que peuvent suggérer la charité fraternelle et le respect de Dieu dans les âmes : est-il, dans l'ordre monastique, un office qui demande une main plus souple et plus ferme ? Avec quelle prudence et quelle sagesse dom Couturier l'a rempli pendant près de vingt ans, vous le savez mieux que nous, Mes Révérends Pères, vous qui l'avez vu à l'œuvre, dans ses conférences du matin et du soir, exposant les principes de la vie spirituelle, développant cette psychologie surnaturelle dont la Règle de saint Benoît est le merveilleux abrégé, et résumant la perfection évangélique dans ces trois grandes choses qui revenaient sans cesse sur ses lèvres : l'humilité, l'obéissance et la conversion des mœurs.

Il fallait bien que dom Guéranger eût de son disciple la plus haute idée, pour qu'il lui confiât la charge de prieur claustral en même temps que celle de maître des novices. Ne lui avait-il pas abandonné la direction de sa propre conscience ? Et quel modèle plus achevé aurait-il pu proposer à ses fils, en le mettant à leur tête, que ce modeste religieux, type vivant du vrai moine, suivant la règle avec une ponctualité scrupu-

leuse, toujours le premier au chœur, donnant l'exemple du recueillement pendant le saint office et gardant au dehors, dans les relations de la vie, cette gravité silencieuse dont parle saint Benoît, *gravitas taciturnitatis?* Si l'extérieur austère du prieur de Solesmes pouvait quelquefois inspirer une certaine crainte, elle ne tardait pas à se dissiper pour ne plus laisser que l'impression du respect devant ce mépris froid et tranquille pour tout ce qui regardait son corps et ses aises, devant cette placidité humble et souriante qui était devenue le trait dominant de sa nature. On se rassurait bien vite, lorsqu'on voyait immédiatement la bonté se trahir à travers ces premières apparences de sévérité, et que son regard, comme dérobé sous d'épais sourcils, sortait de cet ombrage pour s'arrêter sur vous avec tant de douceur et de limpidité. Tout entier aux devoirs de sa double charge, à peine si, dans l'espace de quatorze ans, on le vit sortir du monastère une ou deux fois pour affaires urgentes, tant son dévouement pour ses frères absorbait ses journées. Chaque matin, après l'heure de prime, il montait à la cellule du père abbé, pour traiter avec lui des intérêts de leur

commune famille ; et c'est là, sans doute, dans ses conférences avec le maître, toujours pleines d'instruction autant que de douce aisance et d'abandon paternel, qu'il a dû puiser cette sûreté de doctrine et cette fermeté de principes sur la vie monastique, sur les choses de Dieu et de l'Église, qui, au moment de l'épreuve, allaient le rendre inébranlable dans ses déterminations, sourd aux conseils d'une prudence trop humaine, uniquement attentif à défendre les droits de la justice contre l'iniquité.

C'est qu'en effet l'orage grondait déjà dans le lointain, et le vent de l'impiété se déchaînait contre les ordres religieux avec une violence toujours croissante, au moment où le premier abbé de Solesmes léguait à son successeur le fruit de quarante années de labeurs. Du moins avait-on la certitude que rien ne serait modifié dans cette œuvre, l'une des plus fécondes du dix-neuvième siècle, et que l'on pourrait dire de l'héritier d'une telle charge : « Il a marché dans la voie qu'avait tracée son père, sans jamais s'en écarter ; » *ambulavit in omni via patris sui, et non declinavit ex ea.* Maintenir l'institution monastique dans sa ferveur primitive, avec son

esprit, ses doctrines, son éloignement de toutes les nouveautés dangereuses, dom Couturier n'eut rien plus à cœur que d'accomplir cette tâche, et la seule louange à laquelle il se montrait sensible, c'était d'entendre dire que le nouvel abbé de Solesmes n'avait pas cessé d'être le prieur de dom Guéranger. On le vit bien, quand l'occasion s'offrit de sacrifier tous les biens de ce monde, plutôt que de céder aux menaces et de fléchir sous les coups de la Révolution.

N'attendez pas de moi, Mes Très Chers Frères, le récit de ces scènes navrantes qui resteraient pour la France un sujet de déshonneur, si ce noble pays pouvait être responsable d'un pareil abus de la force. Vous m'en voudriez, Mes Révérends Pères, de réveiller des souvenirs qu'à défaut de tout autre sentiment, le patriotisme nous commanderait d'ensevelir dans l'oubli. Je n'en retiendrai qu'une réflexion, dont la justesse devrait éclater aux yeux de tous. Eh quoi ! à un siècle de distance d'un événement qui, disait-on, allait marquer une ère de liberté universelle, nous en serions encore à discuter si quelques personnes ont le droit de se réunir dans un même domicile pour prier ensemble, s'édifier mutuel-

lement, chanter les louanges du Seigneur, copier des manuscrits, défricher des champs, s'adonner en commun à des œuvres d'enseignement ou de charité ! Mais s'il en est ainsi, si nous en sommes encore à ce point, si nous n'avons pas fait un pas en avant dans la voie de la liberté, c'est la condamnation la plus éclatante qu'il soit possible de porter contre la Révolution française.

Dieu permet ces dures épreuves pour faire éclater le mérite de ses vrais serviteurs. Certes, si jamais homme a éprouvé de l'éloignement pour tout ce qui s'appelle le bruit ou la mise en scène, c'était bien dom Couturier. Attirer l'attention sur sa personne, agir autrement que par vertu, répugnait à son grand esprit de foi comme à la trempe de son caractère naturellement timide. Mais devant la persécution, cet humble se dressa dans toute sa fierté chrétienne pour revendiquer les droits de Dieu dont il avait la garde. Il s'agissait de défendre la liberté et la propriété monastiques : dès lors aucune considération humaine ne pouvait ébranler la constance d'un religieux qui marchait à la lumière et par la force de la foi. Il fit son devoir simplement, sans se préoccuper des jugements du monde :

Fecit quod rectum erat in conspectu Domini. Ne lui avait-on pas proposé, au prix d'une concession qui lui semblait une offense, d'exclure lui-même du foyer de la famille un certain nombre de ses enfants! On ne savait donc pas ce que c'est qu'un disciple de saint Benoît; on avait donc oublié que le premier devoir de l'abbé est de toujours se souvenir du nom qu'il porte : *Abbas semper meminisse debet quod dicitur* (1). Il est des jours où mieux vaut maintenir un droit dans toute sa plénitude, que d'en sacrifier une partie pour en sauver le reste. Les hommes peuvent se relever d'une souffrance passagère, mais les blessures faites aux principes sont de celles que le temps lui-même est impuissant à guérir.

Et maintenant, noble exilé, cédez à la violence, quittez ce monastère, foyer paisible de l'érudition et de la louange divine; recevez les adieux de vos enfants, bannis comme vous de la demeure paternelle, et venant les uns après les autres se prosterner à vos pieds, au moment de la dispersion, pour recevoir la bénédiction d'un père dans

---

(1) Règle de saint Benoît, ch. II.

cette maison de Saint-Charles, destinée à devenir leur point de ralliement. Ah ! vous aviez choisi pour devise ces deux mots si touchants : *Consortia tecta*, afin de montrer combien la vie de famille vous était chère. Vous n'en jouirez plus, désormais, dans la plénitude de vos désirs. Pendant dix ans, tous les jours, vous passerez, sans pouvoir en franchir le seuil, à côté de cette abbaye qui est la vôtre, où repose tout le passé de Solesmes, avec les dépouilles mortelles de son illustre fondateur ; et au serrement de cœur que vous éprouverez chaque fois devant une séparation si cruelle, vous sentirez se renouveler en vous la douleur du premier jour. Vous verrez tomber autour de vous les vétérans de Solesmes, chargés d'ans et de mérites, sans même que la cloche du monastère, réduite au silence, ait pu sonner leur dernière heure. Et lorsque vous-même, au terme d'une carrière couronnée par tant d'épreuves, vous vous endormirez dans la paix du Seigneur, après avoir dit à vos enfants agenouillés autour de votre lit de mort ce mot qui résume si bien votre vie tout entière : « Mourons dans notre simplicité monastique, » nous n'aurons pas la consolation de vous voir reposer

à côté de celui qui fut votre père ; nous devrons attendre l'heure de la justice et de la réparation.

Elle viendra, cette heure : n'en doutez pas un instant, Mes Révérends Pères. Non : il n'est pas possible que la France demeure ingrate envers un ordre religieux qui est l'une de ses gloires nationales : il y va de son patrimoine intellectuel et de son beau renom à l'étranger. Aussi bien avez-vous tout fait, de votre côté, pour hâter un dénouement que nous appelons de tous nos vœux. Rarement on aura vu mieux se vérifier cette parole de la sainte Écriture : *Deus honoravit patrem in filiis*, et le plus bel éloge que l'on puisse faire de dom Couturier, c'est vous-mêmes. Notre siècle aura eu sous les yeux ce bel exemple d'une congrégation dépouillée de ses ressources et continuant néanmoins à remplir ses fins, unie dans la dispersion, fortifiée par la lutte, grandissant avec le péril, et développant ses œuvres à mesure qu'on y mettait plus d'obstacles. Tout cela, sans doute, témoigne de la vigoureuse impulsion que Solesmes avait reçue dès l'origine ; mais n'en revient-il pas une large part de mérite et d'honneur à celui qui, par son grand esprit de

foi et sa science profonde du gouvernement des âmes, a su faire face à la plus redoutable épreuve, et dont j'ai pu résumer la louange dans ce mot : *Ambulavit in omni via patris sui, et non declinavit ex ea;* « il marcha dans la voie qu'avait tracée son père, sans jamais s'en écarter? » Me sera-t-il permis d'ajouter que ces hommes de foi et de haute vertu, dont nous célébrons la mémoire sur la terre, sont devenus pour vous de puissants protecteurs dans le ciel? N'en voyons-nous pas déjà un premier signe dans l'heureuse élection du nouvel abbé, qui rappellera dom Guéranger pour la science, et dom Couturier pour la noble simplicité de l'esprit monastique? Ainsi les grands abbés bénédictins se succédaient-ils autrefois à Cluny et à Cîteaux, pour la gloire de la France et le bien de l'Église. Dieu veuille accorder la même grâce à Solesmes! C'est le vœu que je forme, ainsi que le vénérable évêque du Mans, en déposant sur le cercueil de votre Révérendissime Père, avec le témoignage de mon affection, le tribut de mes regrets et de mes prières. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

A LA RÉCEPTION DU CLERGÉ

LE 1er JANVIER 1891

Je vous remercie, mon cher vicaire général, des vœux que vous venez de m'offrir au nom du vénérable chapitre, du clergé de la ville et du diocèse d'Angers. Ces vœux me touchent profondément : car je sais que je puis compter sur mon excellent clergé en toute circonstance, et qu'il y a entre mes prêtres et moi la communauté la plus étroite et la plus intime de vues et de sentiments.

Depuis le premier jour de l'année dernière, la situation des catholiques, en France, ne s'est en rien modifiée. Nous n'avons obtenu du parti qui détient le pouvoir aucune concession. On parlait

vaguement de conciliation et d'apaisement, mais les actes sont bien loin d'avoir répondu aux paroles. La déchristianisation des écoles primaires se poursuit selon sa formule, lentement, mais sûrement; et pour être moins bruyante qu'au début, cette campagne n'en est devenue que plus dangereuse, parce que, comme en toutes choses, l'on finit par s'y accoutumer, le mal s'opérant d'autant mieux, qu'il parvient à se dissimuler davantage. Ni les Sœurs de charité ne sont rentrées dans les hôpitaux d'où on les avait expulsées, ni les religieux dans les chapelles où ils rendaient à la piété chrétienne de si grands services : je viens d'en voir à Solesmes une preuve lamentable. S'agit-il des administrations hospitalières elles-mêmes et des bureaux de bienfaisance, le clergé catholique n'y a pas encore retrouvé la place à laquelle ses fonctions charitables lui donnent droit; et nous avons la douleur de voir, à Angers notamment, un pasteur protestant administrer un Hôtel-Dieu fondé et doté par les catholiques, tandis qu'aucun de nos chefs de paroisses n'est admis à y porter un conseil. L'armée reste toujours privée de ses prêtres, par une exception unique dans le monde chré-

tien, et l'on continue à nous présenter ce triste spectacle de régiments auxquels il est interdit de franchir le seuil d'une église pour rendre à leurs colonels les derniers devoirs. Certes, il n'est que juste de le reconnaître, nos chefs militaires appliquent la loi contre les séminaristes avec l'esprit d'équité qui les distingue ; mais, quoique l'on ait osé dire ces jours derniers que nous en avons pris notre parti, cet assujettissement des clercs et des prêtres eux-mêmes au maniement des armes, n'en demeure pas moins à nos yeux une véritable aberration. Le Concordat ne cesse pas d'être faussé dans son esprit et violé dans sa lettre même, par la retenue des traitements que la loi déclarait insaisissables ; et le diocèse de Viviers, à lui seul, compte jusqu'à vingt-six de vos confrères auxquels on refuse le pain de chaque jour. Enfin, — car je n'ai pas le temps de tout dire — comme si le patrimoine des pauvres n'était plus chose respectable entre toutes, nos congrégations charitables sont sous le coup de mesures dont l'application équivaut à la confiscation de leurs biens. Et, ce qu'il y a de plus caractéristique, c'est que, sur tout ce programme de persécution, opportunistes ou radi-

caux, comme on se plaît à les appeler, sont pleinement d'accord : il n'y a de différence que dans le procédé. Aussi, lorsqu'il arrive à quelque modéré de sortir des rangs, pour essayer de parler au nom de la justice et de la charité, il s'aperçoit bien vite, à l'accueil qui lui est fait, que le fanatisme athée est l'esprit propre au régime sous lequel nous vivons.

Eh bien, Messieurs, dans de pareilles conditions, notre attitude est toute tracée ; elle est celle que nous commandent l'honneur et la conscience. Nous restons sur la défensive, n'ayant aucun motif de nous départir d'une réserve à la fois digne et juste. Il ne s'agit pas là d'opinions politiques, comme on voudrait le faire accroire, pour donner le change sur le véritable état de la question. Tout le monde sait que, dans le domaine des opinions purement politiques, la liberté des consciences reste entière, quoi qu'on ait pu dire à cet égard. En raison même de la distinction des deux puissances, sur laquelle repose tout l'ordre chrétien, l'Église n'a pas l'habitude de trancher de pareilles questions : respectueuse du droit en faveur duquel elle fait toute réserve, elle se borne à recommander la

soumission aux pouvoirs établis en tout ce qui n'est pas contraire à la loi de Dieu, à ses propres droits et à ses libertés. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire l'admirable constitution de Grégoire XVI, que le cardinal Rampolla rappelait tout récemment. Ce sont là, pour ainsi dire, des vérités élémentaires. Mais, encore une fois, il ne s'agit pas de cela en ce moment : pour nous, prêtres, la lutte actuelle dépasse de beaucoup les diverses formes de gouvernement : elle est, au fond, entre le christianisme et la franc-maçonnerie qui règne et qui gouverne, dont le programme a été appliqué point par point depuis douze ans. Voilà dans quels termes la question se pose à l'heure présente, du moins pour nous; et c'est à reconquérir l'exercice de nos droits et de nos libertés sur les francs-maçons et les libres-penseurs, ennemis de l'Église, que doivent tendre principalement les efforts de tous les catholiques.

Assurément, Messieurs, il serait injuste de prétendre que les catholiques de France sont divisés sur aucune question religieuse, ou bien qu'ils ont négligé jusqu'ici de défendre les intérêts de l'Église. Je crains fort que, à l'étran-

ger, on ne se fasse pas de notre situation une idée complètement exacte. Jamais, peut-être, à aucune époque de notre histoire nationale, les catholiques français n'ont été plus unis sur le terrain de la doctrine. Ni au Sénat, ni à la Chambre des députés, ni dans la presse, ni ailleurs, il n'y a parmi nous le moindre dissentiment, dès qu'il s'agit du Concordat, de l'enseignement chrétien, des choses de l'Église et de la religion. Inutile d'ajouter qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Est-ce à dire que l'on ne puisse pas augmenter encore cette force de cohésion déjà si grande et, par suite, l'efficacité de la défense religieuse? Non, certes; et c'est précisément là ce que vient de nous rappeler, avec une autorité devant laquelle tous doivent s'incliner, S. Em. le cardinal Rampolla, secrétaire d'État de Sa Sainteté. Oui, il faut que, pour faire front à leurs adversaires, tous les catholiques de France serrent leurs rangs, et qu'ils s'organisent, non pas à l'état de parti — le mot serait aussi étroit que la chose elle-même — mais dans leurs diocèses respectifs et sous la haute direction de leurs évêques. Car, si nous devons laisser à d'autres, qui en ont reçu la mission, le soin de

conduire les affaires politiques et civiles, sur le terrain des intérêts religieux, cette direction est pour nous un droit que personne ne saurait nous contester, et un devoir auquel nul d'entre nous ne songe à se soustraire. C'est ainsi que, dans ce diocèse, je le dis à votre louange, Messieurs, toutes les œuvres de la défense religieuse viennent aboutir au sommet de la hiérarchie, pour y chercher un conseil et un guide.

Si, conformément au vœu du Saint-Père, cette union des catholiques entre eux, avec leurs évêques et leurs prêtres, venait à se resserrer et à se fortifier de plus en plus, nous pourrions espérer des jours meilleurs pour l'Église de France et, par une conséquence aussi nécessaire qu'heureuse, pour la patrie elle-même !

Veuillez agréer, Messieurs, mes meilleurs vœux pour vous, pour vos paroisses et pour toutes vos œuvres.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

A LA RÉCEPTION DES ŒUVRES

ET ASSOCIATIONS CATHOLIQUES D'ANGERS

Le 1er janvier 1891

Messieurs,

En voyant autour de moi, à pareil jour, les principaux représentants de nos institutions ouvrières, je ne puis m'empêcher de rendre hommage à la puissance de la charité pour résoudre les questions sociales. Il m'a toujours semblé que l'on se défiait beaucoup trop de cette efficacité souveraine : de là ces appels si réitérés et parfois si bruyants à l'intervention des pouvoirs publics, pour obtenir par voie de contrainte ce que l'on pourrait demander avec plus de succès à la liberté appuyée sur la charité. Assu-

rément, la justice est une grande et belle chose ; et il faudrait bien se garder d'en rétrécir le domaine. Mais, quoi que l'on puisse faire, les devoirs de justice resteront toujours très limités : la nature des choses le veut ainsi, et les droits de la personnalité humaine l'exigent impérieusement, tandis que le champ ouvert à la charité est immense. Un homme charitable sera toujours un homme juste, parce qu'il ne lui viendra pas en idée de retenir le bien d'autrui, à lui qui n'hésite pas à donner le sien propre. La réciproque est-elle aussi vraie ? Il est permis d'en douter. Voilà pourquoi l'Apôtre écrivait : « La charité est la plénitude de la loi, » *plenitudo legis est dilectio* (1). Et, en effet, le Sauveur n'avait-il pas proclamé hautement que : « Toute la loi et les prophètes sont renfermés dans les deux préceptes de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain (2) ? » C'est ce qui faisait dire récemment au Pape Léon XIII : « La charité créa un lien social et lui donna une force et une douceur inconnues jusqu'alors. Elle inventa, en se multipliant elle-même, un remède à tous les maux, une consola-

(1) Épître aux Rom., xvii, 10.
(2) S. Matth., xxii, 40.

tion à toutes les douleurs, et elle sut, par ses innombrables œuvres et ses institutions, susciter une noble émulation de zèle, de générosité et d'abnégation. »

Toute l'histoire est là pour confirmer ces paroles. C'est la charité qui a transformé le monde. L'idée de justice n'y était pas inconnue, à tel point qu'on a pu appeler le droit romain, non sans quelque exagération, il est vrai, « la raison écrite ». Et où en était, grand Dieu! l'universalité des pauvres et des travailleurs ? Il a fallu, pour changer cet état de choses, que la charité chrétienne apprît à aimer le prochain comme soi-même pour l'amour de Dieu. Toute la civilisation chrétienne est sortie de ce « commandement nouveau », comme l'appelle l'Évangile, *Mandatum novum*. Il est évident que, à son tour, le sentiment de la justice a dû se perfectionner par là même ; car je le répète, quand on aime le prochain jusqu'à lui donner ce qui ne lui appartient pas, il est impossible de n'être pas disposé à lui rendre ce qui lui est dû, ce qui est le propre de la justice.

C'est donc à fortifier et à développer dans les âmes le sentiment de la charité chrétienne que

doivent tendre nos efforts, avant tout et par-dessus tout : le reste viendra de soi. Je sais, Messieurs, qu'en parlant de la sorte, on se heurte à certaines opinions trop répandues dans le monde moderne. C'est uniquement à titre de justice que le socialisme contemporain réclame la pratique de la bienfaisance ; or, comme rien n'est plus contraire à la saine raison, qui défend de mêler ensemble des choses qu'il faudrait, au contraire, distinguer avec soin, il en résulte une grande confusion de mots et d'idées. Ainsi, même aux yeux d'un certain nombre de chrétiens, l'aumône, que l'Évangile exalte et glorifie à chaque page, semble devenue une sorte d'humiliation : comme si le don de soi-même, sous une forme ou sous une autre, n'était pas l'exercice le plus noble et le plus élevé des facultés humaines ; comme si, riches et pauvres, nous n'avions pas tous besoin les uns des autres, sans qu'il y ait là rien d'humiliant pour personne. Il est tout un ensemble de vertus, et des plus admirables, qui disparaîtraient du monde, si l'on prétendait tout ramener à la stricte justice : la générosité, le dévouement, le sacrifice, la reconnaissance.

Toutes ces nouveautés témoignent, je le crains bien, d'un abaissement considérable du sens chrétien. Est-ce que l'Incarnation du Verbe, cette œuvre des œuvres, dont le souvenir nous domine en ces jours, n'a pas été un acte de pure charité, de pur dévouement, dans lequel aucun devoir de justice n'entrait pour rien ? Et n'est-ce pas là que nous devons chercher pour nous-mêmes l'idéal de la vertu ? Mais je ne veux pas insister davantage sur une question que j'aurai sans doute l'occasion de traiter avec plus d'ampleur en d'autres circonstances. Laissez-moi ajouter simplement que le moyen le plus efficace de réagir contre des tendances que je considère comme funestes, c'est de faire ce que vous faites, en montrant par votre exemple le grand rôle, le rôle prépondérant de la charité chrétienne dans la solution des problèmes qui nous préoccupent tous et à si juste titre.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

A L'INAUGURATION DE LA

NOUVELLE SOCIÉTÉ CATHOLIQUE

D'ÉCONOMIE POLITIQUE ET SOCIALE

LE 20 JANVIER 1891

Messieurs,

En ouvrant la première séance de « la Société catholique d'économie politique et sociale », nous n'avons pas besoin de rappeler notre programme. Ce programme est connu : nous l'avions résumé, dès le principe, dans cette courte formule, à laquelle vous avez bien voulu vous rattacher : « Liberté du travail, liberté d'association avec toutes ses conséquences légitimes, intervention de l'État limitée à la protection des droits et à la répression des abus. » Ni plus, ni moins. Et

comme, d'après de récentes déclarations, cette formule ne semble plus inspirer de défiance à personne et qu'on se défend même d'avoir, à aucun moment, rien demandé de plus, il nous est peut-être permis de dire que, dès son premier pas dans la vie, notre société a déjà eu la bonne fortune de faire œuvre de rapprochement et d'union.

C'était là, en effet, notre but principal : déterminer, autant que possible, le terrain sur lequel tous les catholiques de France pourraient se rencontrer et s'unir en matière d'économie politique et sociale. Mais, laissez-moi ajouter également que, pour être véritable, l'union doit reposer sur des principes et non pas sur des équivoques, des réticences ou des malentendus. Ainsi, il doit être bien convenu que nous repoussons également l'individualisme et le socialisme sous toutes leurs formes, ces deux termes nous paraissant exprimer l'un et l'autre des erreurs funestes ; que, partisans non moins résolus de la liberté du travail que de la liberté d'association, nous n'admettons pas, pour notre pays, la corporation obligatoire et fermée, bornant nos vœux et nos efforts à la corporation volontaire et ouverte ;

que, d'autre part, nous ne confondrons, dans aucun cas, le domaine de la justice avec celui de la charité, les contrats d'ordre privé avec les conventions publiques ou les fonctions sociales ; et qu'enfin les droits et la liberté du patron nous paraîtront choses tout aussi respectables que la liberté et les droits des ouvriers.

Voilà nos principes. C'est dans cet esprit de justice et d'équité pour tous que nous poursuivrons nos travaux.

Au risque d'être rangés parmi les « frivoles et les impétueux » par un vénérable cardinal anglais, nous nous abstiendrons avec soin de déclamer, à son exemple, contre « les riches et les capitalistes », ne croyant pas qu'un tel langage, d'ailleurs peu justifié par les conditions critiques où se trouvent les chefs d'entreprise, soit le plus propre à favoriser la paix sociale. Nous n'estimons pas non plus qu'il soit bon de forcer les contrastes entre « la société démocratique » et ce qu'on appelle, non sans quelque dédain, la « société bourgeoise » ; ni qu'il faille parler sans cesse de mondes qui s'écroulent et d'autres mondes qui s'élèvent ; car le moindre inconvénient de ce langage, trop emphatique à

notre sens, serait d'aviver les haines de classes et de faire naître des ambitions démesurées, suivies bientôt d'amères déceptions. Pas n'est besoin de bouleverser la société humaine de fond en comble pour y introduire, comme nous le désirons tous, plus de justice et de dévouement. Sans croire précisément que « les vieux moules sociaux et politiques sont brisés, que nous sommes à la veille d'une révolution, la plus profonde, la plus entière peut-être qui se soit jamais annoncée au monde », sans élever jusqu'à ce ton la prophétie et l'histoire, nous admettons parfaitement que de nouvelles conditions économiques appellent certaines réformes. Cela s'est vu de tout temps, sous une forme ou sous une autre. A chaque siècle chrétien sa part d'améliorations dans les rapports des hommes entre eux ; et, quelques espérances que l'on se plaise à fonder sur le XXe siècle, comme devant réaliser une sorte d'idéal de la perfection sociale, il est très probable que, pas plus que son devancier, il n'aura épuisé toute la série des problèmes économiques et que, à son tour, il laissera à son successeur quelque chose à étudier et beaucoup à faire.

Sachons donc, Messieurs, nous défendre de toute exagération dans un sens ou dans l'autre. Gardons une juste mesure : c'est ce qu'il y a peut-être de plus difficile dans les matières qui vont nous occuper. Puissions-nous y arriver, aux lumières de la théologie morale, du droit et de la science économique ! C'est le vœu que je forme, en m'appuyant sur l'aide de Dieu, qui ne manque jamais aux esprits sincères et aux bonnes volontés.

LETTRE PASTORALE

SUR

L'UTILITÉ DES MISSIONS PAROISSIALES

DU 1er FÉVRIER 1891

Nos Très Chers Frères,

L'Église catholique est une grande mission ouverte, il y a dix-huit siècles, le jour de la Pentecôte, et qui n'aura sa clôture qu'à la fin des temps. L'origine de cette mission est dans les paroles adressées par Notre-Seigneur Jésus-Christ à ses apôtres et, dans leur personne, à tous leurs successeurs : « Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie (1). » — Et encore : « Toute puissance m'a été donnée dans le ciel et

---

(1) S. Jean, xx, 21.

sur la terre. Allez donc et enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et leur apprenant à observer tout ce que je vous ai ordonné. Et voici que je suis toujours avec vous jusqu'à la consommation des siècles (1). »

Fidèles à ce mandat, les apôtres allèrent porter l'Évangile en tous lieux, laissant après eux des évêques et des prêtres pour continuer leur œuvre. Ceux-ci à leur tour entrèrent dans la voie frayée par les disciples immédiats du Seigneur et où d'autres devaient les suivre, toujours investis des mêmes pouvoirs émanés du Christ, Fils de Dieu. C'est à cette mission universelle d'enseignement et de sanctification des âmes que le genre humain assiste depuis près de deux mille ans, comme au fait le plus éclatant qui domine l'histoire du monde. D'abord, c'est l'Orient, berceau de l'Évangile, qui en recueille les premiers fruits. Puis, voici l'Occident païen qui s'ouvre de toutes parts aux prédicateurs de la foi. Arrivent les races barbares du Nord et de l'Est,

(1) S. Matth. xxviii, 18, 19, 20.

et l'Église les transforme en autant de nations chrétiennes. Avec la découverte du Nouveau-Monde, le champ des missions évangéliques s'élargit en se prolongeant au-delà des mers. De nos jours, c'est le continent africain que les envoyés de la bonne nouvelle entament sur tous les points : de telle sorte que nous voyons se réaliser à la lettre et dans toute son étendue cette prédiction du Sauveur : « Vous serez mes témoins jusqu'aux confins les plus reculés de la terre » : *Eritis mihi testes usque ad ultimum terræ* (1).

Cette mission, vaste comme le monde, a eu pour résultat la fondation d'autant de centres religieux, stables et permanents, sous le nom de diocèses et de paroisses. « Je vous ai laissé dans l'île de Crète, écrivait saint Paul à Tite, afin que vous établissiez des prêtres en chaque ville, selon l'ordre que je vous ai donné (2). » Ainsi s'est organisé sur toute la surface de la terre, d'un diocèse à l'autre, et paroisse par paroisse, le

(1) Acte des apôtres, 1, 8.
(2) Épître à Tite, I, 5.

ministère ordinaire des pasteurs, pour l'instruction des fidèles et pour l'administration des sacrements : *Ipse dedit pastores in opus ministerii, in ædificationem corporis Christi* (1). Toute l'économie du salut repose sur le fonctionnement régulier de cette hiérarchie, où la charge d'âmes appartient à ceux que les Évêques, successeurs des apôtres, en ont revêtus, suivant la constitution invariable du christianisme et les lois fondamentales de la discipline ecclésiastique.

Mais, quelque fécond que puisse être le ministère des pasteurs ordinaires dans leurs paroisses respectives, toute prédication venant du dehors, à des intervalles plus ou moins rapprochés, a-t-elle perdu par là-même sa raison d'être ? Si la parole des missionnaires est indispensable pour propager l'Évangile dans les pays infidèles, suivant la maxime de saint Paul, *fides ex auditu* (2), peut-on dire qu'elle est dépourvue d'efficacité, lorsqu'il s'agit de conserver et de

---

(1) Épître aux Eph., IV, 13.
(2) Épître aux Rom., X, 17.

fortifier la foi parmi les populations chrétiennes? Ne voyons-nous pas, à travers toute l'histoire de l'Église, des apôtres zélés parcourir les villes et les campagnes pour réveiller les âmes aux accents de leur puissante voix? Les plus admirables mouvements de retour aux croyances et aux pratiques religieuses n'ont-ils pas été provoqués par ces hommes de Dieu, qui se sont appelés tour à tour saint Vincent Ferrier, saint Alphonse de Liguori, le bienheureux Grignon de Montfort, Le Nobletz, Maunoir, Lejeune, Bridaine, pour ne citer que les mieux connus parmi nous ? N'est-ce pas, en grande partie, pour donner au clergé paroissial des auxiliaires d'élite, dans l'œuvre de la conversion des âmes, que l'Église n'a cessé d'encourager et de bénir l'établissement d'ordres religieux plus spécialement voués à la prédication ? Assurément, N. T. C. F., et l'expérience a prouvé jusqu'ici combien de pareils secours sont précieux pour le maintien et les progrès de la foi.

Voilà pourquoi il nous a paru opportun d'insister sur l'utilité des missions paroissiales, au moment où nous formons le dessein de procurer

à notre ville épiscopale les avantages de ces pieux exercices. Nous souhaitons vivement que cet exemple soit suivi dans tout le diocèse, selon que les circonstances le permettront. Car c'est le devoir des pasteurs d'employer les moyens qu'ils estiment nécessaires au salut des âmes, comme il est du plus haut intérêt pour les fidèles de répondre avec empressement à l'appel qui leur est fait au nom du Dieu de clémence et de miséricorde.

I

A mesure que les diocèses gagnaient en nombre et en étendue, l'Église a dû s'attacher de plus en plus à fortifier la vie paroissiale. Les saints canons témoignent constamment de cette sollicitude fondée sur l'intérêt des âmes. La paroisse est, en effet, dans l'ordre religieux, ce qu'est la commune dans l'ordre civil, l'élément primordial d'une société bien organisée. Et de même qu'un État est d'autant plus fort que la vie communale y est plus puissante, ainsi le bien général d'un diocèse résulte-t-il de ce que

chaque paroisse y apporte de vitalité et d'énergie propre. C'est une vérité universellement reconnue que tout prospère davantage, à n'importe quel point de vue, là où l'esprit de famille s'est le mieux conservé. Or, que de choses se réunissent pour faire une véritable famille de cette communauté de fidèles qui, dans la langue chrétienne, s'appelle une paroisse ! Souvenirs et traditions se transmettant d'une génération à l'autre ; rapprochement des âmes dans la prière publique, aux jours déterminés par la loi de Dieu ; participation aux mêmes grâces dans cette église unique qui rappelle à tous le bienfait du baptême, les joies de la première communion, la consécration des actes les plus importants et les plus solennels de la vie, tout tend à resserrer les liens de cette famille spirituelle, jusqu'à ce dortoir commun, *cœmeterium*, où les petits-fils vont rejoindre leurs ancêtres dans le repos de la tombe, en attendant le grand jour de la résurrection. C'est un malheur que, dans nos villes surtout, l'esprit paroissial se relâche à mesure que les relations s'étendent et se multiplient, au détriment de l'influence du prêtre et de cette union fraternelle que célébrait le prophète dans

un pieux transport : *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* (1) !

Aussi ne saurions-nous, N. T. C. F., vous donner une idée trop haute du ministère paroissial, de son importance et de ses fruits. Rien de plus digne ni de plus respectable aux yeux de la foi. Nous le disions, il y a quelques mois, en célébrant les mérites d'un saint prêtre du XIII[e] siècle, que l'Église a placé sur ses autels. Passer une vie entière à la tête d'une paroisse, souvent au fond d'une campagne, dans le recueillement de l'étude et de la prière ; instruire les petits, prêcher la vérité aux grands, rappeler aux uns et aux autres leurs devoirs et leurs fins dernières ; être là tout à tous, sans acception de personnes, avec une parole de consolation pour les affligés, de tendre reproche pour les pécheurs, de paix et de concorde pour ceux que divisent le ressentiment et la haine ; ne perdre de vue un seul instant aucune de ces âmes, mais les suivre de l'œil et du cœur à travers les luttes et les épreuves de la vie pour relever leur courage et guérir leurs blessures ; jeter par inter-

---

(1) Ps. CXXXII, 1.

valle, au milieu de ces populations accablées de peines et de fatigues, les mots si fortifiants de récompense céleste, d'avenir éternel, d'immortalité bienheureuse ; bénir le berceau de l'enfant qui vient de naître, le foyer de la famille qui sè prépare, la tombe du vieillard arrivé au terme de ses jours ; tenir dans ses mains, sous les yeux de tout un peuple, la croix et l'Eucharistie, la croix, cet auguste symbole de la rédemption, l'Eucharistie, ce grand viatique du chrétien sur le chemin de l'éternité ; être tout cela pour sauver les âmes : quel ministère et quelle vie (1) !

Parmi ces œuvres du ministère paroissial, il n'en est pas de plus importante que la prédication. Aussi bien le christianisme repose-t-il tout entier sur l'enseignement de la foi et sur l'administration des sacrements. « Prêchez l'Évangile à toutes les créatures », a-t-il été dit par le Christ Fils de Dieu (2). C'est investie de ce mandat que l'Église s'est présentée au monde, et c'est pour l'avoir rempli qu'elle a conquis l'humanité. Avez-vous suffisamment réfléchi, N. T. C. F., à ce

(1) Panégyrique de saint Yves, recteur de Louanec.
(2) S. Marc, XVI, 15.

qu'il y a de vraiment sublime dans cette parole tombant, chaque dimanche, dans nos quarante mille chaires, pour éclairer et fortifier les âmes sur toute l'étendue de la France? Ce spectacle, auquel rien ne peut se comparer par delà les siècles chrétiens, n'a plus rien qui nous étonne, tant nous sommes familiarisés avec ces grandes institutions catholiques. Mais, à qui sait porter là-dessus une attention sérieuse, un tel fait apparaît comme une preuve manifeste de la divinité du christianisme. En parvenant à ériger, nous ne dirons pas seulement dans toutes les villes, mais dans chaque bourgade et jusque dans le moindre village, une chaire au pied de laquelle tout homme, quel qu'il soit, peut venir apprendre ce qu'il lui importe le plus de savoir, son origine, sa vocation, ses devoirs et sa destinée, l'Église a su réaliser un plan d'éducation religieuse et morale qu'aucun homme n'eût même osé rêver, tant il y avait de hardiesse à le concevoir et de difficulté à l'accomplir.

Avec quel dévouement vos pasteurs remplissent ce devoir essentiel de leur charge, vous le savez, N. T. C. F., vous qui devrez être leur

joie et leur couronne, *gaudium et corona* (1). Et cependant, leur parole, inspirée par une charité ardente pour vos âmes, obtient-elle tous ses effets ? Ne vient-elle pas trop souvent se heurter à la longue contre les faux préjugés ou une indifférence coupable ? L'habitude elle-même, cet écueil inévitable du zèle et du talent, ne devient-elle pas quelquefois un prétexte à l'inattention ? N'arrive-t-il pas un moment où les meilleurs s'aperçoivent que leur voix, toujours écoutée avec respect, ne produit plus la même impression ? Tant il est vrai qu'un secret désir du changement nous porte à préférer ce qui a pour nous l'attrait de la nouveauté. Et d'ailleurs, par suite d'un penchant trop naturel à la faiblesse humaine, est-il rare de voir des paroisses se relâcher de leur ferveur primitive et s'abandonner peu à peu sous des influences mauvaises ? A mesure qu'on avance dans cette voie de la défaillance et du découragement, la foi perd de son empire, la charité se refroidit, l'assistance aux offices devient plus rare, les sacrements sont

(1) Epitre aux Philipp. IV, 1.

moins fréquentés, les œuvres de dévotion et de piété disparaissent les unes après les autres. C'est un affaissement général de l'esprit chrétien. Au moral comme au physique, les maladies de langueur sont les plus dangereuses de toutes, parce qu'elles épuisent, sans qu'on y prenne trop garde, jusqu'aux derniers restes de vie. Où donc trouver un remède efficace à un pareil état de choses? Nous n'hésitons pas à le dire, N. T. C. F. : dans les missions paroissiales.

Lorsqu'autrefois le peuple d'Israël, cette grande ébauche de l'Église catholique, s'en allait loin de Dieu et de sa loi, sur les chemins de l'erreur et du vice, le Seigneur ne se contentait pas de lui faire entendre sa voix par l'organe des prêtres successeurs d'Aaron ; mais il lui envoyait des prophètes pour secouer les âmes et les tirer du sommeil de l'indifférence. Et alors, on voyait ces missionnaires de l'ancienne loi, les Isaïe, les Jérémie, les Amos, les Joël, portant sous les plis de leur manteau les promesses et les menaces de Dieu ; on les voyait sortir de leurs retraites et se diriger lentement vers le trône du prince et à travers le peuple pour leur dire : Écoutez ô prince, écoutez ô peuple ; *audite verbum Do-*

mini, domus Jacob ; car le Seigneur vous parle par notre bouche, *quia os Domini locutum est.* L'heure a sonné de sa miséricorde ou de sa justice : *qui facio misericordiam et judicium.* Si vous vous convertissez du fond de votre âme, vos péchés, fussent-ils aussi rouges que l'écarlate et le vermillon, deviendront comme la neige ou la toison la plus blanche : *si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur ; et si fuerint rubra quasi vermiculus, velut lana alba erunt.* Si, au contraire, vous endurcissez votre cœur, oh alors ! malheur à Juda, malheur à Jérusalem, *onus Juda, onus Jerusalem !* Car vos jours sont comptés, et le vent de la justice divine vous balaiera comme la paille légère qu'un souffle emporte et que le feu dévore en un clin d'œil : *ut favilla stupæ et quasi scintilla, succendetur utrumque simul, et non erit qui exstinguat* (1).

Ce langage inspiré des prophètes de Juda est celui des prédicateurs de l'Évangile dans les missions paroissiales. Là aussi, N. T. C. F., il s'agit de réveiller les âmes, aux accents de la

(1) Jérémie, II, 4 ; IX, 24. — Isaïe, I, 18 et ss.

voix de Dieu, et d'opérer l'une de ces réactions salutaires qui triomphent d'un mal invétéré. Là aussi, il faut, par intervalle, de ces commotions plus vives, de ces secousses profondes qui viennent interrompre un état d'atonie plein d'alarmes pour l'avenir d'une population chrétienne. Sinon, le relâchement continue, les forces s'épuisent et l'on finit par arriver à une sorte de torpeur et d'insensibilité morale sur lesquelles l'Évangile n'a plus de prise. N'est-ce pas l'histoire de tant de paroisses autrefois si ferventes, et devenues peu à peu la proie de l'indifférence et, par une suite naturelle, de l'incrédulité elle-même ? Venez donc, enfants de saint François d'Assise, de saint Dominique, de saint Ignace, de saint Vincent de Paul, de saint Alphonse de Liguori, et vous tous qui, dans la grande armée de la foi, formez autant de corps d'élite toujours prêts à se porter sur les flancs menacés pour repousser au loin l'ennemi de tout bien. Sortez de vos retraites sacrées, pour vous répandre à travers le peuple chrétien, la parole de Dieu sur les lèvres et la charité dans le cœur. Venez donner à des âmes languissantes une nouvelle et vigoureuse impulsion ; multipliez vos pieux

exercices ; pressez à temps et à contretemps ; reprenez, suppliez, menacez avec une patience à toute épreuve et par toute sorte d'instruction, *in omni patientia et doctrina* (1) ; remuez les pécheurs, affermissez les justes, ranimez les tièdes, ébranlez les indifférents. Dites-leur à tous : « Voici maintenant le temps favorable, voici les jours de salut » : *Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis* (2). Le Seigneur vous attend, au terme de la mission, avec sa miséricorde ou son jugement : *qui facio misericordiam et judicium.*

Ne soyez donc pas surpris, N. T. C. F., que les pasteurs de vos âmes aient recours à des moyens si efficaces pour assurer le bien des fidèles confiés à leurs soins. C'est pour nous une source de consolations sans pareille, en même temps qu'un motif de confiance bien propre à dissiper nos inquiétudes, de voir les missions paroissiales se multiplier sur tous les points de notre diocèse ; et c'est avec bonheur que nous saisissons cette occasion pour témoigner publiquement notre reconnaissance à ces

---

(1) IIe Épître à Timothée, IV, 2.
(2) IIe Épître aux Cor., VI, 2.

apôtres de la foi, qui viennent prêter à notre ministère un si puissant concours. Frères mineurs franciscains, prêtres de la Mission, religieux de Saint-Laurent-sur-Sèvre et de Notre-Dame du Chêne, Oblats de Marie, soyez bénis pour tout le bien que vous ne cessez de faire dans nos villes et dans nos campagnes. C'est à votre activité et à votre zèle de missionnaires que nous nous plaisons à attribuer en grande partie ce réveil de la foi et ce mouvement de retour aux pratiques religieuses, dont nous sommes témoins tous les jours. Et, lors même que, pour une cause au pour une autre, le succès ne répondrait pas entièrement à leur attente, nos prêtres n'en auraient pas moins le droit de se dire : *Liberavi animam meam*, « j'ai délivré mon âme », en mettant à la portée de mes paroissiens tous les moyens de salut (1). Mais si c'est le devoir de vos pasteurs de ne rien négliger pour vous rapprocher des sources de la grâce, à vous, N. T. C. F., de répondre à leur appel avec empressement, au nom de vos intérêts les plus chers, les plus précieux et les plus élevés.

---

(1) Ézéchiel, III, 19.

II

Quid prodest homini, si mundum universum lucretur, animæ vero suæ detrimentum patiatur : « Que sert-il à l'homme de gagner l'univers entier, s'il vient à perdre son âme (1) » Voilà dix-huit siècles que ces solennelles paroles ont été prononcées ici-bas ; et, depuis lors, elles n'ont rien perdu de leur force ni de leur autorité. Bien plus, à mesure que les hommes s'acharnent davantage à la poursuite du plaisir, de la fortune et du bonheur, il semble que la grande maxime évangélique éclate aux yeux de tous avec une nouvelle évidence. On a beau se laisser entraîner par le tourbillon des affaires, se passionner pour les choses éphémères de ce monde, à qui réfléchit tant soit peu sérieusement cette activité de passage ne saurait apparaître comme le terme de la destinée humaine. La vie future ? Mais, N. T. C. F., elle est écrite partout. Elle est

(1) S. Matth., xvi, 26.

écrite, en traits prophétiques, jusque dans cet univers visible, où tout meurt pour renaître, où tout se corrompt pour être renouvelé, ou tout se dessèche pour reverdir, où tout recommence après avoir cessé (1). Elle est écrite dans le cœur de l'homme que Dieu lance vers l'avenir par un ressort invincible et caché. Elle est écrite dans notre âme affamée de lumière, de vie, d'existence, de bonheur sans fin. Elle est écrite dans le désordre de la société humaine, où la vertu ne reçoit pas toujours sa récompense ni le vice son châtiment. Elle est écrite dans la conscience universelle des peuples qui, depuis six mille ans, aspirent vers l'infini avec toutes leurs espérances et de toutes leurs forces. Elle est écrite à chaque page des révélations divines. Tout l'enseigne : Dieu, l'homme, la raison, le cœur, la conscience, la société. Et s'il y a eu des insensés qui se sont réfugiés dans le néant pour chercher le repos dans le vice, ils n'ont réussi qu'à se tromper eux-mêmes : Dieu et l'humanité ont étouffé leur voix. Non, non, vous avez beau vous cramponner au temps, c'est l'éternité qui

(1) Tertullien, *De resurr. carnis*, XII.

s'avance ; vous avez beau appeler le néant, c'est Dieu seul qui répond.

Ainsi la pensée du seul, de l'unique nécessaire, *unum necessarium* (1), domine-t-elle l'esprit de l'homme, en dépit des efforts qu'on voudrait faire pour l'écarter comme troublante et importune. Nous nous adressons en ce moment à des chrétiens qui n'ont pas complètement perdu de vue leurs fins dernières, et dont l'intelligence n'est pas fermée aux grandes vérités de la foi. Et cependant, combien n'en est-il pas qui se montrent peu soucieux de remplir intégralement les devoirs que Dieu et l'Église imposent à leur conscience ? Pour eux, les années se passent ; les occasions de salut se présentent les unes après les autres ; les stations de Carême se succèdent ; les Pâques arrivent avec le retour d'une obligation impérieuse et sacrée, et rien ne parvient à triompher d'une négligence qui s'aggrave de jour en jour.

Vous n'ignorez pas, N. T. C. F., avec quelle insistance nous vous répétons, dans le cours de nos visites pastorales, les paroles du divin

(1) S. Luc, x, 42.

Sauveur : *Nescitis diem neque horam* : « Vous ne savez ni le jour ni l'heure de votre mort (1). » Qui peut se dire, en effet, ou se croire assuré du lendemain, devant les coups imprévus qui viennent briser en un clin d'œil notre fragile existence? Rien n'est effrayant comme l'abus des grâces. Ah! quelle n'est pas notre douleur, chaque fois que nous apprenons qu'un de nos chers diocésains a été surpris par la mort, sans avoir pu mettre ordre à sa conscience avant de paraître devant le tribunal du souverain Juge? Et lors même que Dieu, dans son infinie miséricorde, ménage l'inappréciable faveur d'une réconciliation suprême à ceux qui ont différé si longtemps leur retour à la pratique du devoir religieux, toutes nos inquiétudes sont-elles dissipées? Où est, dans l'état d'abattement qu'éprouve le malade, ce ressort de la volonté qui donne à nos actes leur complète valeur morale? Où est, au milieu de la souffrance physique, cette plénitude de nos facultés qu'il eût fallu apporter à l'accomplissement d'un si grand devoir? A Dieu ne plaise, N. T. C. F., que nous cher-

---

(1) S. Matth., xxv, 13.

chions à limiter le moins du monde l'incommensurable clémence du Christ Rédempteur! Il tient nos cœurs dans sa main ; un instant suffit pour les convertir à son gré. Mais, parce que sa bonté est inépuisable, est-ce une raison pour la tenter? Y a-t-il ombre de prudence et de sagesse à renvoyer ainsi dans l'avenir ce qui doit être l'œuvre du présent, et à remettre d'année en année une obligation indispensable, au risque de n'avoir plus un jour ni le temps ni les moyens de la remplir? Qui d'entre vous ne se ferait scrupule d'apporter une pareille négligence dans la moindre de ses affaires temporelles? Et n'entendez-vous pas l'Apôtre qui nous dit : *Dum tempus habemus, operemur bonum* : « Profitons du temps qui nous reste pour faire notre devoir (1)? »

Ce temps est, par excellence, celui d'une mission, temps du renouvellement intérieur, de la purification morale, des conversions de l'âme, des retours à Dieu, aux vertus chrétiennes et aux pratiques religieuses. Durant ce temps de grâce et de miséricorde, Dieu agit avec une bonté

(1) Épitre aux Gal., vi, 10.

toute particulière ; ses opérations intimes se manifestent au dehors, plus sensibles et plus efficaces. Par suite de la communion des âmes, recueillies dans une même prière, c'est un mouvement de foi et de piété qui se communique de proche en proche et qui finit par gagner les plus rebelles à l'action divine. Tel qui, au début, se montrait indifférent ou même hostile, cède peu à peu à l'attrait victorieux d'une parole qui s'impose à lui avec autant de force que de simplicité. C'est que, en effet, tout se réunit pour contribuer aux fruits d'une mission : des exercices de dévotion plus nombreux et qui saisissent l'âme par tous ses côtés ; des religieux retirés du monde, et devant lesquels les consciences les moins ouvertes à l'aveu des fautes ne sauraient éprouver aucune gêne ; une occasion aussi rare que facile de rompre avec les habitudes du passé pour imprimer à l'avenir une direction meilleure. Que de raisons pour que les jours trois fois bénis d'une mission deviennent une époque de réparation, vers laquelle on aime à se reporter avec confiance jusqu'à la dernière heure de la vie, pour y chercher, aux portes mêmes de l'éternité, un motif d'espérance et de consolation !

Les missions paroissiales ont ce premier et grand avantage de ramener à Dieu ceux qu'une funeste indifférence tenait éloignés des sources et des pratiques de la vie chrétienne. Est-ce à dire qu'il n'y ait pas pour tous les fidèles un puissant intérêt à suivre ces salutaires exercices? Non certes, N. T. C. F., car s'il est indispensable aux uns de rentrer le plus tôt possible dans la voie du bien, les autres ont besoin de s'y affermir et d'y faire des progrès. Qui n'avance pas, recule sur le chemin de la vertu. La vie du chrétien doit être une ascension continuelle vers Dieu qui est la fin dernière de tout notre être. C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ comparait le royaume des cieux à une cité placée sur la montagne : *civitas supra montem posita* (1). Pour y arriver, il faut monter, monter encore, monter toujours. Les missions paroissiales ont pour but d'imprimer à toutes les âmes un nouvel élan vers la sainteté. C'est un examen de conscience universel, destiné à placer chacun en face de soi-même et de la loi de Dieu. Où en êtes-vous, dans cette lutte morale

(1) S. Matth., v, 14.

entre le devoir et la passion, entre l'égoïsme et le dévouement ? Faites-vous de votre fortune l'usage qu'il faudrait ? Donnez-vous une part suffisante aux œuvres de foi et de charité ? N'avez-vous rien à retrancher en faveur des malheureux et des pauvres, dans vos habitudes de luxe et de bien-être ? Vos fêtes mondaines, trop somptueuses et trop fréquentes, ne prennent-elles pas sur vos générosités des ressources que l'on ne retrouve plus, lorsqu'il s'agit d'institutions chrétiennes à fonder, d'établissements religieux à soutenir ? Une simple messe basse, sans assistance aux vêpres ni à aucun autre office du soir, suffit-elle habituellement pour la sanctification complète du dimanche ? Les communions ne se suivent-elles pas à de trop longs intervalles pour pouvoir entretenir et fortifier la vie surnaturelle et divine ? N'est-ce pas dans cette négligence à recourir plus souvent aux sources de la grâce qu'il faut chercher la cause d'une tiédeur si inquiétante ? N'y a-t-il pas des torts à reconnaître et des injustices à réparer ? On se fait tant d'illusions sur tous ces points, N. T. C. F., que les missions ont leur grande importance

pour ceux-là mêmes qui ne vivent pas en dehors des pratiques de la religion.

C'est particulièrement dans les villes que l'utilité de ces prédications exceptionnelles est devenue plus manifeste : là où la multiplicité des affaires, l'entraînement du plaisir, les occasions dangereuses et tant d'autres causes se réunissent pour engendrer l'oubli de Dieu et de sa loi. Voilà pourquoi nous avons résolu de procurer, cette année, à toutes les paroisses de notre ville épiscopale, le bienfait d'une mission. Nous avons choisi, à cet effet, les fils de Saint Alphonse de Liguori, de ce grand docteur qui, vers le milieu du siècle dernier, fonda l'Institut du Très Saint Rédempteur, pour inculquer aux populations les vraies maximes de la morale évangélique en opposition avec le rigorisme des Jansénistes et les théories corruptrices des incrédules. Ces religieux si dévoués, si experts dans l'art de traiter les âmes, nous les avions vus à l'œuvre dans notre chère Alsace, qui, avant sa douloureuse et inique séparation de la France, ne comptait pas de prédicateurs plus populaires, ni sachant mieux se faire écouter et bénir des

paroisses chrétiennes. Aussi avons-nous une pleine confiance dans le succès de leurs efforts ; et, d'avance, nous saluons avec joie ces apôtres de la paix, qui viendront nous annoncer les vrais biens : *Quam speciosi pedes evangelizantium pacem, evangelizantium bona* ! (1).

Accourez donc autour de leurs chaires, vous tous qui habitez cette grande ville ; venez recueillir les paroles de salut qui tomberont de leurs lèvres ; ayez recours à leur ministère de charité et de réconciliation. Donnez quelque trêve aux préoccupations terrestres qui vous assiègent, pour vous occuper sérieusement de vos intérêts éternels. Le temps d'une mission doit être un temps d'arrêt, une halte dans la vie, destinée à réparer le passé et à régler l'avenir. Laisser passer une occasion si favorable, sans vouloir en profiter, ce serait mettre gravement en péril « ce seul et unique nécessaire » dont nous venons de vous entretenir. En prenant possession du siège d'Angers, il y a vingt et un ans, nous adressions à Dieu cette prière : « Nous voici tous devant vous, moi, mes enfants,

---

(1) Épître aux Rom. x, 15.

mes frères, *ego et filii mei et fratres mei*, protestant de notre fidélité à la loi de nos pères, *legi patrum nostrorum* (1). Exaucez la prière que je vous fais pour eux du plus profond de mon âme. Conservez-les, Père saint, *pater sancte serva eos* ; conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, *serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi* (2) ; sanctifiez-les dans la vérité, *sanctifica eos in veritate* ; que pas un d'entre eux ne périsse, mais qu'ils soient tous un dans la charité comme ils sont unis dans la foi (3). » Cette prière, nous la renouvelons, N. T. C. F., à l'approche de ce temps de grâce pendant lequel Angers devra offrir l'édifiant spectacle d'une ville chrétienne, répondant avec un magnifique élan à l'appel de son premier Pasteur. Puisse-t-elle être exaucée dans toute l'étendue de nos vœux ! Ainsi la mission de 1891 restera-t-elle une date mémorable dans les annales de notre histoire, en devenant le point de départ d'une nouvelle ère de progrès religieux et moral, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes.

---

(1) I. Machab. II, 20.
(2) S. Jean, XVII, 11.
(3) Lettre pastorale à l'occasion de la prise de possession du Siège d'Angers.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

A LA RÉUNION ANNUELLE

DES

ÉVÊQUES FONDATEURS

DE L'UNIVERSITÉ CATHOLIQUE D'ANGERS

Le 10 mars 1891

Éminence,
Messeigneurs,
Messieurs,

Chaque année, à pareil jour, on nous présente le compte rendu des examens ; et, certes, étant donnée, ce que je ne songe pas à contester, l'impartialité des juges, rien n'est plus propre que le résultat de ces épreuves à nous faire apprécier le travail de nos chers étudiants.

Mais il y a autre chose encore dans la vie de nos facultés catholiques. En les fondant, nous

avons voulu créer autant de foyers littéraires et scientifiques, où le talent des maîtres pût se produire et rayonner au loin. A côté de l'enseignement classique, nous comptions sur le travail personnel des professeurs.

Et nous ne nous sommes pas trompés. Eu égard au petit nombre d'années qui séparent nos facultés catholiques de leur berceau, on ne peut qu'être agréablement surpris de voir que, dans un si court espace de temps, il en soit sorti autant de travaux utiles et intéressants.

Je n'en ferai pas la nomenclature complète : la modestie de leurs auteurs ne m'a pas servi à cet égard aussi bien que j'aurais pu le désirer. J'en sais assez cependant pour pouvoir signaler, dans l'ordre juridique, tant de savantes études recueillies dans la *Revue catholique des institutions et du droit*, et qui ont porté au loin la réputation de l'éminent doyen de notre faculté et de ses dignes collègues. Ceux qui préfèrent les gros volumes trouveront dans les *Éléments de droit civil*, par MM. de la Bigne-Villeneuve et Henry, un ouvrage où l'érudition et la critique sont au service d'une doctrine toujours sûre et mise à la portée de tous sous une forme

simple et claire. Je ne dirai rien des succès de ces messieurs au barreau, sinon que, cette année, l'ordre des avocats, voulant reconnaître leur mérite, leur a fait l'honneur de choisir son bâtonnier dans leurs rangs.

Les recherches de M. l'abbé Bourgain sur *les Biens ecclésiastiques avant la Révolution* et *sur la Régale* me serviront de transition entre la faculté de droit et celle des lettres. C'est un honneur pour votre diocèse, Eminentissime Seigneur (1), de pouvoir revendiquer comme sien un érudit aussi sagace et aussi consciencieux que notre jeune professeur d'histoire. Son livre sur la propriété ecclésiastique, venant à la suite de son ouvrage sur *la Chaire française au XIIe siècle d'après les manuscrits*, est l'une des productions les plus sérieuses de ces derniers temps. Je ne saurais trop louer le soin de M. l'abbé Bourgain à remonter aux sources, à fouiller nos archives nationales ou locales, pour arriver à ne donner que des travaux de première main.

Quand M. l'abbé Martin, déjà si apprécié

---

(1) Le cardinal Place, archevêque de Rennes.

par tant d'utiles écrits, aura livré au public ses études si fines et si judicieuses sur les poètes latins, ce sera un nouveau titre d'honneur pour notre faculté des lettres. Enfin, Messieurs, il n'est que juste d'ajouter que les thèses, pour le doctorat, de nos professeurs et de leurs élèves, forment déjà toute une rangée de volumes portant sur des sujets absolument neufs, et auxquels viendront se joindre, cette année même, les travaux en préparation de M. l'abbé Dedouvres, destinés, par suite d'heureuses découvertes, à faire sensation dans le monde littéraire, si j'en juge par l'empressement de la Sorbonne et de Rennes à s'en disputer la primeur.

Moins brillante sans doute, mais plus large peut-être et plus féconde encore est la participation de notre jeune faculté des sciences au mouvement des mathématiques modernes. Rien qu'à lire les titres des nombreux mémoires du P. Poulain, insérés dans les comptes rendus de l'Académie des sciences, dans le journal des mathématiques spéciales, dans le *Mathesis*, le *Cosmos* et les *Études*, je crains de jeter du froid dans cet auditoire. Fonctions quadratiques de Campbell ; coordonnées angulaires, tripo-

laires, sous-trilinéaires, tout cela doit être aussi profond que peu attrayant pour le commun des mortels. Peut-être en est-il de même de la détermination des foyers, des directrices et des axes dans les coniques, par M. Lac de Bosredon.

Je n'irai pas non plus jusqu'à dire que M. l'abbé Hy a réussi, pas plus du reste qu'il n'en avait la prétention, à enrichir le domaine des lectures courantes par ses thèses si remarquées sur l'*archégone et le développement du fruit des muscinées*. Mais, du moins, M. le docteur Maisonneuve est-il là pour nous ramener à un ordre de choses plus intelligibles par ses excellents traités de botanique, de zoologie et de géologie, qui, parus depuis peu d'années, sont déjà bien près de se trouver dans les mains de tout le monde. Quant aux conférences de M. l'abbé Secretain sur les sciences industrielles et sociales, nous attendrons, pour en parler, qu'après avoir fait salle comble tous les quinze jours dans l'amphithéâtre des sciences, il ait réuni en volume ses éloquentes leçons.

Je ne crois donc pas avoir excédé la mesure, Messeigneurs et Messieurs, en disant que nos facultés catholiques d'Angers sont en train

de devenir un puissant foyer d'études scientifiques et littéraires. Ce n'est là, sans doute, qu'un début, et ceux dont je me suis plu à signaler les efforts seraient les premiers à m'en vouloir si je cherchais le moins du monde à en exagérer la portée. Mais lorsqu'on voit de tels progrès se réaliser en si peu de temps, il est permis de concevoir de grandes espérances pour l'avenir. Une activité aussi féconde dans le corps des professeurs, jointe à une noble émulation parmi les élèves, fait présager de glorieuses destinées pour l'université catholique d'Angers.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

A LA PREMIÈRE RÉUNION GÉNÉRALE

DU

CONGRÈS SCIENTIFIQUE ET INTERNATIONAL

DES CATHOLIQUES, A PARIS

Le 2 avril 1891

Éminentissime Seigneur,

Il vous appartenait d'inaugurer les réunions générales de ce Congrès. Car aucune assemblée de catholiques, comme telle, ne doit se tenir dans le diocèse sans l'assentiment et la bénédiction du premier Pasteur, chef de la hiérarchie et gardien de la doctrine. Sans doute, suivant les sages prescriptions du Souverain Pontife, les discussions d'ordre proprement théologique sont exclues de ces réunions ; et même, ajoutait le Saint-

Père, dans les questions qui auraient quelque connexité avec les vérités de foi, chaque membre du Congrès doit rester dans son rôle de physicien, d'historien, de naturaliste, de mathématicien ou de critique, sans jamais usurper le rôle de théologien. Rien n'a été plus propre que ces règles de prudence, déjà si bien observées il y a trois ans, à dissiper certaines inquiétudes ou, si l'on aime mieux, certaines susceptibilités de la première heure. Mais enfin, nous n'avons pas à nous en cacher, une pensée d'apologie au moins indirecte de notre foi est au fond de notre œuvre. Or cela suffit pour justifier la vigilance et le haut contrôle des pouvoirs de l'Église.

Mais c'est plutôt de patronage et d'encouragement qu'il faut parler ici, car le passé répond de l'avenir. Aussi bien, Votre Éminence a-t-elle su apprécier dès le début les avantages que pourraient offrir ces Congrès périodiques. Provoquer et développer l'activité scientifique parmi les catholiques, quoi de plus important, à une époque où le seul mot de science exerce une si grande fascination sur les esprits ! Des assemblées comme celle-ci n'auraient-elles

d'autre but que d'encourager et de mettre en évidence tant d'hommes de talent, dont la modestie égale le savoir, qu'il faudrait encore y applaudir. Car, sous ce rapport, je le dis à regret aux publicistes qui m'écoutent, la presse catholique est loin de remplir tout son devoir. Soit timidité, soit excès de désintéressement, nous sommes les premiers à ne pas savoir reconnaître et publier le mérite des nôtres.

C'est nous qui, la plupart du temps, créons la réputation de nos adversaires par le bruit immérité que nous faisons autour de leurs œuvres. S'agit-il au contraire d'un travail signé du nom de quelque savant chrétien, c'est à peine si nous osons rompre le silence en sa faveur, ou, du moins, sommes-nous à cet égard d'une réserve excessive. Ah! si les remarquables écrits des Claudio Jannet et des Lapparent, pour ne citer que ceux-là, sortaient du camp de l'incroyance, quel concert d'éloges ne s'élèverait-il pas de toutes parts pour célébrer tant de science et d'érudition!

Eh bien, Messieurs, il est bon, il est utile que le peuple chrétien sache que, dans n'importe

quel ordre de connaissances, l'Église compte parmi ses fils une élite de penseurs qui n'ont à redouter aucune comparaison.

Le Congrès auquel nous assistons a cet autre avantage de mettre en ligne, pour quelques jours du moins, des forces dispersées le reste du temps. Et cette réunion, toute passagère qu'elle est, ne manquera pas de produire des résultats durables. Non, il n'est pas indifférent, pour les progrès mêmes de la science, que des savants chrétiens, venus de divers pays — car la science comme la foi n'a pas de nationalité, elle est universelle, — se rencontrent par intervalle pour mettre en commun les connaissances acquises, vérifier et constater le fruit de leurs recherches personnelles, échanger leurs vues sur les problèmes agités de nos jours. Par là se créent des relations qui survivent à la tenue du Congrès ; il résulte de ce rapprochement une force de cohésion plus grande pour la défense de la vérité.

Car, ainsi que je le disais tout à l'heure, tout en restant sur le terrain de la science pure, sans empiéter sur le domaine réservé des con-

clusions théologiques, nous avons néanmoins la ferme confiance que l'apologétique chrétienne profitera de ces travaux. Et cette confiance, quoi que l'on ait pu en dire dans le camp de nos adversaires, cette confiance n'a rien qui ressemble à un parti pris, rien qui puisse nuire le moins du monde à la sincérité scientifique. Manquaient-ils d'impartialité ou de sincérité scientifique tous ces grands initiateurs du progrès qui, sans sortir de leur sphère d'activité, manifestaient hautement leur désir d'offrir à la théologie des armes pour se défendre elle-même : Copernic, dans la préface de son traité *Sur les révolutions des sphères célestes ;* Képler, dans son V[e] livre sur les *Harmonies du monde*; Euler, dans ses *Lettres sur divers sujets de physique et de philosophie ;* Newton, dans ses *Principes mathématiques de philosophie naturelle?* Il y a déjà bien des siècles que Clément d'Alexandrie appelait les sciences humaines « les auxiliaires de la foi », et qu'Origène, le plus illustre de ses disciples, y voyait à son tour « un prélude et une introduction au christianisme ». La tradition chrétienne l'en-

seigne d'une voix unanime : toutes les sciences viennent de Dieu et conduisent à Dieu. C'est en s'inspirant d'une pensée si haute et si juste, que ce Congrès va s'ouvrir sous les auspices de de Votre Éminence et avec la bénédiction du Saint-Père.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

POUR LA CLOTURE DU CONGRÈS

SCIENTIFIQUE ET INTERNATIONAL DES CATHOLIQUES

SUR LES

RAPPORTS DE LA RELIGION ET DE LA SCIENCE

Messeigneurs,

Messieurs,

Vous voici arrivés au terme de vos travaux. Le deuxième Congrès scientifique international des catholiques a rempli sa tâche ; et si j'en juge par le nombre et l'importance des questions soumises à son examen, j'ose dire qu'il aura sa place marquée dans l'histoire de notre temps. Il n'est guère de problème agité de nos jours, dans l'ordre scientifique, que vous n'ayez abordé

et discuté avec autant de compétence que de largeur d'esprit. Loin de moi la prétention de vouloir résumer en ce moment tout le travail de ces six jours si bien employés : le compte rendu en sera livré au public, comme il l'a été pour le premier Congrès, en deux volumes qui forment déjà un répertoire des plus riches pour l'apologétique chrétienne. Mais ce que je tiens à constater dès maintenant, c'est que vous avez su concilier admirablement les droits et les devoirs de la science.

Mon grand grief, Messieurs, contre le temps où nous vivons, c'est que l'athéisme et le matérialisme, ces deux défaillances suprêmes de l'esprit humain, ces deux marques effrayantes de la dépression intellectuelle, sont venues y faire leur réapparition. Or, je n'hésite pas à le dire, c'est une profonde humiliation, pour notre époque, que l'idée de Dieu ait pu y être remise en question, comme au temps des sophistes combattus par Socrate. Car la négation de Dieu n'est qu'un signe de faiblesse extrême et d'abaissement. Quand un esprit ne se sent pas capable de porter dans son sein la grande idée de l'infini, qu'il ne sait plus s'élancer par delà les bornes

du relatif et du créé pour atteindre à l'incréé et à l'absolu, il se rapetisse et se découronne lui-même ; et lorsqu'une science croit n'avoir plus à compter qu'avec des phénomènes et des faits sensibles, sans qu'elle éprouve le besoin de remonter des effets aux causes et des causes secondes à la cause première, ce n'est plus qu'une science tronquée, mutilée, qui s'interdit tout élan et toute perspective. Car c'est la grandeur de l'intelligence humaine de ne pouvoir faire un pas dans un ordre de choses quelconque, sans que l'idée de Dieu se présente à elle comme le fondement qui en supporte les assises et la lumière qui en éclaire le faîte.

On ne veut plus, dit-on, de métaphysique ; l'on n'a que faire des choses suprasensibles. Mais, Messieurs, sans compter que ceux qui parlent ainsi appliquent à tout instant, bon gré mal gré, les idées métaphysiques, condition indispensable de toute opération intellectuelle, c'est la dignité de notre nature que ces hautes questions la préoccupent et la remuent jusque dans ses dernières profondeurs. Si l'homme porte au front la marque de sa supériorité, c'est parce qu'il perce du regard de l'âme ce rideau

de matière qui l'enveloppe, qu'il sent palpiter sous ce vêtement d'atomes un esprit immortel, et que toutes les réalités du monde ne sauraient épuiser la capacité de son intelligence ni celle de son cœur. Voilà pourquoi Aristote a pu dire que l'homme est naturellement religieux ; et c'est la plus haute partie de nous-mêmes qui se soulève à la pensée que tout serait dit sur notre avenir, du moment que cette fragile enveloppe serait venue tomber en poudre, et qu'on aurait jeté quelques pelletées de terre sur un peu de matière décomposée.

C'est donc manquer au premier des devoirs de la science, que de rompre ainsi avec la foi des siècles et la conscience universelle du genre humain ; que d'imaginer arbitrairement, à l'encontre du bon sens et de la logique, un être moral sans liberté, des devoirs sans responsabilité personnelle, un code de lois sans législateur, une conscience sans juge, un ensemble de mouvements sans premier moteur, une série d'effets sans cause première, un relatif sans absolu, un monde et une humanité sans Dieu.

Ce n'est pas la science que nous avons à redouter ; nous, chrétiens, nous n'avons peur

que de l'ignorance. Je sais, Messieurs, que vous avez sagement écarté la théologie proprement dite, qui fait l'objet des conciles et des synodes, pour vous placer sur le terrain des sciences purement humaines. Nous ne pouvons pourtant pas oublier le nom de saint Thomas : « Toutes les choses qui ont Dieu pour auteur sont ordonnées les unes par rapport aux autres et toutes par rapport à Dieu. » *Quæcumque sunt a Deo ordinem habent ad invicem et ad ipsum Deum* (1) ! Étudier les œuvres du Créateur, c'est étudier le Créateur lui-même dans les manifestations de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. Quel est l'objet des sciences naturelles, sinon de mieux nous faire connaître cet immense poème de la création où resplendissent les perfections divines ? Qu'est-ce que les idées de nombre et de grandeur, ces idées nécessaires et invariables, sur lesquelles opèrent les sciences mathématiques, sinon le reflet du Verbe divin dans l'intelligence humaine ? Quand les sciences physiques et chimiques viennent s'appliquer à l'industrie, à l'agriculture

---

(1) I, question XLVIII, article 3.

et aux arts, pour le bien-être de la société humaine, elles ne font que raconter la gloire de Dieu en montrant ce que la main du Tout-Puissant a déposé de ressources dans les forces et les éléments de la nature.

A chaque découverte, à chaque invention nouvelle, le dogme de la providence s'illumine d'une clarté plus vive ; c'est un coin de la vérité qui se dévoile, une limite de l'inconnu qui se recule, une page qui vient s'ajouter à l'histoire des révélations divines. Aussi, nous ne saurions trop le répéter, loin d'être hostile ou même indifférente au progrès des sciences, la religion ne peut qu'y applaudir ; elle trouve dans leur concours une force pour son propre enseignement. Ces voix réunies pour célébrer le Verbe par qui toutes choses ont été faites, forment un magnifique prélude à l'hymne d'adoration et d'actions de grâces qu'elle chante elle-même à la gloire du Verbe incarné.

Tel est l'esprit qui n'a cessé d'animer ce Congrès, où l'on a vu les droits et les devoirs de la science se concilier dans une harmonie si parfaite. Je vous en félicite, Messieurs, et vous en remercie du fond du cœur. Je vous remer-

cie, pour ma part, de m'avoir offert ce beau, cet émouvant spectacle de savants venus de divers points de la France et de l'étranger, pour se rencontrer dans la vérité et dans la charité. En vous disant adieu, ou plutôt au revoir, laissez-moi exprimer ce souhait que, dans quelques années d'ici, un nouveau Congrès, encore plus nombreux que celui-ci, s'il est possible, vienne reprendre et continuer cette grande et belle œuvre dans l'intérêt de la science, pour le bien de l'Église et pour l'honneur des nations chrétiennes.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

A LA XXe ASSEMBLÉE DES CATHOLIQUES

LE 29 AVRIL 1891

Messieurs,

Ainsi que vous le disait tout à l'heure l'excellent M. Keller, les éminents organisateurs de l'Assemblée des Catholiques ont bien voulu me permettre de vous exposer, ce soir, en très peu de mots, l'idée générale de la Société catholique d'économie politique et sociale que nous avons fondée, il y a quelques mois, et qui compte déjà un grand nombre d'adhérents parmi les hommes les plus considérables du pays.

Nous avions pensé qu'il était d'une importance extrême de rechercher, à la lumière de la théologie morale, du droit et de la science écono-

mique, les bases scientifiques sur lesquelles les catholiques doivent se placer, en face de la question ouvrière ou sociale; car, dès qu'il s'agit de science ou de doctrine, j'estime que la place des catholiques doit être au premier rang. Et de même que naguère, ainsi qu'on vous le rappelait tout à l'heure, ils se réunissaient en un Congrès scientifique, ici même, pour y traiter les plus hautes questions qui agitent le monde de la pensée, ainsi convient-il que les problèmes qui divisent le monde du travail ne se résolvent pas en dehors d'eux et sans eux.

Voilà dans quel but nous avons fondé la Société catholique d'économie politique et sociale; non pas, Messieurs, que nous nous flattions de pouvoir trouver, avec les ressources de la science, du raisonnement, de l'expérience, et en dehors de la religion proprement dite, une solution satisfaisante de ce qu'on appelle la question ouvrière; et même, j'ose ajouter, avant d'être une question économique, la question ouvrière est, au fond et par-dessus tout, une question religieuse et morale.

Tout change de face, tout prend un autre aspect, suivant que l'on envisage la vie présente

comme le terme de la destinée humaine, ou bien comme une préparation à une vie éternelle qu'il dépend de chacun de nous de rendre infiniment heureuse. Si, comme l'athéisme contemporain voudrait le faire accroire à l'ouvrier, rien ne survit à l'homme; si tout est dit sur son avenir le jour où son corps est tombé en poussière et qu'on a jeté quelques pelletées de terre sur un peu de matière décomposée, alors il ne s'agit plus, pour chacun, que de se procurer ici-bas, par tous les moyens quelconques, la plus grande somme de jouissances possible. Alors, plus de modération dans les plaisirs, plus de frein aux passions, plus de barrières contre le vice : l'intérêt et le plaisir deviennent l'unique loi de ce monde. Peu importe une réduction d'une ou deux heures de travail par jour, une augmentation de salaire de quelques centimes, pour qui n'espère rien au-delà de cette vie : ce n'est pas là ce qui calmera les revendications de l'ouvrier devenu matérialiste et athée. Pour lui, la richesse, bien entendu la richesse d'autrui, n'en restera pas moins une injustice, l'inégalité des conditions un scandale, et les supériorités sociales autant d'obstacles qu'il faudra détruire à tout

prix, le jour où il sera devenu le nombre et la force. Ne nous faisons, à cet égard, aucune illusion : malgré nos théories et tous nos raisonnements, devant les ligues qui se forment et les manifestations qui se préparent, l'idée religieuse une fois arrachée du cœur des masses ouvrières pour y faire place au vide des croyances et au néant des convictions, c'est la révolte ouverte contre l'ordre providentiel, c'est la haine des classes, c'est la guerre sociale en perspective, c'est le recul vers la barbarie et la fin de la civilisation chrétienne.

La lutte est donc, à vrai dire, entre la religion et le socialisme, cette grande menace des temps modernes. Mais enfin, il n'en est pas moins vrai que, en matière économique, il y a des principes dont l'application sage et rationnelle pourrait servir grandement à procurer la paix sociale. Ce sont ces principes que notre société voudrait dégager et mettre en relief, au milieu du pêle-mêle des opinions contradictoires ; d'une part, pour déterminer plus nettement les devoirs de la justice et de la charité dans l'état de choses actuel, et, d'autre part, pour éviter de prêter des armes au socialisme, tout en voulant le com-

battre. Évidemment, Messieurs, il y a là un double écueil également à éviter, car rien n'est plus nuisible que le sacrifice même partiel de la vérité, dans un sens ou dans un autre.

Il est incontestable, sans parler d'autres causes qu'il serait trop long d'énumérer, que le développement considérable de la grande industrie et l'emploi plus fréquent, plus général, d'agents mécaniques ont singulièrement modifié les conditions du travail industriel, et, par suite, la situation générale de la classe ouvrière. Sans vouloir prononcer ce mot de « révolution sociale », que l'on répète beaucoup trop volontiers, en y attachant des sens très différents, nous sommes pourtant obligés de dire que nous traversons une nouvelle période dans l'histoire économique du monde.

Je pourrais, du moins dans l'ordre commercial, chercher un précédent à des perturbations aussi profondes, dans les temps qui ont suivi la découverte du Nouveau-Monde et les premiers établissements de crédit, en Europe; mais j'aime mieux dire qu'il m'apparaît là quelque chose d'analogue aux faits et aux événements qui, au XIIIe et au XIVe siècles, ont amené la constitution des corpo-

rations d'arts et métiers. Ce fut, à cette époque-là, une révolution profonde, plus profonde que nous ne le pensons, dans l'état des classes ouvrières, en France et dans le reste de l'Europe.

Faut-il s'étonner qu'un mouvement tout aussi général se produise de nos jours, où la Révolution française, pour avoir détruit toute l'organisation sociale du passé, et même avoir voulu interdire, pour l'avenir, la liberté d'association, a ouvert les portes toutes grandes à la question ouvrière ?

Eh bien, Messieurs, de cette situation, nouvelle à beaucoup d'égards, il faut bien le dire, a surgi une foule de questions qui méritent toute notre attention : rétablissement du droit d'association pour les différentes catégories de travailleurs ; fondation de caisses de prévoyance, de secours, de retraites, assurances contre les accidents du travail, etc., etc.

Il y a là tout un monde de problèmes soulevés, pour la classe ouvrière, par cet abandon à peu près complet où l'avait laissée la Révolution française. C'est l'honneur du temps actuel, je n'hésite pas à le dire, que tout le monde, ou à peu près, soit décidé à revenir là-dessus et que

ces questions ne laissent plus personne indifférent, quoi qu'en disent les socialistes avec une injustice révoltante. On les agite, au contraire, avec une louable ardeur dans les Parlements et dans la presse, au sein des congrès politiques, des conférences internationales, des sociétés savantes. Améliorer le sort des travailleurs, organiser ou, pour parler plus justement, réorganiser leurs conditions d'existence, c'est une pensée qui réunit, dans de communs efforts, les gouvernements et les peuples. Il y a là, pour ainsi dire, le mot d'ordre de la fin du XIXe siècle ; et si quelque chose pouvait nous consoler des misères morales de notre temps, ce serait assurément de voir un mouvement aussi généreux se prolonger d'une extrémité de la terre à l'autre.

Mais, Messieurs, comment résoudre ces problèmes, si ce n'est à la lumière de la théologie morale, du droit et des vrais principes de la science économique? Comment les résoudre de manière à concilier la liberté individuelle et la liberté d'association avec une intervention des pouvoirs publics juste et raisonnable? Comment les résoudre sans s'exposer à faire, à l'instant même, de l'État moderne, le banquier universel,

le caissier universel, l'assureur universel, l'organisateur et le réglementateur universel du monde du travail, c'est-à-dire sans mettre dans ses mains et sans livrer aux caprices d'une majorité quelconque toute la vie économique du pays ?

Là est, pour nous, la question, et c'est pour la traiter dans ses divers éléments que nous avons fondé cette société d'études et de recherches, non pas d'œuvres ni d'action, mais, je le répète, d'études et de recherches, qui a pour titre « Société catholique d'économie politique et sociale ». Car, nous le disons hautement, nous avons peur du socialisme d'État plus que de tout autre ; à nos yeux, c'est le pire de tous.

Que l'État intervienne dans le monde du travail pour la protection des droits de chacun, pour la répression des abus manifestement contraires à la loi divine et morale, rien de mieux ; que l'État donne l'exemple de la réglementation du travail dans les industries qui relèvent de lui, fort bien ; c'est son rôle, sa fonction ; mais, pour le reste, dévouement et liberté, cela nous suffit : liberté du travail sans entrave pour personne ; liberté de l'association avec toutes ses conséquences légitimes ; liberté

de l'association entre les patrons et les ouvriers, ce qui est la meilleure forme de l'association; liberté, pour les œuvres ouvrières qui ont fait preuve de force et de vie, d'avoir la personnalité civile et un patrimoine corporatif; liberté de faire des fondations en leur faveur, des fondations soit mobilières soit immobilières, car, sans cela, rien ne peut se faire de sérieux et d'efficace ; enfin, liberté pour les catholiques, liberté pour l'Église, de fonder des institutions de prévoyance et de secours, hospices, asiles, refuges, maisons de retraite, dotés et pourvus par elle ; liberté de mettre au service des travailleurs ses admirables milices du dévouement et de la charité : c'est dans cet ordre d'idées que nous chercherions plus volontiers la solution du problème, sans recourir aux formules décevantes et dangereuses du socialisme d'État.

Et cette solution nous agrée d'autant plus, Messieurs, que, bien loin d'être la résultante d'importations étrangères, elle répond davantage à nos traditions catholiques et françaises. Que, parmi les nations protestantes où l'égoïsme a si peu de contrepoids, où l'inutilité des bonnes œuvres pour le salut n'a été prêchée qu'avec

trop de succès, depuis la prétendue Réforme, dont c'est un des points principaux ; que le socialisme d'État, avec tout son cortège d'impératifs catégoriques et tout son réseau d'institutions obligatoires, y ait été réputé utile et même nécessaire, pour suppléer au défaut d'expansion charitable, à la faiblesse et à l'indigence de l'initiative privée, cela se conçoit du reste. Mais une nation catholique telle que la nôtre, qui est comme pétrie de bienfaisance et de générosité, n'a pas besoin de demander à l'État qu'il se substitue aux actions collectives ou personnelles ; et pourvu qu'elle obtienne des pouvoirs publics la protection des droits de chacun et la répression d'abus manifestement contraires à la loi divine et morale, cette nation peut trouver en elle-même, dans son génie, dans ses ressources, et plus encore, dans sa foi et dans son cœur, de quoi faire triompher les trois mots qui forment la devise de notre Société catholique d'économie politique et sociale : « Justice, charité, liberté. »

ORAISON FUNÈBRE

DE

MONSEIGNEUR SÉBAUX

ÉVÊQUE D'ANGOULÊME

Prononcée le 30 juin 1891

In omnibus te ipsum præbe exemplum bonorum operum, in doctrina, in integritate.

« Montrez-vous en toutes choses un modèle de bonnes œuvres, dans la pureté de la doctrine et dans l'intégrité de la vie. »

(Ep. à Tite, II, 7.)

MESSEIGNEURS, MES FRÈRES,

J'étais donc destiné à rendre ce devoir funèbre au pieux et savant évêque dont, il y a dix-huit ans, je traçais d'avance la grande et belle carrière, le jour même de son sacre. Jour de joie et d'espérance, où les églises de Laval, du Mans et de Poitiers s'unissaient dans la personne de leurs évêques, pour préparer à l'église d'Angou-

lème un digne successeur des Cousseau et des Régnier. Époque de réparation et d'attente, pendant laquelle le pouvoir civil, pénétré de ses devoirs envers l'Église, n'hésitait pas, dans la désignation des premiers pasteurs, à porter son choix sur les plus dignes, tandis que, d'autre part, la France, instruite par ses malheurs, semblait prête à vouloir reprendre le cours de ses antiques et glorieuses destinées. Aussi, devant de telles promesses et dans l'espoir d'un tel avenir, je me sentis porté à rappeler le rôle de l'épiscopat à toutes les époques de notre histoire nationale ; et, saluant dans le nouvel élu un héritier de ces hommes de foi, de science et de vertu qui, au jugement de l'incrédulité elle-même, ont fait la France, je lui disais du plus profond de mon cœur : « Puissiez-vous vivre de longues années, Monseigneur, pour la gloire du divin Maître, pour l'édification de la sainte Église, notre mère, pour le bonheur du diocèse qui se réjouit de voir sous peu de jours et de posséder son premier Pasteur et son Père. (1) »

---

(1) Discours sur le rôle de l'épiscopat dans l'histoire de France, prononcé à l'occasion du sacre de Monseigneur Sébaux. (*Œuvres oratoires*, tome III.)

Vous savez, Mes Frères, si dix-huit années d'un épiscopat, abrégé par le travail et la fatigue, ont répondu aux vœux que je formais dans l'église de la Trinité de Laval. Il y a, sur la vie des évêques, un premier jugement qui ne trompe jamais, parce qu'il est fait des regrets et des larmes de tout un peuple. Ce jugement, vous l'avez porté, lorsqu'à la nouvelle du coup qui vous frappait, un même cri s'échappait spontanément de vos cœurs : « En perdant notre évêque, nous avons perdu un saint. » Il n'y a pas d'éloge funèbre qui puisse valoir celui-là. Aussi ne me permettrais-je pas d'y rien ajouter, si je n'avais à parler au nom de l'une de ces amitiés qui ne permettent pas de se taire, et qui, à mesure qu'on avance dans la vie, se font plus rares en devenant plus précieuses. Oui, j'aime à le rappeler en ce jour, — car ce souvenir fait à la fois ma joie et mon deuil, — près d'un quart de siècle durant, nous avons vécu dans une communauté parfaite de vues et de sentiments sur les hommes et les choses de notre temps : nous échangions nos consolations et nos tristesses ; et quand arrivait l'heure de la lutte, une lettre intime de l'évêque d'Angoulême devenait

pour moi une lumière et une force. Une seule fois nos pensées ne surent pas se mettre d'accord : c'est lorsque désirant pour son zèle un champ plus vaste, sinon plus éclatant, je vis clairement que vous teniez dans son cœur une place qu'aucune affection nouvelle n'aurait pu vous disputer.

Saint Paul, voulant résumer les devoirs de l'évêque, écrivait à son disciple Tite : « Montrez-vous en toutes choses un modèle de bonnes œuvres, dans la pureté de la doctrine et dans l'intégrité de la vie. » Homme de doctrine, homme de vertu et de bonnes œuvres, le vénérable défunt l'a été constamment, soit pendant les années qui précédèrent son élévation au premier rang de la hiérarchie, soit dans tout le cours de son épiscopat. Telle sera la matière de l'éloge que j'ai dessein de consacrer à la mémoire de Mgr Alexandre-Léopold Sébaux, évêque d'Angoulême.

I

La Providence, qui destinait Mgr Sébaux au gouvernement d'un grand diocèse, voulut le faire passer par les trois fonctions qui pouvaient

le mieux l'y préparer : la coopération intime aux travaux d'un illustre évêque, l'exercice de la charge pastorale et la direction d'un grand séminaire. Rarement on aura vu, dans la première partie d'une vie, une initiation plus complète aux devoirs de la seconde.

Il y a un demi-siècle, le siège du Mans était occupé par un prélat dont le nom est resté une gloire pour l'Église de France. Nature d'élite, en effet, que ce fils de charpentier, passant le jour à manier les outils de son père et dérobant à la nuit de longues heures pour étudier les premiers éléments du latin, se renfermant plus tard, tout avide de science, dans une mansarde de l'Évêché d'Angers, d'où il allait sortir, au bout de quelques années, pour devenir, à force de travail et d'érudition, le théologien classique de la plupart des séminaires de France. Ce qu'il y avait d'admirable dans le professeur et dans l'évêque dont l'église du Mans est restée justement fière, c'était ce grand bon sens et cet esprit éminemment judicieux que dénotent toutes ses œuvres. Par là, par ces qualités plus solides que brillantes, Mgr Bouvier méritait de prendre la place qu'il a tenue si longtemps parmi les maîtres de l'en-

seignement. Aussi bien la simplicité du style et la clarté de l'exposition devaient-elles contribuer à répandre des écrits que leur intelligence facile mettait à la portée de tous. Du reste, dans les questions mêmes où il s'est fait depuis lors de si vives lumières, on avait vu ce théologien, aux intentions toujours droites, se dégager peu à peu des préjugés d'un autre temps, se rapprocher constamment du centre de la doctrine, et finir par suivre en tous points, avec autant d'abnégation que de sincérité, la voie que lui traçait l'infaillible autorité du Saint-Siège. Rien ne devait manquer à cette union de plus en plus intime, pas même la faveur de mourir à Rome, sous les yeux du Vicaire de Jésus-Christ, et comme enseveli dans le triomphe de la Vierge immaculée.

Ce fut une grâce pour l'abbé Sébaux, mes Frères, que d'avoir été formé à l'école d'un tel maître. Le souvenir de ces douze premières années de sa vie sacerdotale ne devait plus s'effacer de son cœur. Devenu évêque d'Angoulême, il vous le disait dans sa première lettre pastorale : « Nous trouvons nos exemples dans les souvenirs du saint Évêque qui, nous appelant auprès de lui, il y a plus de trente ans, au sortir

de nos études cléricales, eut pour Nous la bonté d'un Père. Pourrions-Nous jamais oublier sa vie si simple et si laborieuse, son cœur si droit et si bon, sa sagesse consommée, sa science profonde (1)? » Il est juste d'ajouter que Mgr Bouvier n'aurait pu mieux placer sa confiance que dans ce jeune ecclésiastique formé à la piété, dès l'âge le plus tendre, par une famille de Laval aussi chrétienne que distinguée, avant d'avoir fait éclater ses talents au petit séminaire de Nantes et au grand séminaire du Mans. Importante mais délicate fonction que celle du prêtre placé à côté de l'évêque pour le seconder jusque dans la partie la plus intime de sa tâche, initié par là même à tous les détails de l'administration, et y prenant une part d'autant plus utile qu'il sait y apporter plus de dévouement et de discrétion. L'abbé Sébaux ne tarda pas à devenir, pour celui qu'il aimait comme un père, le compagnon inséparable de ses fatigues dans la visite d'un diocèse trop étendu pour les forces d'un seul ; le témoin, le confident de ces luttes doctrinales, dont toutes ne furent pas exemptes de contrariétés ni de

(1) A l'occasion de la prise de possession du siège d'Angoulême.

peines ; l'interprète de cette vaste correspondance qui, je le sais, ne négligeait pas plus qu'elle n'ignorait aucune controverse du temps ; et, dans le vrai sens du mot, un collaborateur qui, malgré sa jeunesse, ne reculait pas à l'occasion devant un avis ou un conseil d'autant mieux écouté qu'on le donnait avec plus de déférence et plus d'oubli de soi-même.

Le commerce intime d'un esprit supérieur a des influences et une force d'action dont il est difficile de se défendre. Pour moi, Mes Frères, il m'a toujours paru que le futur évêque d'Angoulême avait reçu et gardé la forte empreinte de l'infatigable travailleur auprès duquel s'était passée sa jeunesse sacerdotale ; et quand je songe à des relations si étroites et si prolongées, je suis moins étonné de trouver en lui cet éloignement pour les opinions extrêmes, cette modération dans le jugement et ce souci de la doctrine, par où se distinguait le maître dont nul mieux que lui n'aurait pu faire revivre l'austère figure dans des pages qui resteront comme l'une des biographies les plus fidèles de notre temps (1).

(1) *Vie de Mgr Bouvier*, par Mgr Sébaux.

Et quelle épreuve, pour le cœur du jeune prêtre, que cette scène douloureuse du 29 décembre 1854! Le vieil évêque surpris par la mort, à Rome, sans doute la patrie commune des chrétiens, mais enfin loin de la France, avec ces paroles d'adieu sur les lèvres : « J'aimerais mieux mourir au milieu de mes chers diocésains » ; le Pape lui-même venant rendre visite à l'auguste malade ; la ville entière partageant l'émotion inquiète du clergé ; et, à quatre cents lieues de là, tout un diocèse en larmes... On put voir alors tout ce qu'il y avait d'affection profonde et d'exquise sensibilité dans le pieux secrétaire, surmontant sa douleur pour assister nuit et jour l'admirable vieillard qui, l'avant-veille de sa mort, rédigeait encore des pièces pour son diocèse ; redoublant de soins et de tendresse à mesure que s'approchait l'instant suprême, et après avoir eu la consolation de fermer les yeux à son père bien-aimé, recueillir ce qui lui restait de forces pour aller, comme il vous le disait à vous-mêmes, dans un pieux mouvement de foi, « remettre entre les mains de Pie IX l'anneau de l'alliance, désormais rompue, avec l'Église du

Mans à laquelle Mgr Bouvier avait donné son cœur et sa vie. »

Cependant la mort de Mgr Bouvier, en hâtant la division du diocèse du Mans, allait rattacher l'abbé Sébaux à celui de Laval, nouvellement fondé. Vainement le vénérable métropolitain offrait-il de lui ouvrir les rangs du chapitre de Tours. Sa ville natale avait toutes ses préférences, et c'est là qu'il trouva ce que j'ai appelé sa deuxième préparation à la haute charge qu'il devait remplir un jour au milieu de vous. Préparation éminemment utile, en effet, puisque l'Évêque est le premier pasteur de toutes les paroisses de son diocèse, et qu'il en apprécie d'autant mieux les intérêts et les besoins qu'une expérience personnelle les lui aura fait connaître. Il est vrai que, pour tout autre que son nouveau curé, la paroisse Notre-Dame de Laval aurait pu offrir quelques inconvénients. N'est-ce pas là, en effet, qu'il était né et qu'habitait encore toute sa famille? Mais, loin d'être un obstacle au bien, la présence de son père et de sa mère allait ajouter à sa parole l'autorité de l'exemple. Aux travailleurs, il pouvait proposer pour modèle ce chef d'usine, vrai type de loyauté

et de justice, estimé et aimé de ses trois cents ouvriers qui apprenaient de leur patron le respect des lois de Dieu et de l'Église. Et quel sujet d'édification pour les mères de famille que cette noble Vendéenne qui, aux jours de la Terreur, avait déployé au service des prêtres persécutés un courage à toute épreuve, jusqu'à désarmer le tribunal révolutionnaire par sa fermeté et sa présence d'esprit. Il semblait que le père n'avait attendu que ce moment pour rendre son âme à Dieu : après avoir — détail aussi rare que touchant — signé, comme président de la fabrique, la prise de possession de son fils, il meurt peu de jours plus tard, assisté par celui qui venait d'inaugurer ainsi un ministère aussi laborieux que fécond.

Ce ministère de quatre années, Mes Frères, on dirait qu'une vie entière aurait dû suffire à peine pour en contenir les œuvres. Je ne parlerai pas de tout ce qu'il a fallu à l'abbé Sébaux de zèle et d'activité, pour organiser en si peu de temps une paroisse absolument dénuée de ressources, acquérir un presbytère, agrandir et restaurer l'église ; je ne rappellerai pas combien toutes ces pieuses entreprises lui ont coûté de démarches,

de voyages, de sacrifices. Ah! de sacrifices. Vous qui l'avez vu à l'œuvre au milieu de vous, vous comprenez mieux que personne quelle grande place la charité devait tenir dans sa vie pastorale. Vous êtes moins étonnés d'apprendre avec quelle ardeur infatigable il remplissait les devoirs de sa charge, se partageant entre la direction des âmes, qui absorbait une grande partie de sa journée, et le ministère de la parole sainte. qu'il exerçait en toute occasion ; ne quittant la chaire et le confessionnal que pour prendre le chemin des malades et des pauvres ; toujours prêt à recommencer avec une égale constance le travail de la veille et ne se reposant jamais, tant qu'il y avait un désordre à combattre ou une bonne œuvre à faire. A trente années de distance, la paroisse Notre-Dame de Laval est encore toute pénétrée d'admiration et de reconnaissance pour ce prêtre qui n'avait fait en quelque sorte que passer au milieu d'elle, mais qui, par son inépuisable générosité, a laissé dans les cœurs d'impérissables souvenirs.

Aussi les regrets de la paroisse avaient-ils été universels, quand le premier évêque de Laval, Mgr Wicard, appela l'abbé Sébaux à diriger, je

devrais plutôt dire à fonder son grand séminaire. Mais ne fallait-il pas que la préparation de votre futur évêque fût complète, et qu'à l'expérience de l'administration et à l'exercice de la charge pastorale il pût joindre ce qu'il y a de plus important pour la vie d'un diocèse, la science de l'éducation des clercs. Admirables institutions, Mes Frères, que nos grands séminaires, tels que l'Église de France, fidèle à l'esprit des saints canons, a su les concevoir et les organiser. Personne ne l'a proclamé plus haut que vous, Monseigneur de Périgueux, vous qui, malgré l'âge et la fatigue, avez mis un si grand courage à reconstruire l'une de ces pépinières du clergé. Pour moi, je n'hésite pas à dire que, dans cette alliance si bien comprise de l'étude et de la prière, des travaux de la science et des exercices de piété, du jeu libre de la volonté et des sévérités de la discipline, de la solitude et de la vie commune, les Vincent de Paul, les Olier et leurs successeurs se sont approchés de l'idéal de la perfection. Je sais bien que, de nos jours, où la foi est si affaiblie, où l'idée du prêtre disparaît dans le vague d'un naturalisme qui voudrait paraître large et généreux, et qui n'est que

superficiel, il en est qui trouvent ce genre d'éducation trop retiré du monde, trop peu mêlé à ses habitudes et à ses passions ; volontiers, ils le remplaceraient par un régime qui fût à peu près celui de tous. Illusion fatale, s'il ne fallait pas y voir plutôt un calcul odieux ! Qu'on le veuille ou non, l'éducation du prêtre est exceptionnelle et unique, comme son ministère lui-même. Médiateur entre le ciel et la terre, il devra offrir tous les jours la victime sainte sur l'autel du sacrifice. Médecin des âmes, il aura pour mission de guérir des blessures dont il doit avoir appris à se préserver lui-même. Homme de prière et de méditation, il cherchera ses joies les plus intimes au pied de son crucifix et au milieu de ses livres. La pureté du cœur, la virginité de l'âme, voilà sa force, voilà son honneur. Que nous parle-t-on dès lors d'éducation commune à toutes les professions, de mélange des clercs au reste de la jeunesse, de contact anticipé avec les désordres et les souillures du monde ? Non, non, ce n'est pas à de tels dangers qu'il faut exposer les vocations sacerdotales, sous prétexte de vouloir les éprouver : ce n'est pas en respirant une atmosphère viciée qu'on évite la contagion ; ce

n'est pas au souffle des passions humaines qu'il convient d'abandonner l'innocence et la vertu, quand on veut leur conserver toute leur fraîcheur et leur délicatesse. Le prêtre est un homme à part : c'est en dehors du monde, dans le silence de l'étude et de la prière, qu'il a besoin de se préparer à sa haute mission, s'il veut travailler efficacement à la gloire de Dieu et au salut des âmes. Ainsi l'avaient compris les premiers fondateurs de nos écoles cléricales ; et si cent années de révolution, avec leur cortège d'erreurs et d'impiétés, ont pu passer sur le clergé de France, sans rien lui ôter d'une réputation d'intégrité qui lui vaut les suffrages du monde entier, il faut en chercher la cause principale dans ces noviciats du savoir et de la vertu qu'on appelle nos grands séminaires.

Ainsi le comprenait le prêtre éminent qui, jeune encore, avait pu admirer à Nantes, dans le vénérable M. de Courson, ces qualités du vrai supérieur, dont la Compagnie de Saint-Sulpice nous a offert tant de fois le modèle. Tout était à faire au grand séminaire de Laval, depuis les bâtiments encore inachevés jusqu'au régime intérieur et au programme des études. Mais rien

n'est au-dessus du zèle et de l'énergie du disciple des Bouvier et des Courson. Tandis que, d'une part, il presse et dirige les travaux, se faisant au besoin l'architecte de ce grand et bel œuvre, il étudie, de l'autre, et règle jusque dans leurs moindres détails les choses de la discipline et de l'enseignement. Directeur, économe, professeur, il est tout cela en même temps, n'ayant pour suffire à ces charges multiples qu'une santé délicate. Mais les âmes de cette trempe ne voient que le bien à faire, et la passion du devoir double leurs forces. Le professeur d'Écriture sainte de Laval avait d'ailleurs ce goût et cette haute estime de la science, qui font trouver tant de charme à la communiquer. Attentif à toutes les questions nouvelles, familier avec les progrès de l'exégèse et de l'histoire, il portait dans ses leçons, avec la justesse naturelle de son esprit, cette étendue et cette variété de connaissances si propres à intéresser de jeunes auditeurs. Et que dire de son ardeur à implanter au séminaire la piété et les vertus sacerdotales? Homme de foi profonde, habitué à voir toutes choses par leur côté surnaturel, l'abbé Sébaux sentait vivement que la direction spirituelle des clercs, plus

encore que leur initiation aux sciences sacrées, était la partie principale de sa tâche.

Discerner la vocation de ces jeunes hommes que l'attrait du sacerdoce et le souffle de l'Esprit-Saint conduisent au pied des autels; diriger leurs premiers pas dans cette voie nouvelle où la présomption n'est pas moins funeste que le découragement; suivre l'action de Dieu dans les âmes plutôt que de l'y précéder, et seconder le travail de la grâce, bien loin de vouloir s'y substituer par une pression indiscrète; cultiver ces vertus naissantes avec la sollicitude du jardinier qui arrose la plante, la taille, la redresse, mais s'en remet pour le reste à celui qui, seul, donne la croissance; approprier les conseils aux besoins de chacun, suivant la diversité des dons que la Providence distribue aux uns et aux autres; user, enfin, de tous les ménagements et de toutes les délicatesses que peut suggérer une bonté vraiment paternelle : c'est à quoi excellait le supérieur du Séminaire de Laval. Aussi bien sa propre conduite, plus encore que sa parole, était-elle une prédication toujours vivante; il réalisait le mot de Pie IX à l'évêque de Laval : « Un saint appelé à former des saints. » Treize

années s'étaient écoulées de la sorte, années de travail et de mérite pour le pieux et savant prêtre devenu le conseil de l'évêque, le guide du clergé, l'édification de tout un diocèse, quand la Providence, le jugeant merveilleusement préparé à une plus haute mission, le prit par la main pour le conduire là où il devait vérifier jusqu'au bout ces paroles de l'apôtre à l'évêque de l'île de Crète : « Montrez-vous en toutes choses un modèle de bonnes œuvres dans la pureté de la doctrine et dans l'intégrité de la vie. » *In omnibus te ipsum præbe exemplum bonorum operum, in doctrina, in integritate.*

II

Dieu, qui s'est plu à combler la France des dons de la nature et de l'esprit, a rapproché au milieu d'elle des races dont la réunion offre un assemblage heureux des qualités les plus fécondes par leur diversité même. Ici, le caractère vif et ardent ; là, le calme et le sang-froid ; ailleurs, l'esprit de recherche et d'initiative ; plus loin, l'application forte et persévérante au travail. En

se pénétrant ainsi sans se confondre, ces qualités modérées les unes par les autres ont fait au peuple français un tempérament unique comme le sol qui lui est échu en partage. Or, s'il est une région où ces éléments se soient fondus dans une harmonie parfaite, où le Nord et le Midi en présence l'un de l'autre aient mêlé leurs races et leurs langues mêmes, où l'on ait vu s'établir peut-être mieux qu'ailleurs ce qui pourrait s'appeler l'équilibre de la France, c'est bien le pays où la nature et l'industrie ont su faire d'Angoulême un foyer si puissant de richesse et de vie.

Pourquoi faut-il que la religion n'ait pas gardé dans cette riche et belle contrée la grande situation dont témoignent avec tant d'éclat les monuments d'un autre âge? Il semble que, de siècle en siècle, tout soit venu se réunir pour y amener l'affaiblissement de la foi, depuis l'hérésie calviniste, nulle autre part plus audacieuse, jusqu'à la Révolution avec ses haines et ses passions irréligieuses. Encore si, dès la restauration du culte, les œuvres et les institutions catholiques avaient reçu d'en haut une vigoureuse impulsion; mais près de vingt ans allaient se passer, avant que l'on songeât à créer les éta-

blissements indispensables pour assurer ce qui fait la vie d'un diocèse : le recrutement du sacerdoce. Pour relever les ruines du passé, et pour jeter les fondements d'un meilleur avenir, il fallut attendre l'avènement des Guigou, des Régnier et des Cousseau, de ces pieux et zélés prélats dont le nouvel évêque d'Angoulême était appelé à reprendre et à continuer les travaux.

J'ai dit, Mes Frères, que le recrutement du sacerdoce est le point capital dans la vie d'un diocèse. Le sacerdoce n'est-il pas, en effet, l'instrument nécessaire de la foi, de la grâce et du salut ? Tel fut le premier mot de Mgr Sébaux dès son arrivée à Angoulême ; et c'est aussi la dernière œuvre à laquelle il ait consacré ses efforts (1). « Si parmi nous trop souvent la foi paraît stérile, vous écrivait-il tout en rendant hommage au zèle de ses vénérables prédécesseurs, si les pratiques chrétiennes sont délaissées, si bien des églises sont presque désertes, même aux jours où devraient s'y presser les foules, n'est-ce pas surtout parce que, depuis

(1) Circulaire du 14 octobre 1873 ; lettre pastorale du 3 décembre de la même année.

longtemps, les prêtres, en ce diocèse, ont fait défaut, que leur nombre n'a pas été en rapport avec les besoins des peuples, que des troupeaux entiers sont restés sans pasteurs. » Cette disette d'ouvriers évangéliques devint la préoccupation constante de son épiscopat. Heureux si, à force de soins et d'activité, il pouvait obtenir ce résultat si consolant que le diocèse pût un jour se suffire à lui-même et vivre de sa vie propre, au lieu de chercher ailleurs des auxiliaires précieux, sans doute, mais qui, à leur tour, viendraient à manquer. Lettres, circulaires, instructions pastorales, il multiplie à cette fin tous les appels que lui suggère une sollicitude sans bornes. C'est chose vraiment touchante de voir avec quelle émotion il fait part chaque année à son troupeau de ses joies ou de ses peines, suivant que monte ou que s'abaisse le chiffre des élèves du sanctuaire ; avec quelle sagesse et quelle expérience des âmes il enseigne aux parents et au clergé lui-même l'art de cultiver les vocations sacerdotales. On sent que l'ancien supérieur de Laval a laissé son cœur dans cette œuvre des œuvres et que l'évêque ne se donnera pas de relâche « tant que ce beau diocèse, auquel la Providence

a prodigué avec une si grande libéralité les biens de la terre, ne sera pas moins riche de grâces et de mérites pour le ciel ».

C'est beaucoup, sans doute, pour le bien des âmes, de pouvoir doter chaque paroisse d'un prêtre au lieu d'être réduit à en confier plusieurs aux soins d'un seul ; mais, ce qu'il importe davantage encore, c'est de maintenir dans le clergé, avec le sentiment du devoir, l'intégrité de la vie. Vous savez, Mes Frères, si M[gr] Sébaux apportait sur le siège d'Angoulême un zèle ardent pour la discipline. Il pensait avec saint Augustin « que la discipline de l'Église est comme la tunique qui recouvre et qui protège le corps du Christ » : *Tunica corporis Christi, disciplina Ecclesiæ est* (1). De là ces statuts diocésains délibérés avec tant de maturité et empreints d'un si grand esprit de justice ; de là ces ordonnances et ces avis réglant jusque dans les moindres détails les actes du ministère ecclésiastique ; de là, enfin, ce désir extrême de suivre en toutes choses les prescriptions du droit, afin de laisser le moins de part possible à l'ar-

(1) *De duodecim abusionum gradibus*, cap. XI.

bitraire et à l'imprévu. Aussi bien trouvait-il à ses côtés, pour le seconder dans cette partie de sa tâche, un prêtre éminent, dans lequel nous aimons à saluer l'un des maîtres de la science du droit canonique en France (1). Père avant tout, l'évêque aimait tendrement ses prêtres ; en même temps qu'il cherchait à sauvegarder l'honneur et la dignité de leur caractère, il mettait tout en œuvre pour subvenir à leurs besoins, ne négligeant rien pour reconstituer la caisse de secours et de retraites suspendue depuis tant d'années, au grand dommage des vétérans du sacerdoce. Ainsi s'appliquait-il, sans relâche et sans découragement, à ce qu'il considérait comme le premier devoir de sa charge et le plus grand intérêt du diocèse : le recrutement et la formation du clergé.

Si l'éducation et l'instruction chrétiennes de l'enfance commandent en tout temps l'attention de l'évêque, elles deviennent pour lui le plus grave des soucis, à une époque où la lutte entre la foi et l'incrédulité est venue se placer sur ce terrain de préférence à tout autre. L'évêque

(1) M. l'abbé Planchard, vicaire capitulaire.

d'Angoulême avait l'esprit trop juste et le coup d'œil trop pénétrant, pour ne pas voir qu'il s'agissait là d'une question de vie ou de mort pour la France chrétienne. Avec tous ses collègues dans l'épiscopat, il considérait les nouvelles lois scolaires comme « absolument contraires aux droits de Dieu et de Notre-Seigneur Jésus-Christ, son divin Fils, sauveur des hommes ; aux droits et aux devoire religieux des parents et des enfants ; à la paix et à l'avenir moral de la France (1) ». « Pauvres enfants, s'écriait-il au milieu de vous avec l'accent d'une tristesse profonde, on vous enseignera beaucoup de choses plus ou moins utiles, mais on vous laissera ignorer ce qu'il vous importe le plus de savoir : la science de la vertu, de vos devoirs et de votre salut. Nés pour connaître, aimer et servir Dieu, devenus ses enfants par le baptême, incorporés à son Église et destinés au ciel, on gardera pour vous, sur ces grandes choses, un funeste silence et l'on vous élèvera sans autre but, sans autre horizon que la vie présente, ses plaisirs, ses honneurs et ses intérêts, sans souci de votre

(1) Circulaire du 17 juin 1882.

dignité chrétienne et de vos immortelles espérances! Heureux encore si l'on n'attaque pas souvent ce que vous pouvez apprendre au foyer domestique ou recueillir de la bouche de vos zélés pasteurs (1). »

Et, ce n'étaient pas là, Mes Frères, des plaintes destinées à demeurer stériles. Sachant fort bien que le nouveau mode d'éducation ne finirait qu'avec le régime même dont il est le produit naturel, Mgr Sébaux ajoutait aux paroles des actes et combattait le mal par des institutions. Non content d'éclairer les fidèles par d'éloquentes instructions sur le devoir de la charité, et d'exciter leur zèle pour la fondation d'écoles libres, il donne lui-même l'exemple de la générosité. Si le manque de ressources l'oblige, à son grand regret, de suspendre l'école ecclésiastique de Ruffec, c'est dans sa ville épiscopale elle-même qu'il va concentrer ses efforts, pour la doter d'un établissement pouvant offrir aux familles, avec le bienfait de l'éducation chrétienne, tous les avantages de l'instruction classique. Et alors, le voici qui s'élève à

(1) Circulaire du 17 juin 1882.

Angoulême, fruit des sacrifices personnels de l'évêque, ce collège Saint-Paul avec sa jeune population croissant d'année en année, ses maîtres si distingués et ses promesses d'avenir déjà si bien justifiées par les succès du passé. Grande et belle institution, qui suffirait à elle seule pour faire bénir à jamais la mémoire du généreux Prélat, en montrant avec quelle intelligence des besoins de l'Église et de la société il savait comprendre l'importance et la nécessité de l'enseignement chrétien à tous ses degrés. Je dis à tous ses degrés : car l'Université d'Angers, à son tour, se souviendra toujours de ce qu'elle doit aux affectueuses sympathies et à la protection efficace de Mgr Sébaux. Chaque année, alors même que déjà cette visite était devenue pour lui une fatigue, nous le voyions arriver au milieu de nous, s'excusant avec une grâce parfaite de ce que la Charente, et non pas le Pactole, coulait à Angoulême, mais nous apportant, ce qui vaut bien un trésor, la rectitude d'un esprit ouvert à toutes les choses de la science et les lumières d'une expérience consommée. Aussi nos Facultés catholiques ont-elles mêlé leur deuil à celui de l'Église d'Angoulême, et leurs annales comme

les vôtres garderont pieusement le nom et le souvenir du Prélat qui, dès leur origine, avait su en apprécier la mission, en prêtant à cette grande œuvre le concours de sa parole et de son autorité.

Homme d'œuvres et d'action, il l'était, en effet, dans le sens le plus fécond du mot. C'était son ambition, que le diocèse d'Angoulême prît une large part à toutes les créations du zèle et de la charité catholiques. A la fin de chaque année, il aimait à vous rendre compte à vous-mêmes de vos efforts, soit pour payer au Souverain Pontife le tribut de la piété filiale, soit pour aider à la défense et à la propagation de la foi dans le monde entier. Justement préoccupé des conditions matérielles et morales de la classe ouvrière, il applaudissait au dévouement des hommes généreux qui, dans sa ville épiscopale, prennent à cœur d'améliorer le sort des travailleurs, en les admettant à la participation aux bénéfices résultant d'une œuvre commune. Sous une direction habile à grouper toutes les bonnes volontés, de pieuses associations unissaient leurs forces, des comités catholiques se formaient à l'appel de l'Évêque ; et c'est avec un sentiment de juste

satisfaction, qu'il pouvait dire dans l'élan de sa reconnaissance : « La charité et les œuvres ont fait à Angoulême des progrès incontestables. » Ceux qui ont eu, comme moi, le bonheur d'assister à l'une de ces assemblées annuelles de catholiques, aux fêtes de la Pentecôte, ont pu juger de leur éclat. Il n'est peut-être pas, à l'heure présente, de ville en France où de pareilles réunions donnent lieu à des manifestations plus splendides et plus consolantes.

Et comment, Mes Frères, un réveil si puissant de l'esprit chrétien n'aurait-il pas été le fruit de ces dix-huit années de labeurs ? L'épiscopat de Mgr Sébaux a-t-il été autre chose qu'un apostolat continuel ? En quittant la ville d'Angoulême pour commencer sa dernière visite pastorale, il disait : « Les Pères Capucins viennent de nous prêcher une admirable mission ; nous allons continuer leur œuvre à travers le diocèse. » Chacune de ses visites dans une paroisse était en effet une véritable mission. Il prêchait du matin au soir, aux grands et aux petits, à chaque exercice de la journée, profitant même de la procession au cimetière pour y parler de l'immortalité sur la tombe des défunts. Sans doute, ce

n'est pas le même accueil partout : il est des terres ingrates où la semence de l'Évangile ne lève plus depuis longtemps. L'absence de foi, la recherche immodérée des biens terrestres arrêtent toute pensée supérieure au souci de la prospérité matérielle. Mais il y a tant de bonté dans ce sourire d'un père, et dans son langage un tel accent de conviction et de sincérité, que les plus indifférents eux-mêmes ne peuvent se défendre d'en ressentir quelque émotion. Si cet appel du cœur au retour à Dieu et à la religion n'est pas toujours suivi d'effets immédiats, il n'en reste pas moins une impression salutaire et qui, avec le secours de la grâce, appellera quelque jour le pardon et la miséricorde. Mgr Sébaux le pensait ainsi, en se prodiguant avec un dévouement sans bornes. A ces prédications, trop prolongées peut-être au gré de ceux dont l'amitié aurait voulu modérer son ardeur, l'homme apostolique ne pourra manquer d'épuiser ses forces ; mais si l'on savait combien il en coûte à un Évêque de ménager sa personne en présence de tant d'âmes à sauver, on comprendrait mieux ce défaut de calcul dans la dépense de soi-même. Toujours est-il que vos honnêtes

et laborieuses campagnes ne perdront jamais le souvenir du pieux prélat qui trouvait son bonheur au milieu d'elles, affable envers tous, avec un mot du cœur pour chacun, ne se plaignant jamais de rien ni de personne, ayant à cet égard les tendresses d'une mère, parfois même quelque peu les illusions, et laissant aux populations qu'il venait de visiter une image fidèle de Celui qui passait en faisant le bien : *Transiit benefaciendo.*

Si l'extrême modestie de Mgr Sébaux ne l'avait pas porté à trop s'effacer lui-même, un rôle plus actif lui semblait réservé dans les luttes doctrinales de son temps. Tout l'appelait à y marquer avec éclat : de vastes connaissances et une grande pénétration d'esprit, jointes à un attachement inviolable aux principes. Ce n'était pas que l'administration consciencieuse de son diocèse lui fît perdre de vue les affaires générales de l'Église et de la France. Personne ne suivait avec plus d'attention le mouvement des idées, ni ne se tenait mieux au courant de tout ce qui pouvait intéresser la religion et le pays. La doctrine lui paraissait-elle avoir reçu quelque atteinte de la part du libéralisme et du natura-

lisme, les deux erreurs qu'il redoutait par-dessus tout ? Y avait-il lieu de craindre qu'en s'engageant dans telle voie ou en cédant à telles tendances on ne finît par mettre en péril l'intégrité de la foi ? L'évêque d'Angoulême aimait trop qu'on fît le silence autour de sa personne, pour se mettre en avant et pousser lui-même le cri d'alarme ; mais ses observations inquiètes, ses craintes inspirées par le zèle de la doctrine, il les portait là même où l'on pouvait conjurer le danger ; et, à Rome comme ailleurs, on admirait une sagacité et une vigilance que l'erreur la plus subtile ne parvenait pas à mettre en défaut.

Cette sûreté de doctrine et cette fidélité aux principes, Mgr Sébaux les portait dans ses rapports avec le pouvoir civil. Il avait l'esprit trop théologique pour confondre deux domaines distincts par leur nature même ; et si les droits et la liberté de l'Église trouvaient dans l'évêque d'Angoulême un défenseur inébranlable, nul ne songeait moins que lui à porter atteinte aux justes attributions de l'État. Il savait que même les pouvoirs de fait ont droit à l'obéissance du citoyen, en tout ce qui n'est pas contraire à la

loi de Dieu. Aussi n'y avait-il pas de conflit à craindre d'une nature aussi pacifique que la sienne, pourvu qu'on ne lui demandât rien que sa conscience ou sa dignité ne lui permît pas d'accorder. Toute adhésion à un régime ayant pour base l'athéisme politique et social lui eût semblé plus qu'une faute. Certes, avec son sens ferme et droit, il ne pouvait admettre que la politique soit chose indifférente pour l'avenir d'un pays, ni que le clergé puisse ou doive se désintéresser des affaires publiques, surtout quand la religion est en cause. Mais tout en tenant éloignées de la chaire les discussions de ce genre, il n'entendait pas que l'on se souciât peu d'une lutte où il y va de la vie d'un peuple. On le vit bien lorsque, dans une circonstance récente, applaudissant aux efforts des catholiques pour se concerter et s'unir sur le terrain des intérêts religieux, il ajoutait : « Suit-il de là que l'Église enseigne l'indifférence à l'égard du droit historique, des traditions et des institutions politiques d'un pays ; qu'elle demande le sacrifice des opinions personnelles, inspirées par un désir sincère du bien public ? Non, elle éclaire, subor-

donne, mais ne supprime pas... (1). » Sages et fermes paroles, les dernières que l'évêque d'Angoulême ait fait entendre au pays : elles montrent à quel point cet éminent esprit savait se défendre de toute exagération pour rester dans la mesure du juste et du vrai.

Et maintenant, cher et vénérable ami, vous ne serez plus là pour nous aider de vos conseils, pour nous soutenir et nous encourager dans nos luttes. Vous nous quittez au moment où vous commenciez à récolter le fruit de vos travaux, où le diocèse, remué par votre zèle, se renouvelait dans sa vie et dans ses œuvres. Vous nous quittez au milieu des douleurs du présent et devant les incertitudes de l'avenir, à la veille des combats nouveaux qui se préparent et pour lesquels votre sagesse et votre fermeté nous auraient prêté un concours si précieux. Mais du moins vos exemples et les œuvres que vous laissez après vous demeureront, pour vos successeurs, un héritage impérissable de lumières et de forces. Cette église d'Angoulême à laquelle

(1) Lettre à l'Archevêque de Paris, du 16 mars 1891.

vous attachaient des liens si tendres et si forts, vous l'aimerez d'un amour encore plus ardent au sein de la patrie céleste; et tandis que votre nom restera gravé dans son histoire à travers les siècles, vos prières la suivront dans le cours de ses destinées comme un gage de protection. Pour moi, Vénérable Frère, qui suis venu en ce jour consoler votre famille spirituelle par le tableau d'une vie d'évêque, l'une des plus édifiantes de ce siècle, qu'il me soit permis de répéter, en terminant, ces paroles de saint Grégoire de Nazianze rendant à un grand évêque les derniers devoirs de l'amitié : *Hæc habes a nobis, a lingua quondam tibi suavi, atque honore et ætate æquali* (1) : Agréez ce faible hommage d'une voix qui vous était chère, parce qu'elle retentissait à votre cœur comme la voix de l'amitié, et d'une amitié que ni le temps ni la distance n'avaient pu affaiblir. Un jour viendra où je devrai à mon tour aller rendre compte à Dieu d'un ministère qui déjà se prolonge dans une vie moins paisible sans doute que n'aura été

---

(1) Oratio XLIII, n° 82.

la vôtre. Puissé-je, d'ici là, suivre la voie que vos vertus nous ont tracée ; et puissent les liens que la charité fraternelle avait formés entre nous sur la terre nous unir au ciel dans l'éternelle félicité ! Ainsi soit-il !

ALLOCUTION

PRONONCÉE

DANS LA BASILIQUE DE LOURDES

LE 5 JUILLET 1891

Mes Frères,

Je m'étais bien promis de ne pas prendre la parole pendant mon séjour à Lourdes, et de me renfermer dans une admiration silencieuse et muette, afin de conserver à ma visite le caractère d'un pèlerinage purement personnel et privé. Mais comment me taire complètement sur les merveilles dont nous sommes ici témoins, et ne pas traduire du moins en deux mots l'impression qu'elles produisent sur mon âme subjuguée et ravie ?

Cette impression est celle du surnaturel venant s'affirmer en plein xixe siècle, en face du monde

entier, sous une forme la plus éclatante et la moins contestable de toutes. Ce siècle avait dit par la bouche de ses incrédules les plus fameux : Le surnaturel est impossible, le surnaturel n'existe pas ; nous n'avons à nous occuper que de ce que nous pouvons voir, sentir, toucher, palper ; le reste est indifférent. Et voilà qu'il a suffi de quelques paroles répétées par une pauvre enfant, ne sachant même ni lire ni écrire, pour mettre en émoi l'univers entier, pour appeler les foules des quatre points cardinaux dans ce coin perdu des Pyrénées et les placer en face du plus étonnant des prodiges. Car c'est le fait de cette émotion, je devrais dire de cette commotion universelle, qui donne aux événements de Lourdes leur signification à part, leur caractère exceptionnel et unique. Lourdes, c'est la protestation de Dieu et de l'humanité chrétienne contre la grande hérésie de notre époque, qui est le naturalisme. Sans doute, c'est déjà une merveille que d'avoir fait sortir de terre, et en si peu de temps, ces temples magnifiques où l'on ne sait ce qu'il faut admirer davantage, de la grandeur et de l'unité du plan, de la correction des lignes, de la pureté des formes, de la grâce et de l'har-

monie des contours, depuis les nefs qui plongent dans les profondeurs du sol, jusqu'à cette flèche élégante et hardie qui semble vouloir porter jusqu'au ciel les hommages de la terre. Tout cela est, certes, de nature à faire réfléchir les plus prévenus ou les plus indifférents, surtout quand on mesure la distance qui sépare l'effet de la cause. Mais ce qui me frappe bien davantage, ce qui se dégage de ces grandes choses comme un fait moral d'une portée immense, c'est le monde entier venant prier à Lourdes, y proclamer sa foi en Dieu et dans le Christ Sauveur des hommes, sa confiance en la bienheureuse Vierge Marie, y faire appel à la puissance et à la bonté divines, et opposer à la grande erreur de notre temps la plus éloquente et la plus slpendide de toutes les manifestations. Voilà le miracle permanent de Lourdes, tel qu'il est venu se placer, indéniable et indiscutable, au milieu de l'histoire moderne.

Je vous laisse sur cette pensée, mes très chers Frères. Mais si le surnaturel se manifeste à Lourdes avec un éclat incomparable, il faut que chaque pèlerin en ressente l'impression salutaire en fortifiant dans son âme la vie de la foi, la vie de la grâce, par la prière et par la réception des

divins sacrements. C'est ainsi que l'on se prépare à la vie de la gloire, qui doit être le terme de nos destinées. Car, quoi que nous fassions, mes très chers Frères, pour retenir cette figure du monde qui passe, tout nous fuit, tout nous échappe, tout glisse entre nos mains. Nos années s'écoulent comme ces flots du Gave qui passent sans cesse devant la Grotte de Massabielle. Seuls nos mérites et nos bonnes œuvres demeurent pour l'éternité bienheureuse qui en sera le couronnement. Ainsi soit-il ! »

ALLOCUTION

PRONONCÉE

A LA DISTRIBUTION DES PRIX

DE L'EXTERNAT SAINT-MAURILLE

Le 25 juillet 1891

Messieurs,

Chers Élèves,

En voyant nos collèges libres prospérer de plus en plus et jouir si pleinement de la confiance des familles, je me sens rassuré sur leur avenir. Après tant d'épreuves et de luttes, la liberté de l'enseignement me paraît un fait accompli et une cause gagnée. On nous l'a d'ailleurs mesurée avec tant de parcimonie, qu'il serait difficile à ses adversaires d'en concevoir de l'ombrage, ou du moins d'y voir autre chose qu'une concession fort incomplète. Ils disposent

souverainement des examens et, par suite, des programmes d'études, ce qui est capital en pareille matière. Jusqu'ici, malgré les raisons contraires de justice et d'équité, les deniers publics, fournis par tous les contribuables sans distinction, vont exclusivement aux établissements d'une certaine catégorie, sans que ni les communes, ni les départements, ni l'État lui-même soient autorisés à en appliquer une portion quelconque à nos institutions libres. Dans de pareilles conditions, il semble qu'il ne devrait venir en idée à personne de vouloir apporter de nouvelles restrictions à une liberté déjà si étroite, et qui n'a, pour subsister, que ses propres ressources.

Mais, lorsqu'il s'agit d'une liberté, dans ce pays, surtout quand elle paraît favorable aux catholiques, il faut toujours y veiller de près et ne jamais se croire à l'abri de toute surprise. En pareil cas, le succès lui-même, le succès surtout, devient un motif d'inquiétude. Une institution libre réussit-elle, par la force de ses études, par le dévouement de ses maîtres et par la supériorité de sa discipline, à faire admettre dans nos grandes écoles un nombre considérable de can-

didats? Le lendemain même, vous pourriez lire dans une certaine presse quelques réflexions de ce genre : « Ne serait-il pas bientôt temps de faire une loi pour supprimer de pareilles institutions, ou, du moins, pour empêcher leurs élèves de se présenter au concours des écoles de l'État? » C'est ainsi qu'en France plusieurs, à l'heure présente, comprennent encore la liberté de l'enseignement. Ils ne semblent pas voir quelle injure ils font à d'autres établissements si largement pourvus, si richement dotés, en faisant appel à la peur et en les supposant incapables de lutter à armes égales avec leurs concurrents. Supprimer ce qui gêne, voilà leur devise. Ainsi le veut la liberté !

Si ce n'étaient là que quelques voix isolées dans la presse républicaine, je n'en serais pas autrement ému : tout le monde sait que, dans ces endroits-là, on dit à peu près tout ce que l'on veut, sans qu'il faille y attacher beaucoup d'importance.

Mais voilà que, à l'une des extrémités de la France, sur les bords de l'Ain, du sein d'un corps électif, il s'est élevé un bruit confus, que l'on s'efforcerait, paraît-il, de propager de proche en

proche, avec l'aide des loges maçonniques. On chercherait, si nous sommes bien informé, à faire adopter par d'autres Conseils généraux un vœu tendant à imposer trois années de stage dans un collège de l'État à quiconque aspirerait à une fonction publique. Tant il est vrai. comme je le disais tout à l'heure, qu'il n'est peut-être pas de pays où les idées de liberté aient plus de peine à s'acclimater qu'en France ! A Bourg-en-Bresse, berceau de ce vœu, on en est encore à croire qu'il n'est pas possible de servir utilement son pays dans l'armée, dans la magistrature et dans les administrations civiles, sans partager en littérature, en histoire, et en philosophie, les idées de quelque ancien élève de l'école normale de la rue d'Ulm, de Paris. Cette thèse surannée du monopole universitaire, que l'on croyait à jamais abandonnée, ne semble pas être entièrement oubliée dans le pays de Gex et de Nantua. Sera-t-elle reprise ailleurs ? Je l'ignore. De la part du jacobinisme on peut s'attendre à tout ; mais si elle parvient jamais à franchir le seuil du Parlement, il ne sera pas difficile aux éloquents orateurs que j'ai la bonne fortune de voir à mes

côtés (1), de montrer au Sénat et à la Chambre des députés, qu'en fait de patriotisme, dans les rangs de l'armée comme partout, les élèves sortis des institutions chrétiennes ne le cèdent à personne, et que, d'ailleurs, quelle qu'ait été leur origine scolaire, en quelque établissement qu'ils aient fait leur rhétorique et leur philosophie, tous les fils de la France se rencontrent dans un même sentiment, l'amour de la patrie. Il suffira de lire le nécrologe des anciens élèves de l'école Sainte-Geneviève de Paris, tombés en 1870, sur les champs de bataille, à côté des élèves de l'École normale. Alors, peut-être, les partisans attardés du monopole universitaire finiront-ils par reconnaître eux-mêmes que toute tentative pour le faire revivre, sous une forme ou dans une mesure quelconque, serait une source de haines et de discordes, et que, dans un pays partagé d'opinion comme le nôtre, la meilleure solution en matière d'enseignement, c'est encore la liberté.

---

(1) MM. Blavier et Bigot.

DISCOURS

SUR

LA VIE ET LES VERTUS DU CURÉ D'ARS

PRONONCÉ A ARS

Le 4 août 1891

MONSEIGNEUR,
MES FRÈRES,

A la vue de l'immense auditoire réuni en ce jour dans un village perdu de la Bresse, je me demande quelle peut bien être la cause de l'imposant spectacle dont nous sommes témoins. Il n'y a pas ici, comme à la Salette ou à Lourdes, le souvenir de l'une de ces visions de l'éternité qui, à un moment donné, sont venues déchirer les voiles du temps, pour manifester à la terre les volontés du ciel. Encore moins sommes-nous en présence de quelqu'un de ces événements qui,

par les splendeurs de la victoire ou les deuils de la défaite, rappellent à un peuple les grands jours de sa vie nationale. Rien de pareil ne m'apparaît dans ce qui nous rassemble en ce moment. Et cependant, pour expliquer une telle affluence et de tels enthousiasmes, il faut bien que vous et moi nous nous trouvions devant quelque page d'histoire vraiment extraordinaire. Cette page d'histoire, la voici :

Il y a quelque trente ans, mourait en ces lieux un pauvre curé de campagne, dont on peut dire que la vie s'était écoulée dans l'obscure cloison d'un confessionnal. Qu'y avait-il dans cet homme qui pût appeler sur lui l'attention de ses contemporains ? Sa science ? A peine s'il avait été jugé capable d'être admis au sacerdoce. Son éloquence ? Elle n'était pas de celles que les hommes recherchent et admirent. A s'en tenir aux dons de la nature et aux qualités de l'esprit, il semblait que son nom ne dût jamais franchir quelques maisons disséminées dans la vallée des Dombes. Et voici que, autour de ce nom, il se fait une renommée à laquelle rien ne peut se comparer parmi les plus grandes popularités de notre époque. Trente années durant, d'une extrémité

de la France à l'autre, et bien au-delà, c'est à qui recueillera un mot de la bouche de cet humble prêtre, s'inclinera sous sa main bénissante, cherchera auprès de lui une lumière ou une consolation, et viendra toucher à cette relique vivante pour ressentir la vertu qui s'en échappe. La mort, qui rejette dans l'oubli tant de réputations éphémères, ne fait qu'ajouter à la sienne ; et pendant que l'Église prépare sur toutes ces choses son jugement irréfragable, le respect et la confiance des peuples continuent à se porter vers le tombeau de celui qui s'appelle, dans la langue universelle, le curé d'Ars.

Que vous semble, Mes Frères ? Y a-t-il eu dans l'histoire beaucoup de faits plus merveilleux que celui-là ? En est-il un seul, dans notre siècle, qui offre un mélange aussi surprenant de grandeur et de simplicité ? Où donc chercher le secret d'une pareille vie ? Comment expliquer la puissance morale de cet homme, dépourvu de tout moyen naturel et attirant à lui des multitudes d'âmes, pour exercer sur elles une action souveraine et presque irrésistible ? C'est ce que je voudrais essayer de faire, pour la gloire de Dieu et en l'honneur de son fidèle serviteur.

I

Quand Dieu veut faire éclater les merveilles de sa puissance et de sa bonté, il choisit d'ordinaire les instruments les plus faibles et en apparence les moins proportionnés à la grandeur de ses œuvres. C'est une loi du gouvernement divin, dans l'ordre surnaturel ; et cette loi qui se révèle à travers toute l'histoire, je la vois s'appliquer dès l'enfance à Jean-Marie Vianney. Ses premières années se passent à garder les brebis ; puis vient le travail des champs qui se prolonge jusqu'à un âge où toute autre vocation semble devenue impossible. Au presbytère d'Écully où, grâce au dévouement d'un prêtre charitable, il peut enfin commencer des études si longtemps retardées, de nouveaux obstacles l'attendent : son esprit est lent à concevoir, sa mémoire ingrate ; l'absence de progrès le porte au découragement. Bientôt des circonstances fatales l'obligent à chercher un refuge dans les montagnes du Forez. On dirait que, loin de le

conduire au but, tout conspire à l'en détourner. Et cependant, quand on envisage toutes ces choses des yeux de la foi, que de signes font présager le curé d'Ars dans l'enfant de Dardilly ! La prière, qui sera l'âme et la force de toute sa vie, est déjà sa seule jouissance. Un chapelet ou une image de la Très Sainte Vierge, voilà pour lui le trésor qu'il préfère à tout autre. A l'âge de treize ans, je le vois qui prélude à ses œuvres de charité futures en amenant à la maison paternelle tous les mendiants qu'il rencontre sur son chemin. Il trouve à s'imposer des privations autant de bonheur que les autres à chercher le plaisir. Ainsi la sainteté s'épanouissait-elle dans cette jeune âme, où tout ce qui est de l'homme devait paraître d'autant moins que l'œuvre de Dieu s'y manifesterait avec plus de force et d'éclat.

Ne soyez donc pas étonnés, Mes Frères, de trouver, dans la jeunesse sacerdotale de Jean-Marie Vianney, tant d'épreuves et de contradictions, et, de la part de ses maîtres eux-mêmes, tant d'hésitations et de rebuts, soit au Petit-Séminaire de Verrières, soit au Grand-Séminaire de Saint-Irénée. Ce n'est pas un homme de génie,

ce n'est ni un savant ni un docteur que Dieu prépare à l'Église de France, mais un saint prêtre en qui la grâce devra opérer des merveilles, qui sera l'honneur et l'illustration de son ordre, un prêtre appelé à glorifier dans sa personne et à élever jusqu'à une hauteur idéale ce qu'il y a de plus humble dans la hiérarchie, mais aussi de plus nécessaire et de plus fécond, ce qui touche de plus près au cœur des populations, à leurs besoins et à leur vie de chaque jour, je veux dire le ministère paroissial.

Admirable chose, en effet, que ce service des âmes, dans quelques limites étroites qu'il s'exerce. Je ne puis jamais en parler, sans ressentir une vive émotion. Passer une vie entière au fond d'une campagne, avec son crucifix et ses livres, dans le silence de l'étude et de la prière ; instruire les petits, prêcher la vérité aux grands, rappeler aux uns et aux autres leurs devoirs et leurs fins dernières ; être là tout à tous, sans acception de personnes, avec une parole de consolation pour les affligés, de tendre reproche pour les pécheurs, de paix et de concorde pour ceux que divisent le ressentiment et la haine ; ne perdre de vue un seul instant aucune de ces

âmes, mais les suivre de l'œil et du cœur, à travers les luttes et les épreuves de la vie, pour relever leur courage et guérir leurs blessures; jeter par intervalle, au milieu de ces populations accablées de peines et de fatigues, les mots si fortifiants de récompense céleste, d'avenir éternel, d'immortalité bienheureuse; bénir le berceau de l'enfant qui vient de naître, le foyer de la famille qui se prépare, la tombe du vieillard arrivé au terme de ses jours; tenir dans ses mains, sous les yeux de tout un peuple, la Croix et l'Eucharistie; la Croix, cet auguste symbole de la rédemption; l'Eucharistie, ce grand viatique du chrétien sur le chemin de l'éternité : être tout cela, faire tout cela pour sauver les âmes, quel ministère et quelle vie!

C'est à ce ministère que le curé d'Ars allait se dévouer près d'un demi-siècle durant. Enfant, il avait répété bien des fois : « Si j'étais prêtre un jour, je voudrais gagner les âmes au bon Dieu. » Élevé au sacerdoce, il n'eut plus d'autre pensée que celle-là. On vit alors ce que peut un seul prêtre, quand il cherche en Dieu sa lumière et sa force. Certes, du côté des avantages extérieurs, il n'y a rien dans le nouveau curé qui puisse

ajouter quelque prestige à ses vertus : son corps est frêle, sa démarche pesante, son air timide et embarrassé, sa tournure vulgaire ; la nature n'a rien fait pour prêter du charme à sa parole. Et, d'autre part, quelle pauvreté spirituelle parmi ses paroissiens, à son arrivée au milieu d'eux ! Beaucoup d'âmes languissent dans l'indifférence ; la piété n'est comprise que d'un très petit nombre ; le reste se passionne pour le plaisir et les amusements frivoles. Comment espérer un prompt changement dans de telles conditions ? Mais, ô prodige de la grâce agissant par le ministère d'un saint prêtre ! Peu d'années s'écoulent et la paroisse a changé de face : l'adoration perpétuelle et la communion fréquente y ont ranimé la dévotion au Saint Sacrement ; hommes et femmes sont venus se réunir en de pieuses confréries ; à la fin de chaque journée, la récitation du chapelet et la prière du soir appellent à l'église une multitude de fidèles ; le dimanche est sanctifié du matin au soir ; les divertissements dangereux ont fait place aux saintes pratiques de la piété chrétienne ; les enfants pauvres ont trouvé un refuge dans une

œuvre si bien appelée du nom de Providence : Ars est devenue une paroisse exemplaire.

Et comment s'est opérée cette transformation des âmes ? Ah ! n'en cherchez pas la cause dans les œuvres d'une sagesse et d'une activité purement humaines. Sans doute, M. Vianney ne négligeait aucun travail de l'intelligence pour ajouter au succès de son ministère. Profondément pénétré du respect de la parole sainte, il se renfermait des journées entières dans sa sacristie pour composer ses homélies et ses prônes. Toutes les ressources que la Providence daignait lui ménager, toutes les industries d'un zèle ingénieux à découvrir quelque nouveau moyen de sanctification, toutes les amitiés chrétiennes qui pouvaient lui être d'un certain secours pour le bien de sa paroisse, il savait les employer ou les mettre à profit avec autant de tact que d'à-propos. Mais là n'est pas, Mes Frères, je n'hésite pas à le dire, le secret de son action sur les âmes. Avec le curé d'Ars nous sommes en plein surnaturel. C'est en mourant à lui-même qu'il avait trouvé la force de se dévouer pour les autres. Notre-Seigneur l'a dit dans l'Évangile : Si le grain de

blé ne meurt pas après avoir été jeté en terre, il reste stérile, *ipsum solum manet;* mais, sitôt qu'il est mort, c'est alors que sa germination commence, que ses éléments tressaillent et s'agitent, qu'une force intime le pousse, le soulève, le développe, et qu'ainsi, se multipliant par lui-même, il présente au bout de sa tige les fruits de sa fécondité : *si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (1).

Voilà l'image du curé d'Ars. Cet homme mort à lui-mème est devenu entre les mains de Dieu un merveilleux instrument de vie ; cet humble a eu sur les âmes une force de domination extraordinaire; et quand je cherche le secret d'une telle puissance, je repasse en esprit ces cinquante années de vie austère et mortifiée ; je vois le saint prêtre affaiblir en lui tout ce qui est de l'homme naturel, ses goûts, ses penchants, pour laisser à la grâce toute sa plénitude d'action. Le *cum infirmor tum potens sum* n'a jamais reçu de meilleure application que dans le curé d'Ars. Un pauvre lit de paille lui sert de couche, quand ce n'est pas la terre nue ; sa nourriture

(1) S. Jean, XII, 25,

est le pain des mendiants avec quelques pommes de terre cuites à l'eau ; des carêmes entiers se passent sans qu'il consomme deux livres de pain ; deux ou trois heures de sommeil lui suffisent, à peine de quoi entretenir son peu de forces. S'agit-il d'obtenir quelque grâce importante, de triompher d'un cœur endurci, de satisfaire pour quelque grand coupable que la miséricorde divine lui amène, il redouble de rigueurs envers lui-même, et c'est courbé sous le jeûne pendant de longs jours qu'il attend le fruit de ses prières, ayant coutume de dire, avec une grâce charmante, que la meilleure recette pour la guérison des pécheurs, « c'est de leur donner une petite pénitence et de faire le reste à leur place ».

Quand l'homme est arrivé à ce dépouillement complet de lui-même, qu'il est parvenu à s'anéantir en quelque sorte pour n'être et ne vivre plus qu'en Dieu et par Dieu, Dieu lui communique ses lumières et le fait participer à sa puissance au-delà de toute mesure. En dehors de cette règle des opérations divines, dans l'ordre surnaturel, on ne comprendrait pas le curé d'Ars. Plus il avance dans la voie de l'austérité et du

sacrifice, plus son action s'étend, plus son ministère devient fécond. Notre-Seigneur n'avait-il pas annoncé que c'est au milieu de ses souffrances et du haut de sa croix qu'il attirerait tout à lui : *Omnia traham ad me ipsum* (1)? Cette force d'attraction sur les âmes, qui est le grand mystère de la vie du curé d'Ars, nous allons la retrouver dans ce prêtre crucifié à lui-même et au monde. Elle ne s'arrêtera plus à la transformation d'une simple paroisse. Chaque année, plus de vingt mille pèlerins afflueront vers ce village inconnu jusqu'alors. Ars va devenir le grand hôpital des âmes, une autre piscine probatique où elles viendront chercher la santé et la vie. C'est de ce pèlerinage universel à l'église et au confessionnal du saint curé qu'il me reste à vous parler.

II

Il est, dans l'Église catholique, une institution divine qui suffirait à elle seule pour la mettre hors de pair avec toute autre société reli-

(1) S. Jean, XII, 32.

gieuse : institution de clémence et de miséricorde, qui a pour but de procurer aux âmes, avec l'assurance du pardon, le soulagement, la consolation et la paix. Là, dans ce tribunal des consciences, rien qui rappelle les formes sévères de la justice humaine. Deux hommes s'y rencontrent, s'y placent côte à côte : l'un qui s'accuse, l'autre qui absout ; celui-ci pour dévoiler les blessures de son âme, celui-là pour verser sur elles le baume qui calme, qui rassérène, qui guérit. Là, pas de fautes irrémissibles, pas de maux sans remède, pas de larmes sans espérances. Un aveu mêlé de repentir, avec le ferme propos de s'amender, y tient lieu de châtiments, répare le passé, donne de nouvelles forces pour l'avenir. Voilà dix-huit siècles que cette institution divine fonctionne dans le monde ; et si, depuis ce moment-là, les âmes se sont relevées plus fortes et plus pures ; si, sous l'empire de ces confidences sacrées, le genre humain, dont c'est la loi de ne pouvoir être délivré du mal qu'à la condition de s'en décharger par l'aveu, a vu s'accroître son patrimoine moral, ses trésors de vertu, de probité, de justice, de chasteté, de dévouement, de sainteté sous quelque forme que

ce soit, tous ces retours, tous ces renouvellements, toutes ces transformations spirituelles, toutes ces persévérances dans le bien ont été et sont encore l'œuvre de la confession.

Le curé d'Ars a été peut-être le plus grand et le plus puissant confesseur de notre époque. Seize heures par jour au confessionnal et cela pendant trente ans, voilà sa vie, et quelle vie! Quelle bonté, quelle douceur, quelle tendresse dans l'exercice de ce saint et redoutable ministère! Il y avait dans sa parole, bien plus, dans son simple regard, de quoi faire fondre les cœurs. « Qu'avez-vous tant à pleurer, lui dit un pécheur sec et endurci? Hélas! mon ami, lui répond le saint prêtre, je pleure de ce que vous ne pleurez pas. » — « Que le bon Dieu est bon, répétait-il à un autre, comme il vous a aimé! » Ce mot-là était dit sur un ton et avec un charme indéfinissables; et tout un passé de fautes disparaissait pour faire place à un nouvel avenir. « Pourquoi différer, mon enfant, disait-il à un troisième, indécis et irrésolu; je n'accepte pas votre refus, et je ne vous quitterai pas, que vous ne soyez à Dieu. » Et dans une autre circonstance: « Encore si le bon Dieu n'était pas si bon,

mais il est si bon ! » C'étaient là autant de traits qui pénétraient les âmes, y portaient la lumière, y laissaient une trace ineffaçable. Rien ne résistait aux exhortations, aux prières, aux larmes de cet homme, en qui se vérifiaient à l'égard du pécheur ces paroles du prophète : « Perdu, je le chercherai ; tombé dans l'abjection, je le relèverai ; blessé, je le soignerai ; faible, je le fortifierai » : *Quod perierat requiram, et quod abjectum erat reducam, et quod confractum fuerat alligabo, et quod infirmum fuerat, consolidabo* (1).

Admirable spectacle, Mes Très Chers Frères ! Non, notre siècle n'a rien vu de plus grand que ce qui s'est passé, pendant trente années, dans cette humble église d'Ars : des flots de pèlerins accourant de toutes les régions de la France et d'ailleurs, se pressant nuit et jour autour d'un confessionnal, et ambitionnant comme une grâce de pouvoir s'agenouiller un instant sur l'escabelle où se succède la foule des pèlerins ; et dans ce confessionnal, un pauvre prêtre attirant à lui, par le seul rayonnement de sa sainteté, toutes

---

(1) Ezéchiel, xxxiv, 16.

les conditions de la vie, tous les rangs et toutes les classes de la société, la science, le génie, la richesse, le pouvoir ; trouvant pour chacun, avec un esprit de discernement qui tient de la prophétie, le mot de la grâce, le mot qui brise les chaînes de la passion, le mot qui dompte l'orgueil du faux savoir, le mot qui dissipe les nuages du doute, le mot qui calme les tristesses du malheur, le mot qui délivre des accablements du désespoir ; toujours plein de compassion et de mansuétude, au milieu de cet interminable défilé de toutes les faiblesses et de toutes les infirmités humaines. Ah! sans doute, bien des guérisons miraculeuses se sont opérées à Ars ; il a plu à Dieu de glorifier son serviteur par d'éclatantes merveilles de sa puissance et de sa bonté ; mais le miracle qui me semble dominer toutes ces manifestations surnaturelles et ajouter le plus à leur splendeur, ce miracle vivant, c'est le curé d'Ars lui-même.

Miracle de puissance sur les âmes! Puissance d'intercession, puissance de conversion, puissance de consolation. C'est de toutes les parties du monde qu'arrivaient journellement à Ars des demandes de prières, tant était grande la con-

fiance dans l'intercession d'un homme dont la vie était une prière continuelle ; et c'est aussi de tous lieux qu'affluaient par lettres les témoignages de reconnaissance pour les grâces obtenues par ses suffrages. Puissance de conversion ! c'était l'objet propre de son ministère. « J'ai demandé à sainte Philomène, disait-il dans sa naïveté sublime, à sainte Philomène, son intermédiaire de prédilection auprès de Dieu, de ne pas tant s'occuper des corps, et de penser aux âmes qui ont bien plus besoin d'être guéries. » Et il l'avouait lui-même : « On ne saura jamais, en ce monde, combien de pécheurs ont trouvé leur salut à Ars. Le bon Dieu, qui n'a besoin de personne, se sert de moi pour ce grand ouvrage, quoique je ne sois qu'un prêtre ignorant. S'il avait eu sous la main un instrument plus misérable, il l'eût pris, et il aurait fait par lui cent fois plus de bien. » Puissance de consolation ! Qui pourra dire jamais ce que cette parole si simple et si douce, si affectueuse et si pénétrante, a calmé de douleurs, soulagé d'infortunes, apaisé de haines et de ressentiments, ramené de paix et de sérénité dans des cœurs troublés, inquiets, aigris par l'injustice, exaspérés par la

misère? A une époque où les chrétiens eux-mêmes sont devenus si faibles contre les épreuves et les afflictions de la vie, cet incomparable directeur de consciences savait d'un mot, d'un regard, faire renaître dans les âmes les plus découragées, les plus désolées, la confiance et la joie.

Et cependant, chose à peine croyable, si elle n'éclatait pas à chaque page dans la vie des saints, cet homme qui possédait à un si haut degré le don de pacifier les âmes, était lui-même en proie à des peines intérieures aussi continuelles que vives. Aux souffrances qui ne cessaient d'accabler ce qu'il appelait son « cadavre vivant » venaient s'ajouter d'amères tristesses; et celui auprès duquel tant d'hommes allaient chercher lumière, appui et consolation, se sentait sous le pressoir d'inexprimables douleurs. Il se croyait un être inutile, un obstacle au bien; et, au lieu de ferveurs sensibles, c'étaient des sécheresses et des aridités spirituelles qui venaient tourmenter son âme. Pour mettre le comble à de si grandes épreuves, Dieu permit que l'ennemi du genre humain y ajoutât ses attaques les plus directes. Ces luttes avec le démon, qui semble redoubler d'acharnement à

mesure que la sainteté devient plus héroïque, ces luttes extérieures, ressource suprême de l'esprit tentateur vaincu sur tous les autres points, ces luttes effrayantes qui rappellent la Thébaïde, les Antoine, les Hilarion, les Pacôme, la vie du curé d'Ars en a été pleine ; et ce dernier trait achève de faire de cette vie extraordinaire une des manifestations les plus éclatantes du surnaturel au XIXe siècle.

Car c'est là, Mes Frères, ce qui me frappe tout particulièrement dans les événements modestes en apparence, mais en réalité si grands, qui se sont accomplis en ces lieux. Il ne s'agit pas ici de faits miraculeux apparaissant dans le lointain de l'histoire, et que, en raison même de leur éloignement, l'incrédulité moderne affecte de méconnaître ou d'ignorer. Ces guérisons instantanées, ces innombrables conversions opérées par un pauvre prêtre sans science ni talent naturels, cette affluence, cet ébranlement général autour du nom et de la personne du curé d'Ars, cette puissance surhumaine sur les âmes, ces prodiges de vertu et de sainteté, tout cela est d'hier et d'hier seulement. Ils vivent encore, en grand nombre, les témoins de ce drame mer-

veilleux ; peut-être en est-il dans cet auditoire qui ont vu ces choses ou même qui ont été l'objet de ces faveurs. C'est donc le miracle venant se placer sous les yeux de nos contemporains, visible et accessible à tous. Ars a été la réponse de Dieu aux blasphèmes de l'homme de Ferney ; et ce n'est pas sans une raison providentielle que le thaumaturge est venu succéder, presque sur les mêmes lieux, au contempteur le plus audacieux du miracle. Dieu a suscité de nos jours le curé d'Ars comme une démonstration vivante du surnaturel, et, j'ose ajouter, pour la glorification du ministère paroissial.

Il a été, en effet, l'honneur et la gloire du clergé de France, et surtout de ce clergé de nos campagnes, si admirable de foi, de zèle, de régularité, de désintéressement. Et, certes, il méritait bien, ce corps en qui resplendissent tant de vertus, que Dieu y prît un homme capable d'appeler l'attention du monde entier sur un ministère à la fois si simple et si grand, de faire oublier auprès de la sainteté sacerdotale toutes les charges, toutes les dignités, toutes les renommées, toutes les popularités, si hautes fussent-elles, afin qu'en dehors et au-dessus de

toutes les choses humaines, le prêtre apparût aux yeux des peuples dans la sublimité de son caractère et de sa fonction.

Les peuples l'ont ainsi compris ; et de là, Mes Frères, le magnifique spectacle que vous nous offrez en ce moment. Car c'est le curé d'Ars qui vit encore au milieu de vous ; c'est le reflet de ses traits, l'écho de sa voix, le souvenir de ses œuvres que vous cherchez en ces lieux. Cette grande figure de prêtre domine encore toute la contrée où il a exercé son action ; et cette action je la vois, je la sens. Oui, ce calme imposant de la foi, ce silence des âmes recueillies en elles-mêmes, cette communion d'esprits qui se nourrissent d'une même croyance, ce frémissement de la prière qui parcourt vos rangs et qui arrive jusqu'à moi, ces effluves de la piété qui s'échappent de vos cœurs, ce sentiment du surnaturel, du divin, qui vous tient immobiles dans le saisissement du respect, cette émotion, enfin, cette émotion profonde que l'on ressent ici et comme malgré soi, tout cela indique bien l'un de ces pèlerinages sortis spontanément de la vénération et de la confiance populaires. Que sera-ce un jour, lorsque, grâce au pieux zèle de votre cher

et excellent évêque, mon vénérable frère, après avoir été mon fils de prédilection, l'Église vous permettra de rendre un culte public au curé d'Ars, en plaçant sur ses autels ce modèle du sacerdoce catholique. Ce jour-là sera un jour de gloire et de bénédiction pour le diocèse de Belley, et un jour d'allégresse pour la France entière. Puissions-nous le hâter par nos prières, comme nous l'appelons de tous nos vœux. Ainsi soit-il !

DISCOURS

POUR LA

CONSÉCRATION DE LA CHAPELLE

DE NOTRE-DAME-DU-CHÊNE

Le 10 septembre 1891

Messeigneurs,
Mes Frères,

Le voilà donc accompli, ce vœu formé depuis si longtemps par tant de pieux évêques et de prêtres, serviteurs fidèles de Notre-Dame-du-Chêne. La voilà couronnée, marquée du sceau de la consécration divine, cette œuvre de trois diocèses unis dans un même élan de foi et de générosité chrétienne. Il est là devant nous, avec le caractère de dignité surnaturelle que l'onction sainte vient d'imprimer à ses murs, cet édifice d'un goût si pur et si élevé ; et à voir la foule

immense accourue de toutes parts pour assister à la solennité de ce jour, je sens bien qu'il y a là quelque chose qui touche profondément les deux provinces sœurs du Maine et de l'Anjou.

Et pourquoi la consécration de cette chapelle est-elle un acte qui émeut et réjouit toute la contrée? Ah! c'est que le lieu où nous sommes réunis est l'un de ces lieux privilégiés où Dieu se plaît à manifester avec plus d'éclat sa puissance et sa bonté. Voilà bientôt quatre siècles que la Sainte Vierge y a érigé l'un de ses trônes de miséricorde et que les peuples continuent d'y porter une confiance inspirée et justifiée par le miracle. Il suffit, pour s'en convaincre, de contempler ces témoignages si touchants, ces symboles si expressifs de la reconnaissance populaire, ces ex-voto et ces bannières, devenus autant de trophées de victoires de la grâce et de la prière. Il y a là, écrite sur les murs de l'édifice sacré, comme elle l'est d'ailleurs dans les traditions du pays, toute une histoire monumentale des bienfaits de Marie. Voilà pourquoi il convenait qu'un chef-d'œuvre de l'art devînt le mémorial de tant de merveilles, et qu'une consé-

cration solennelle répondît aux désirs et aux espérances de tout un peuple.

Ce sera l'un des beaux jours de votre épiscopat, Monseigneur du Mans, d'avoir pu mettre la dernière main à l'œuvre que vous avaient léguée, comme un héritage glorieux, vos vénérés prédécesseurs, les Bouvier, les Nanquette, les Filion, les Chaulet d'Outremont. Laissez-moi ajouter à leurs noms le souvenir des évêques d'Angers, sous la protection desquels ce pèlerinage célèbre est né et a grandi. Plus que jamais, dans l'avenir, le sanctuaire de Notre-Dame-du-Chêne restera, entre nos deux diocèses, un gage d'union fraternelle, un trésor commun de grâces et de bénédictions, comme il est pour toute la province de Tours un honneur et une gloire.

Rien n'est mystérieux comme l'origine de la plupart de nos pèlerinages. Qu'est-ce qui provoque et dirige ces grands courants de la prière qui entraînent les peuples ? Qu'est-ce qui indique à la piété des fidèles ces lieux prédestinés, ces nouvelles sources de grâces, ces foyers de dévotion incomparables, ces centres d'attraction pour les âmes ? Lorsque, en 1494, un saint prêtre,

James Buret, plaçait dans un chêne de la lande de Vion une statue de la Très Sainte Vierge, qu'y avait-il, dans cet acte de dévotion particulière, qui pût faire pressentir d'une façon quelconque la grande scène dont nous sommes ici témoins? Comment, d'un acte aussi simple et tant de fois renouvelé sur d'autres points sans y laisser de trace, a-t-il pu sortir tout un avenir de prodiges et de merveilles? Quand, à la suite de cet acte, quelques villageois des environs, attirés par une vertu secrète, ornaient de feuillages et de fleurs le tronc du chêne de la Jarryae, qui aurait pu prévoir que ces marques d'une piété naïve allaient être, pour la suite des siècles, le point de départ des réunions les plus nombreuses et des démonstrations les plus splendides? Ah! que d'autres, oublieux du plan de la Providence, appellent cela du hasard; pour nous, qui ne nous payons pas de mots, la foi nous fait découvrir, à l'origine de ce grand pèlerinage, la main de Celui qui est souverainement libre dans le choix des lieux où il lui semble bon de déployer sa puissance, comme il est libre dans le choix des hommes dont il veut faire les instruments de ses desseins, comme il est libre dans le choix des éléments

auxquels il lui plaît d'attacher une vertu particulière. Ainsi marquée du doigt de Dieu, consacrée par l'onction invisible de la grâce, l'humble statue du chêne de la Jarryae va devenir un instrument privilégié de la glorification de Marie; autour d'elle, les prodiges éclatent, se multiplient, se prolongent; le sanctuaire qu'on lui élève prendra aux yeux de la foi un caractère à part; la puissance divine s'y affirmera haute et palpable, et les peuples, guidés par ce signe révélateur, suivront avec confiance la voie que le ciel leur indique, en s'écriant avec le patriarche : *Vere Dominus est in loco isto :* « Vraiment le Seigneur est en ce lieu (1). »

Ainsi vos pères avaient-ils appris le chemin de Notre-Dame-du-Chêne. Et pourquoi ce nouveau pèlerinage venant s'ajouter à tant d'autres sur le sol béni de l'Anjou et du Maine? L'Église, Mes Frères, est un immense camp retranché qui occupe toute la surface de la terre. Dans ce camp si bien ordonné pour la défense de la foi, *castrorum acies bene ordinata*, les stations de pèlerinage apparaissent, de distance en distance,

(1) Genèse, XXVIII, 16.

comme autant de forteresses spirituelles, de citadelles sacrées, de boulevards capables de faire face à l'ennemi : *turris fortitudinis a facie inimici.* Dieu les multiplie suivant les besoins des temps, et à mesure que de nouvelles attaques se préparent contre la grande armée du Christ. Là sont concentrées, plus puissantes que partout ailleurs, les armes de la prière. Là viennent échouer les assauts de l'enfer et du monde, contre le rempart que fait à la doctrine Celle dont l'Église a pu dire qu'elle a vaincu toutes les hérésies : *cunctas hœreses interemisti in universo mundo.* Admirables dispositions de la divine stratégie ! Or, à l'époque même où Notre-Dame-du-Chêne apparaissait au milieu de vous comme un signe de délivrance et un gage de protection, le fléau de l'hérésie allait passer sur vos contrées, menaçant et terrible. Nulle part ailleurs peut-être le fanatisme calviniste ne se montra plus cruel que dans ce pays, au milieu duquel Sablé et Solesmes donnaient l'exemple de la fidélité et où les bandes de la Rouveraye devaient laisser de si sanglants souvenirs. Mais ni le pillage des villes, ni l'incendie des monastères, ni le massacre des prêtres, ni toutes ces scènes

d'horreur ne purent ébranler un seul instant la constance de vos pères. Notre-Dame-du-Chêne était devenue pour leur foi un boulevard inexpugnable.

J'ai dit, Mes Frères, que les églises de pèlerinage sont, dans le plan divin, autant de forteresses spirituelles qui protègent la foi des populations ; et c'est pourquoi Notre-Dame-du-Chêne occupe une si grande place dans la vie religieuse de cette contrée. Mais, quand il plaît à Dieu d'imprimer à ces lieux de dévotion le sceau particulier de sa puissance, le motif de son choix, c'est encore, c'est avant tout de conserver ou de rendre aux âmes leur vigueur et leur santé. L'Église est, en effet, une vaste piscine où doivent s'opérer le renouvellement et la purification des âmes ; et certes, il n'est aucun lieu de la terre, aucune église de paroisse, si modeste soit-elle, où, par la parole du prêtre et la vertu des sacrements, une infirmité morale, fût-elle restée jusque-là rebelle à toute guérison, ne puisse disparaître et céder à l'action de la grâce. Mais veuillez bien retenir ceci, pour comprendre toute la haute signification des lieux de pèlerinage, car, ici-bas, nous avons toujours besoin de

rapprocher les choses de la nature et celles de la grâce, pour expliquer les unes par les autres. De même que Dieu a réparti sur plusieurs points du globe et ouvert çà et là, dans les entrailles de la terre, des sources de vie qui jaillissent pour la santé du corps, des filons de métal liquide, des veines d'eaux médicinales d'où s'échappe une vertu toujours féconde, de même qu'il a opéré de la sorte dans l'ordre de la nature, ainsi a-t-il fait dans le règne des âmes ; ainsi a-t-il échelonné de distance en distance ces stations de la foi où sa grâce opère avec plus de force et d'efficacité. Les lieux de pèlerinage sont dans le plan divin, si je puis m'exprimer ainsi, les eaux minérales, les eaux thermales de la piété, les bains spirituels où les âmes viennent se retremper en y puisant une énergie nouvelle. C'est là que s'opèrent ces réactions salutaires, ces retours soudains, ces secousses imprévues qui arrêtent les progrès du mal en imprimant à la vie un tout autre cours.

Que vous êtes donc heureux, Mes Très Chers Frères, de posséder au milieu de vous une de ces stations privilégiées, où le céleste médecin des âmes opère ses guérisons les plus merveil-

leuses par l'intercession de Marie ! Ah ! qui pourrait dire combien de pécheurs ont retrouvé, en ces lieux, avec le pardon de leurs fautes, l'empire sur leurs passions, le courage de la vertu, la persévérance dans le bien ! Que d'incrédules y ont ouvert les yeux à la lumière et déploré les égarements de leur vie passée ! Que de conversions obtenues dans ce sanctuaire où tant de saintes âmes ont prié devant l'image de Notre-Dame-du-Chêne ! Car c'est encore là ce qui fait l'excellence des églises de pèlerinage. Elles ont des trésors de miséricorde incomparables. En vertu de la communion des saints, ces sources de grâces sont alimentées par tout ce que la foi et la piété des siècles y ont accumulé d'actions méritoires devant Dieu. De même que, dans l'ordre naturel, il peut s'amasser en un lieu, par une longue suite d'efforts et de travaux, une somme de biens générale, un fonds commun dont bénéficie toute une postérité, ainsi en est-il dans l'ordre surnaturel et divin : là aussi, rien ne se perd, et le présent s'enrichit du passé. Toutes les générations qui se sont succédé dans ce sanctuaire de Notre-Dame-du-Chêne y ont laissé quelque chose de leurs prières, de leurs

larmes, de leurs pénitences, de leurs austérités ; et le surplus de ces œuvres de foi, où surabondait la charité, y a formé à la longue un capital inestimable, un vaste réservoir de mérites qui se déverse sur toute la contrée, suivant que le souffle de l'Esprit-Saint en distribue les richesses d'une extrémité à l'autre.

Ne soyez donc pas étonnés, Mes Très Chers Frères, que Notre-Dame-du-Chêne soit devenue pour tant d'âmes le foyer des grandes lumières et la source des grandes consolations. Que de pèlerins sont venus chercher ici quelqu'une de ces inspirations célestes qui décident de toute une vie ! Que de vocations incertaines ont trouvé leur dernier mot devant l'image miraculeuse de Marie, depuis ces saintes femmes du XVIIe siècle que le Calvaire et le Carmel disputaient au monde, comme Élisabeth du Puy-du-Fou et Élisabeth de Quatrebarbes, jusqu'à ces religieux devenus l'honneur de leur Ordre, tels que Claude Chantelou et Charles Couturier. Oui, vraiment, la Sainte Vierge n'aurait pu choisir un lieu plus propice, pour y établir le trône de ses miséricordes. Quand je suis le cours des âges, je vois des corps d'élite environner ce trône pour y

porter l'hommage de leur fidélité. De La Flèche à Solesmes, de Solesmes à Précigné, je vois les fils de saint Ignace, de saint Benoît, de saint François d'Assise, former à Notre-Dame-du-Chêne une ceinture magnifique d'œuvres et d'institutions. Je vois naître et grandir, sous l'égide de Marie, ces écoles célèbres où Jésuites et Bénédictins rivaliseront de zèle et de doctrine pour l'éducation de la jeunesse, pour la louange de Dieu, et l'avancement des sciences sacrées. Je vois les regards de la Reine des anges et des hommes s'abaisser avec amour sur des populations honnêtes et laborieuses, pleines de foi, dévouées à l'Église et à la religion, empruntant à la vie des champs leurs goûts simples et modestes, et formant par leurs vertus chrétiennes l'une des parties restées les plus saines et les plus vigoureuses de la France.

Et maintenant que ce sanctuaire de Notre-Dame-du-Chêne a été consacré à Dieu par l'un des actes les plus solennels de la sainte liturgie, comment ne pas espérer qu'il deviendra, plus encore que par le passé, le théâtre des miséricordes divines, et que les foules s'y presseront, aux fêtes de Marie, plus nombreuses encore et

plus recueillies? Car c'est là, Mes Frères, un dernier caractère des églises de pèlerinage : elles sont le lieu des démonstrations les plus imposantes de la piété populaire. Or, si les grandes scènes de la nature parlent aux sens et à l'imagination, les grands spectacles de la foi produisent sur le cœur une impression dont il ne ne peut se défendre.

Et qui donc ne se sentirait meilleur et plus fort, à la vue de ces multitudes accourues de toutes les paroisses pour prendre part à de si émouvantes solennités? Quel est l'incrédule qui resterait le front haut et l'œil sec, devant une réunion comme celle dont nous sommes ici témoins? Oui, cette force invisible et souveraine qui, planant sur vos têtes, les courbe devant la majesté du Très Haut, ces émotions que font naître les exercices de nos pèlerinages, tout cela est capable de briser en un clin-d'œil et pour toujours les chaînes du péché, de soulever une âme de la terre, et de la jeter dans les bras de Dieu, victorieuse d'elle-même et vaincue par la grâce qui agit en elle.

O Vierge, notre espérance, Notre-Dame-du-Chêne, agréez les hommages que vous rend

aujourd'hui tout ce peuple fidèle. Continuez à étendre votre protection sur une contrée qui place en vous toute sa confiance et dont vous avez daigné faire un lieu de prédilection. Protégez ces vénérables prélats si zélés pour la gloire de votre nom; protégez nos diocèses, afin que la foi s'y conserve, avec l'intégrité des mœurs; ce clergé des paroisses, si appliqué à ses devoirs, et ces pieux missionnaires, gardiens dévoués de votre sanctuaire. Obtenez à tous ces pèlerins, par votre puissante intercession, les faveurs spirituelles et temporelles qu'ils sont venus chercher au pied de votre trône. Montrez-vous notre mère, comme vous êtes notre patronne et notre souveraine; et que, par le secours de vos prières, nos âmes consacrées à Dieu, comme ce temple qui en est l'image, soient admises un jour dans les tabernacles éternels pour y jouir de l'immortalité bienheureuse que nous a méritée votre divin fils, Jésus-Christ, notre Seigneur et notre Dieu. Ainsi soit-il !

LETTRE

A M. LE MINISTRE DES CULTES

A L'OCCASION DU

PÈLERINAGE DES OUVRIERS FRANÇAIS

A ROME

Angers, le 7 octobre 1891

Monsieur le Ministre,

J'ai reçu la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser à la date du 4 courant, et dans laquelle vous invitez les évêques à s'abstenir pour le moment de toute participation aux pèlerinages dits « des ouvriers français ».

Sans vouloir discuter, dans les circonstances présentes, les questions de droit que soulève votre circulaire, je me permets de penser qu'elle était à tout le moins superflue; car, devant l'atti-

tude agressive d'une partie de la population italienne contre la France, il ne pouvait venir à l'esprit d'aucun évêque français de choisir le moment actuel pour se rendre auprès du Souverain Pontife. D'ailleurs, en présence de manifestations qui sont hors de toute proportion avec l'acte irréfléchi de quelque jeune étudiant, les directeurs des pèlerinages s'étaient empressés spontanément de suspendre leurs projets.

Je partage absolument, Monsieur le Ministre, votre juste souci des « intérêts de la nation » ; mais il m'est impossible de ne pas appeler à mon tour l'attention du gouvernement sur la situation anormale et violente que révèlent ces regrettables incidents. S'il suffit d'un fait purement individuel, d'un acte de légèreté de quelque pèlerin, désavoué d'ailleurs par tous ses compagnons, pour amener à Rome et d'un bout de l'Italie à l'autre un pareil déchaînement de passions contre la France, et pour rendre impossible aux catholiques d'un pays leur accès auprès du Père commun des fidèles, peut-on dire que l'honneur et la dignité de notre nation n'ont reçu aucune atteinte, et que le Pape est vraiment libre dans l'exercice de son ministère ? Laissez-

moi croire que ce côté si grave de la question n'aura pas échappé à la clairvoyance de votre patriotisme, et que le gouvernement se fera un devoir de protéger dans la mesure de ses forces, avec l'indépendance du Saint-Siège, les droits et la liberté des catholiques français.

Agréez, Monsieur le Ministre, l'assurance de ma haute considération.

† CHARLES-ÉMILE,

Évêque d'Angers.

LETTRE PASTORALE

AUX CARMÉLITES D'ANGERS ET DE CHOLET

A L'OCCASION DU

CENTENAIRE DE SAINT JEAN DE LA CROIX

Mes chères Filles,

Il y a neuf ans, nous célébrions le troisième centenaire de sainte Thérèse, votre illustre fondatrice. A cette occasion, nous vous avons adressé une lettre pastorale pour glorifier de notre mieux cette admirable servante de Dieu, en retraçant la mission qu'il lui a été donné de remplir au xvie siècle par ses travaux comme par sa doctrine, et en vous rappelant à vous-mêmes le but de votre institut et l'esprit qui

doit l'animer, suivant cette maxime du Sage : *ne dimittas legem matris tuæ* (1).

Mais le nom de sainte Thérèse est inséparable d'un autre nom étroitement uni au sien dans la gloire d'une œuvre commune. On ne saurait, en effet, toucher à la mémoire de la Vierge d'Avila, sans se reporter en même temps vers celui qui fut son premier disciple et son coadjuteur dans la réformation du Carmel, et dont elle-même a pu dire que « c'était un homme tout céleste et divin, l'une des âmes les plus pures et les plus saintes qui fussent dans l'Église de Dieu (2). » Voilà pourquoi, après le jubilé trois fois séculaire de sainte Thérèse, mère et maîtresse de la famille des Carmes déchaussés, Notre Saint Père le Pape a pensé que le moment était venu de solenniser celui du second fondateur de l'ordre, saint Jean de la Croix. Et certes, il méritait un honneur aussi insigne, ce « sublime contemplatif (3) », comme l'appelait Bossuet, ce glorieux émule de saint Denys l'Aréopagite, auquel on l'a si souvent comparé, ce héros de la pénitence et

(1) Prov. I, 8. — *Œuvres pastorales et oratoires*, t. VIII.
(2) Lettre à la vénérable mère Anne de Jésus,
(3) Instructions sur les états d'oraison, l. VII.

du sacrifice, dont les écrits sont le miroir de sa vie, et qui, fidèle à sa maxime : *pati et contemni*, « souffrir et être méprisé pour le Christ », apparaît au premier rang des disciples de la Croix, dont il porte le nom, comme il mérite de prendre place parmi les plus grands théologiens mystiques qui aient paru dans la suite des siècles.

Célébrer le centenaire d'un théologien mystique au XIXe siècle, alors que le matérialisme et le sensualisme travaillent de toutes parts à étouffer la vie de l'esprit, quel contraste ! N'est-ce pas vouloir proposer à l'admiration de nos contemporains un ordre de choses dont la plupart d'entre eux ont perdu jusqu'à la notion même ? Et cependant, avec la profondeur de coup d'œil que donne l'esprit de foi, le Souverain-Pontife ne craint pas d'estimer que ces fêtes séculaires ne seront pas sans fruit pour l'universalité des fidèles (1). Sans parler des faveurs spirituelles qui peuvent échoir à chacun en ces jours d'indulgences, n'y a-t-il pas, dans le simple contact de telles vies et dans les hautes leçons qu'elles

---

(1) Décret du 4 mars 1891.

renferment, de quoi élever les âmes? Oui, sans doute, il n'y a de nos jours que trop d'hommes absorbés dans le monde des sens, et pour lesquels les écrits de nos grands mystiques sont devenus lettre morte; mais, au milieu de ces abaissements, comment ne pas constater aussi de généreux efforts pour remonter au-dessus de soi-même, des élans sincères vers les réalités d'un ordre supérieur? On a tellement prêché le culte de la matière, et pour le malheur de tant d'hommes, que, par un retour inévitable, la vie spirituelle, avec ses grandeurs et ses attraits, a repris son empire sur des âmes fatiguées et déçues. Cette vulgarité et ce terre à terre, auxquels les positivistes voudraient réduire le sentiment et la pensée. ne suffisent plus à ceux-là même qui se sont le plus éloignés de la doctrine chrétienne. Il y a chez beaucoup d'entre eux une aspiration irrésistible vers quelque chose de plus élevé, et comme un besoin du divin et du surnaturel dont ils ne se rendent pas bien compte, mais qui n'en éclate pas moins dans leurs paroles comme dans leurs actes. Ah! que ce réveil des âmes serait plus complet, que ce *sursum corda*

retentirait avec plus de force, si l'on voulait apprendre, à l'école des saints, en quoi consiste la vraie grandeur morale, et chercher comme eux, dans l'union parfaite avec Dieu, les lumières et les joies dont saint Jean de la Croix a été le sublime interprète et le chantre inspiré.

Mais c'est à vous surtout, Mes Chères Filles, que s'adressent ces souvenirs et ces enseignements. Les cloîtres sont les grandes écoles de la vie mystique. Là, on en comprend mieux le langage ; on en suit plus fidèlement les traditions. Là, se conservent, pour être constamment mises en pratique, ces doctrines si élevées auprès desquelles les théories les plus en faveur dans le monde semblent basses et grossières. Là, les âmes montent vers Dieu, portées sur les ailes de la contemplation, sans qu'une attache déréglée aux choses de la terre vienne mettre obstacle à ces libres et joyeuses envolées. C'est donc au milieu de vous, dans vos monastères et vos chapelles, que le séraphique auteur de la *Montée du Carmel* devra recevoir, comme une marque éclatante de reconnaissance et de piété filiale, les hommages d'une famille heureuse et fière

d'honorer une telle mémoire. Puisse le prochain jubilé devenir, pour tout l'ordre illustré par ce grand maître de la vie spirituelle, un temps de grâces et de bénédictions !

I

C'est un grand honneur pour l'Espagne d'avoir produit au XVIe siècle, à côté des Suarez, des Tolet, des Vasquez, de ces illustres représentants de la théologie dogmatique et morale, une élite incomparable d'écrivains mystiques. Si le génie de la nation, naturellement austère et méditatif, la portait d'elle-même à creuser les choses de l'esprit, sa longue croisade contre les Maures, ennemis de l'Évangile, en retrempant sa vigueur, lui avait valu un redoublement de sève et de vitalité chrétiennes. C'était la juste récompense de tant de sacrifices accomplis pour la conservation de sa foi. Tandis que les autres nations de l'Europe s'épuisaient dans les divisions intestines fomentées par le protestantime, l'Espagne, tranquille et fière de son unité religieuse, assistait à un merveilleux épanouissement de doc-

trine et de sainteté. Ses Universités étaient devenues des foyers de science ; ses monastères et ses cloîtres, des écoles sans rivales d'ascétisme et de haute spiritualité. Pierre d'Alcantara y composait ses traités de l'*Oraison mentale* et de *la Paix de l'âme;* Jean d'Avila son admirable instruction *Audi filia et vide*, et son disciple, Louis de Grenade, ce livre de l'*Oraison* et ce *Guide des pécheurs*, dont saint François de Sales et saint Charles Borromée faisaient leurs délices ; Alvarez et Rodriguez y développaient leurs maximes sur *la Perfection chrétienne* ; et, s'élevant plus haut encore, sainte Thérèse achevait de donner son lustre à une époque qu'on pourrait appeler l'âge d'or de la théologie mystique. C'est au milieu de ces docteurs de la vie spirituelle que saint Jean de la Croix est venu marquer sa place, aussi admirable par la sainteté de sa vie que par la profondeur et la sublimité de ses œuvres.

C'est, en effet, dans les vertus de ce grand serviteur de Dieu qu'il faut chercher le secret de tant de lumières ; et sa vie explique ses œuvres. Il a passé lui-même par les états d'oraison qu'il décrit, et cette échelle de la perfection, au

sommet de laquelle la grâce de Dieu l'a conduit, il en a franchi tous les degrés avant de montrer par quels efforts l'âme chrétienne parvient à s'y élever. Je n'ai pas le dessein de retracer au long cette carrière toute d'abnégation, d'humilité et de pauvreté évangélique. Les fêtes que vous vous proposez de célébrer, Mes Chères Filles, ramèneront vos pieuses méditations sur les détails d'une vie dans le cours de laquelle le disciple de sainte Thérèse, et à certains égards son maître, a su arriver par la pénitence et l'oraison à la charité parfaite. Vous le verrez jeune encore montrer une dévotion singulière envers la Très Sainte Vierge qui allait dès lors le traiter comme un de ses enfants de prédilection, en le sauvant miraculeusement, et à deux reprises, d'une mort certaine. Vous le suivrez dans ses études, menant de front l'application aux sciences divines et humaines et le service des pauvres dans l'hôpital de Médina del Campo. Au Carmel de Sainte-Anne, où il est admis à prendre le saint habit, vous le verrez préluder à la réforme de l'Ordre en pratiquant dans toute sa rigueur la règle primitive. Puis, quand sainte Thérèse

l'aura initié aux exercices d'une vie plus austère, vous admirerez le premier des Carmes déchaussés dans cette pauvre petite maison de Durvelo devenue le berceau du nouvel Institut.

Saint Jean de la Croix à Durvelo! c'est l'une des scènes les plus touchantes de cette vie de pénitence et d'austérités. Jamais grande œuvre n'a eu de plus humbles commencements : la maison-mère des nouveaux Carmes n'est qu'une vieille masure dont le porche sert d'église; le chœur, un grenier ayant pour fenêtre unique un trou pratiqué dans le toit; à l'une et à l'autre extrémité, se trouvent, pour Jean et ses deux compagnons, des cellules étroites et basses, dont une croix et une tête de squelette sont les ornements les plus précieux; un peu de foin en guise de lit, et, pour oreiller, une pierre, voilà leur ameublement, Quant au fondateur de la maison, il n'est plus de mortification capable de satisfaire sa ferveur; disciplines et cilices lui paraissent des jeux d'enfant, s'ils ne lui déchirent les membres; levé à minuit pour matines, il reste en oraison jusqu'au matin, sans que rien puisse distraire son âme absorbée en Dieu, suivant le

témoignage de sainte Thérèse (1). Ainsi la pénitence faisait-elle les délices de cet amant passionné de la Croix, comme l'appelle l'Église, *crucis amator eximius* (2). Ainsi se préparaient, dans la solitude de Durvelo, les trésors de vertus et de lumières que Jean de la Croix allait répandre à Alcala, à Grenade, à Cordoue, à Ségovie, dans toutes ces belles fondations du Carmel réformé où, soit comme prieur, soit comme maître des novices, il donnera l'exemple d'un détachement parfait et d'une constance à toute épreuve.

Car c'est à bon droit que, dans le Décret autorisant ce centenaire, le Souverain-Pontife signale entre toutes les vertus de saint Jean de la Croix « son admirable patience unie à une invincible fermeté ». Certes, les épreuves n'ont pas manqué au serviteur de Dieu, depuis les neuf mois passés dans une prison de Tolède jusqu'aux mauvais traitements qu'il eut à subir pendant les derniers jours de sa vie. *Filii matris meæ pugnaverunt*

---

(1) *Vie de saint Jean de la Croix*, écrite vingt-sept ans après sa mort, par le Père Jérôme de Saint-Joseph, carme déchaussé.

(2) Oraison de la messe en la fête de saint Jean de la Croix.

contra me, « les fils de ma mère se sont élevés contre moi » (1), pouvait-il dire en se voyant en butte aux persécutions suscitées par une réforme devenue son mérite et restée sa gloire. Mais quelle possession de soi-même et quelle inaltérable sérénité d'esprit, dans cet homme qui oublie les rigueurs d'une injuste captivité pour composer, pendant ses heures de réclusion, ce poème tout brûlant de l'amour divin, qui a pour titre le *Cantique spirituel !* Quelle fidélité à la grâce lorsque, réduit à un état de complet abandon, privé de toute consolation spirituelle pendant de longues années, il n'en reste pas moins inébranlable dans son attachement aux règles de la vie religieuse et dans son désir toujours croissant de la perfection. Ah ! c'est bien en maître expérimenté de la vie spirituelle, après avoir passé lui-même par le creuset des tribulations, qu'il pourra dire dans le plus sublime de ses écrits :

« O âmes, qui voulez marcher dans la consolation et la sécurité, si vous saviez combien il vous est bon d'être affligées pour parvenir à cet

---

(1) Cantique, 1, 5.

état, combien la souffrance et la mortification sont avantageuses lorsqu'il s'agit d'acquérir des biens si élevés, vous ne chercheriez nulle part aucune satisfaction, vous ne voudriez pas autre chose que la croix avec son fiel et son vinaigre, et vous vous estimeriez souverainement heureuses de l'avoir en partage, parce que vous verriez que, mourant ainsi au monde et à vous-mêmes, il vous serait donné de vivre en Dieu au milieu de délices purement spirituelles. En souffrant avec patience les épreuves extérieures, vous mériterez que le Seigneur arrête sur vous ses regards, afin de vous purifier et de vous délivrer de toutes vos imperfections par des peines spirituelles très intérieures. Car il faut avoir montré une patience à toute épreuve et une grande persévérance, pour obtenir une grâce aussi précieuse que celle de cette parfaite purification. C'est ainsi que Dieu agit à l'égard des âmes qu'il veut faire arriver à une perfection éminente. Il permet qu'elles soient tentées, affligées, tourmentées, purifiées intérieurement et extérieurement par la souffrance parvenue à ses dernières limites, afin de les déifier ensuite par l'union avec sa divine sagesse ; et c'est là le plus

haut degré d'élévation qu'elles puissent atteindre en ce monde (1). »

C'est à ce plus haut degré d'élévation que la grâce conduisit Jean de la Croix, éprouvé par tant de peines intérieures et extérieures. Il était tellement absorbé en Dieu que les choses du dehors avaient peine à fixer son esprit ; et la vie des sens était comme suspendue en lui aux heures de prière et de méditation. On eût dit que l'Esprit de Dieu l'emportait malgré lui, tant son âme s'élevait au-dessus d'elle-même sans effort et par le simple mouvement de l'amour divin. Il suffisait parfois de la vue d'un crucifix pour le faire entrer en extase, Notre-Seigneur voulant reconnaître par là ce qu'il y avait d'héroïque dans cette réponse à la voix qui demandait à Jean quelle récompense il désirait : « Souffrir, Seigneur, et être méprisé pour vous ! » Quelle merveilleuse scène que celle du parloir de l'Incarnation d'Avila, saint Jean de la Croix et sainte Thérèse s'entretenant, à travers la grille, du mystère de la très sainte Trinité, ravis en extase l'un et l'autre et élevés au-dessus de la terre, au

---

(1) *La vive flamme d'amour*, strophe II.

milieu de ce sublime colloque, Jean parlant de la vie intime de Dieu avec une ardeur toute séraphique, Thérèse écoutant avec délices ce langage qui n'était plus de la terre. Ainsi l'Esprit qui soulevait Élie entraînait-il vers le ciel, comme dans un autre char de feu, ces deux anges du Carmel. Ainsi Jean de la Croix recevait-il les lumières et goûtait-il par anticipation les joies de la patrie céleste, étant parvenu lui-même au sommet de cette vie de la grâce dont il était appelé à dépeindre les états dans ses immortels écrits.

II

Rien n'est admirable comme la progression des voies par lesquelles l'âme chrétienne arrive à l'union parfaite avec Dieu. C'est tout un drame intérieur dont les divers actes se succèdent dans la poursuite d'une même fin. Pour voir des yeux de la foi, il faut d'abord se purifier de toute souillure provenant de la vie des sens : *Animalis homo non percipit ea quæ sunt spiritus*

Dei (1); et ces lumières de la foi ne sont elles-mêmes qu'un moyen de s'unir plus étroitement à Dieu : *claritatem dedi eis, ut sint unum sicut et nos unum sumus* (2). De là les trois voies, sous le nom desquelles les maîtres de la vie spirituelle comprennent tout le travail de l'ascétique chrétienne : voie purgative, voie illuminative, voie unitive. Les œuvres de saint Jean de la Croix sont une magnifique synthèse de ces différentes parties qui composent la théologie mystique.

C'est au couvent du Calvaire que, sur les instances de ses frères, il commença d'écrire la *Montée du Carmel* et la *Nuit obscure de l'âme*, qui répondent davantage aux deux premiers degrés de la vie spirituelle. Un des témoins entendus dans le procès de sa canonisation déclarait ne lui avoir jamais vu ouvrir aucun livre, ni pour s'aider dans la composition de ses écrits, ni pour préparer les instructions sans nombre qu'il faisait soit en public, soit au chapitre (3). Nul doute, en effet, que Jean de la

(1) 1re aux Cor. II, 14.
(2) S. Jean, XIII, 22.
(3) Le Père Jean l'Évangéliste.

Croix n'ait puisé dans les lumières de l'oraison la plus haute et la meilleure partie de son œuvre. N'oublions pas cependant avec quelle ardeur il s'était plongé dans l'étude de la philosophie et de la théologie à l'Université de Salamanque. De là cette connaissance approfondie de la scolastique et cette familiarité avec les divines Écritures dont témoignent tous ses livres. C'est surtout dans la *Montée du Carmel* que nous admirons la rare sagacité avec laquelle il applique à la mystique les principes les plus sûrs et les plus fines observations de la morale et de la psychologie.

Dans le langage qui lui est propre, Jean de la Croix appelle nuit des sens la première purification qui prépare l'âme à l'union divine. Il emploie ce mot pour indiquer qu'en renonçant aux inclinations vers les jouissances sensibles, l'âme établit les sens dans une sorte d'obscurité et de dénûment. Les affections qui tendent vers la créature sont devant Dieu comme de pures ténèbres, et tant que l'âme y est plongée, elle se rend incapable d'être illuminée et revêtue des pures et simples clartés de la divinité. S'adressant à des personnes qui aspirent à l'union par-

faite avec Dieu en se dépouillant des faux biens de ce monde, le saint docteur n'a pas de peine à leur faire comprendre que tout l'être des créatures, comparé à l'être infini de Dieu, n'est que néant ; que toute la beauté des créatures, comparée à la beauté infinie de Dieu, n'est qu'une souveraine laideur ; que toute l'excellence des créatures, mise en parallèle avec la bonté infinie de Dieu, est plutôt malice que bonté ; que toute la sagesse du monde et toute l'habileté humaine, comparées à la sagesse infinie de Dieu, sont une suprême et pure ignorance ; que toute la puissance et toute la liberté du monde, comparées à la souveraineté et à l'indépendance de Dieu, sont une complète servitude, une véritable angoisse, une réelle captivité ; que toute la gloire et toutes les richesses des créatures, comparées aux trésors inépuisables du Tout-Puissant, ne sont que profonde misère et extrême pauvreté. Si tel est donc l'abîme qui sépare les créatures du Créateur, l'âme qui met son affection en celles-là s'éloigne d'autant de Dieu, bien loin de tendre à l'union parfaite avec lui (1). Pour monter au

(1) *Montée du Carmel*, l. I, ch. 1 à 5.

Carmel, il faut avant tout mortifier ses passions. Rien de plus saisissant, dans cet ouvrage de saint Jean de la Croix, que la peinture des cinq principaux effets que les passions produisent dans l'âme : elles la fatiguent et l'épuisent ; elles l'affligent et la tourmentent ; elles l'aveuglent et la plongent dans les ténèbres ; elles la ternissent et la souillent ; elles l'attiédissent et l'affaiblissent dans la vertu. Autant d'obstacles à la parfaite union avec Dieu. Et cette barrière invincible, une seule passion suffit pour la former. L'habitude du péché véniel lui-même, quand elle est délibérée et entièrement réfléchie, empêche d'atteindre le sommet de la perfection (1) :

« Car, ajoute le grand mystique, c'est assez d'une étincelle pour allumer un incendie. Il suffit de négliger la moindre fente d'un vase, pour que toute la liqueur dont il est rempli s'échappe et se perde. Qu'importe à l'oiseau d'être attaché par un léger fil ou par un lien plus fort ? A la vérité, plus le fil est léger, plus il est facile à rompre ; mais, si fragile qu'on le suppose, l'oiseau sera néanmoins toujours retenu par lui,

(1) *Montée du Carmel*, ch. 5 à 10.

tant qu'il ne le brisera pas pour prendre son essor. Tel est le sort malheureux de l'âme captivée par une affection terrestre. Jamais elle ne parviendra à la liberté complète de l'union divine, si éclatantes que soient d'ailleurs ses vertus (1). »

Vous êtes dignes de comprendre ce langage de votre bienheureux père, pieuses filles du Carmel, qui, non contentes de briser d'autres liens beaucoup plus forts, en renonçant aux plaisirs et aux vanités du monde, cherchez encore à détruire les attaches même les plus légères aux choses créées, afin d'avancer plus rapidement dans la voie du détachement et de la parfaite liberté d'esprit. Ah! sans doute ce premier travail de purification s'accomplit rarement sans de rudes épreuves. Que d'âmes, se croyant arrivées au repos et à la félicité, après ce complet dépouillement d'elles-mêmes, se trouvent tout à coup en proie à des sécheresses et à des aridités spirituelles! elles n'auront pas de peine à se reconnaître dans le tableau que saint Jean de la Croix traçait d'elles dans la *Nuit obscure de l'âme :*

---

(1) *Montée du Carmel*, ch. 11.

« Les voilà, s'étant déjà exercés assez longtemps dans le chemin de la vertu, et ayant persévéré dans la méditation et l'oraison. Grâce aux saveurs délicieuses qu'ils y ont trouvées, ils se sont détachés des choses du monde et ils ont puisé en Dieu des forces spirituelles qui leur permettent de réprimer en eux l'amour de la créature. Mais à l'heure des joies et des consolations célestes, quand le soleil des faveurs divines paraît, selon eux, les éclairer et les embraser davantage, Dieu suspend tout à coup ces splendeurs, et tarit cette source d'où coulaient les eaux spirituelles dont ils savoueraient à longs traits la douceur, chaque fois qu'ils le désiraient. Parce qu'ils étaient faibles et délicats, il n'y avait pas de porte fermée pour eux, selon le langage de saint Jean dans l'Apocalypse (III, 8). Mais voici que Dieu les environne de ténèbres si épaisses, qu'ils ne savent plus de quel côté s'orienter, malgré les efforts de leur imagination et de leurs raisonnements. Incapables de méditer comme autrefois, leur sens intérieur est abîmé dans cette nuit et abandonné à sa sécheresse. Non seulement ils ne trouvent plus ni jouissance ni saveur dans les exercices et les œuvres de piété,

où ils avaient coutume de tant se délecter, mais en outre ils sont plongés dans des torrents d'amertume. C'est que Dieu, les voyant un peu grandis, les sèvre du lait de ses douceurs, dans le dessein de les fortifier et de les faire sortir de leurs langes ; il les descend de ses bras et les met sur leurs pieds pour leur apprendre à marcher (1).

« Les âmes qui se reconnaissent à ces traits doivent se consoler, persévérer avec patience dans l'oraison, sans efforts tourmentés, et se confier en Dieu. Jamais il n'abandonne ceux qui le cherchent avec un cœur simple et droit ; il ne leur refusera pas le viatique nécessaire, qui doit les conduire par cette voie jusqu'à la claire et pure lumière de l'amour, où elles entreront après avoir traversé les obscurités de la seconde nuit, celle de l'esprit, si toutefois elles ont mérité d'y être introduites (2). »

Par cette nuit de l'esprit, saint Jean de la Croix entend la purification de la partie spirituelle de l'âme, comme celle de la partie sensi-

---

(1) *Nuit obscure de l'âme*, I, 8.
(2) *Nuit obscure de l'âme*, I, 10.

tive est pour lui la nuit des sens. Or, les trois puissances de l'âme sont l'entendement, la mémoire et la volonté (1). A chacune d'elles répond l'une des trois vertus théologales, la foi, l'espérance et la charité : la foi, en ce qu'elle révèle à l'entendement des vérités qu'il est impuissant à connaître par sa lumière naturelle ; l'espérance, en tant qu'elle produit dans la mémoire l'oubli et le vide de toutes les choses caduques et temporelles, pour porter l'âme tout entière vers le souverain Bien ; la charité, parce qu'elle dépouille la volonté de toute affection étrangère à Dieu. « Car le Seigneur ne détruit pas la nature, il la perfectionne (2). » Dans l'union avec Dieu, qui est un état surnaturel, et sous l'influence spéciale de la grâce, les trois puissances de l'âme apportent au contraire une plus grande perfection dans leurs actes. Elles sont comme transformées en Dieu, qui dès lors exerce sur elles un empire souverain, les meut et les gouverne au gré de son esprit et de son adorable volonté. Il en résulte que leurs œuvres sont marquées au

---

(1) Cette division des trois facultés de l'âme était très usitée dans le langage philosophique du XVIe siècle.

(2) *Montée du Carmel*, l. III, 1.

sceau de la raison et d'une convenance parfaite. L'Esprit de Dieu fait connaître à ces âmes ce dont elles doivent être instruites, ignorer ce qu'il leur est bon de ne pas savoir, se rappeler ce dont elles ont besoin de se souvenir, oublier ce qu'elles doivent mettre en oubli, donner leur affection à ce qui mérite leur amour, enfin ne rien aimer en dehors de Dieu (1).

Grande et belle doctrine sur la transformation de l'âme en Dieu, mais dont il ne faudrait pas abuser pour la détourner de son véritable sens. Car rien n'égale, dans Jean de la Croix, la profondeur de ses vues, si ce n'est leur exactitude. Aussi Bossuet avait-il raison de s'appuyer sur cet admirable docteur, dans son *Instruction sur les états d'oraison*, pour combattre les faux mystiques. C'est ainsi que l'auteur de la *Montée du Carmel* a soin de faire observer qu'il est rare de rencontrer une âme dirigée en toutes circonstances par cette impulsion divine, et si inséparablement unie au Seigneur que ses puissances soient toujours sous l'action de l'Esprit saint (2). C'est encore ainsi qu'après avoir exalté le plus

(1) *Montée du Carmel*, l. III et IV.
(2) *Montée du Carmel*, l. 1, 1.

haut état d'oraison, la contemplation en dehors de toute image et de toute forme, il s'empresse d'ajouter une réserve nécessaire :

« Cette étude, qui consiste à oublier et à rejeter toutes les connaissances et les images, ne doit jamais s'appliquer à la sainte humanité du Christ. Sans doute il peut arriver, dans une profonde contemplation et un très pur regard de la Divinité, que l'âme n'ait pas un souvenir actuel de cette adorable humanité ; car Dieu lui-même tient alors de sa main l'esprit captivé par cette connaissance toute surnaturelle. Mais sous aucun rapport il ne convient de s'étudier spécialement à l'oublier ; la vue et la considération pleine d'amour de cette sainte humanité portent l'âme au bien et lui servent de moyen pour s'élever d'un vol rapide jusqu'aux plus hauts sommets de l'union. Il y a des choses visibles et corporelles qui font obstacle à Dieu, il faut les mettre en oubli ; mais comment pourrait-on leur assimiler le Verbe fait chair pour notre Rédemption, lui qui est la voie, la vérité, la vie, et le guide dans tous les sentiers du bien (1). »

---

(1) *Montée du Carmel*, III, 1.

Mais ce que je tiens à relever plus particulièrement, c'est la défiance de ce grand mystique à l'égard de tout ce qui s'appelle visions et révélations nouvelles. A la différence de ce qui se passait sous l'ancienne Loi, où les prophètes et les prêtres interrogeaient le Seigneur qui daignait parfois leur donner des réponses, nous à qui Dieu a parlé par Jésus-Christ, nous devons prendre pour guide la doctrine du Sauveur et de son Église, au lieu d'aspirer à recevoir des connaissances par des moyens extraordinaires. Il peut être utile, même de nos jours où des âmes faibles se laissent troubler par de prétendues communications célestes, de méditer les paroles que Jean de la Croix place dans la bouche du Seigneur :

« Vouloir actuellement m'interroger et recevoir mes réponses, ce serait se déclarer peu satisfait du Christ et offenser grièvement mon Fils bien-aimé. Cette source féconde de tous les biens comblera tous vos désirs ; venez vous y désaltérer : en elle vous puiserez toutes les grâces des révélations, et de plus nombreuses encore. En effet, désirez-vous une parole de consolation ? regardez mon Fils obéissant et triste jusqu'à la

mort, par amour pour moi, et vous verrez combien de réponses consolantes il vous adressera. Voulez-vous connaître l'explication des choses cachées et les mystères des événements futurs? Jetez les yeux sur lui, vous y découvrirez les secrets mystérieux et les trésors de la sagesse divine, selon le témoignage de l'Apôtre : « En lui sont renfermés tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu. » Ces trésors de la sagesse seront pour vous beaucoup plus admirables, plus savoureux et plus utiles que tous les objets de vos propres désirs. Le même Apôtre se glorifie de posséder cette science unique : « Je n'ai pas fait profession de savoir parmi vous autre chose que Jésus-Christ et Jésus-Christ crucifié. » Enfin si vous voulez avoir des visions ou des révélations divines et même corporelles, contemplez son humanité sainte, et vous serez ravis des merveilles qui vous seront manifestées. Saint Paul n'a-t-il pas dit : C'est en lui que la plénitude de la divinité habite corporellement (1)? »

C'est ainsi que Jean de la Croix comprenait les

(1) *Montée du Carmel*, II, 22.

conditions et les moyens de la voie illuminative ; et voilà pourquoi l'Église appelle ses écrits des livres remplis d'une sagesse céleste ; *libros cœlesti sapientia refertos* (1). Que dire en effet de ce *Cantique spirituel* composé dans la prison de Tolède et commenté au couvent de Grenade, et de cette *Vive flamme d'amour*, qui traite de « l'union la plus intime de l'âme avec Dieu et de sa transformation en lui ? » Ici, c'est le langage de la poésie religieuse, dans ce qu'elle a de plus lyrique. Les images se pressent en foule sous la plume du bienheureux, pour donner à sa pensée plus de vie et de couleur. Tout ce que les allégories du *Cantique des Cantiques* ont de plus expressif, a passé dans ces strophes où les réalités de la nature servent de voile aux mystères de la grâce. Dans ce colloque de l'âme avec Jésus-Christ son époux, le cœur déborde de joie et d'enthousiasme. C'est un admirable poème de l'amour divin avec ses désirs, ses inquiétudes, ses ravissements : on le suit, dans cette émouvante peinture, depuis ses premiers transports jusqu'à son plus haut degré de perfection, à tra-

(1) Bréviaire romain, office de S. Jean de la Croix.

vers toutes les vicissitudes de l'humaine faiblesse. Et comment s'étonner que l'inspiration poétique vienne prêter tant de charme aux pieuses effusions de ces âmes si étroitement unies à Dieu source de la vie et suprême idéal de la beauté? L'élévation de la pensée et la vivacité du sentiment ne sont-elles pas le propre de ceux que Dieu remplit de son amour? Voyez ces austères couvents d'Espagne au XVI[e] siècle : une sainte allégresse y régnait, dilatant les cœurs jusqu'à leur inspirer des cantiques spirituels pleins de grâce et de fraîcheur. Thérèse de Jésus envoyait aux religieuses de Séville des stances poétiques qu'elle venait de composer au sortir de l'oraison ; et ses filles lui répondaient par des lettres où leur dévotion s'épanchait en vers (1). Jean de la Croix était de ceux qui, ne trouvant pas dans le langage ordinaire de quoi rendre leur pensée, demandent à tout ce qui les entoure des figures et des similitudes pour exprimer ce qu'il y a de plus mystérieux dans la doctrine. Et cependant, au milieu de ces élévations de l'âme vers Dieu, il n'oublie jamais ce que doit être un

(1) Lettres de sainte Thérèse, 24, 95.

enseignement : c'est même là un côté admirable du *Cantique spirituel* et de la *Vive flamme d'amour*, l'alliance des grâces de la poésie avec les formules rigoureuses de la philosophie et de la théologie. Quoi de plus précis que ce résumé de l'état d'une âme parvenue au terme de la voie unitive, c'est-à-dire de l'union d'amour dans ce qu'il appelle le mariage spirituel :

« L'âme est désormais au service de Dieu avec tout ce qu'elle possède, en d'autres termes avec tout ce qui tient à la partie sensitive, c'est-à-dire le corps avec ses puissances, ses sens intérieurs et extérieurs, avec toute sa capacité naturelle; les quatre passions : la joie, la douleur, l'espérance et la crainte; en un mot tout ce qui lui appartient en propriété. Quant au corps, il est maintenant réglé selon le bon plaisir de Dieu, dans ses sens, dont toutes les opérations vont droit à lui. Les quatre passions de l'âme ne s'occupent plus que du divin objet qui l'absorbe tout entière. Dieu seul, en effet, est toute sa joie; Dieu seul son espérance ; elle ne craint que Dieu, elle ne s'attriste que selon Dieu, toutes ses sollicitudes et tous ses désirs ne tendent qu'à Dieu. Tout son être est tellement appliqué à Dieu et

concentré en Dieu, que les premiers mouvements de ces différentes facultés se portent naturellement vers Dieu, et, sans même qu'elle en ait conscience, s'élancent instinctivement en lui. L'entendement, la volonté, la mémoire se précipitent en Dieu comme entraînés par leur propre poids ; les affections, les sens, les désirs, les appétits, l'espérance, la joie, tout l'être intérieur dont l'âme peut disposer, gravitent autour de Dieu avec une promptitude merveilleuse (1). »

Sans doute, à cette époque-là déjà comme de nos jours, il se rencontrait des hommes pleins d'admiration pour les œuvres de la vie active, mais n'estimant pas au même prix les actes de la vie contemplative. A ces hommes « dévorés d'activité, et qui se figurent pouvoir remuer le monde par leurs œuvres extérieures sans consacrer une partie de leur temps à la vie d'oraison », Jean de la Croix n'a pas de peine à montrer combien a de mérite aux yeux de Dieu et d'utilité pour l'Église le moindre acte de pur amour. Il leur rappelle que le Sauveur reprit Marthe d'avoir voulu contraindre Marie à quitter

---

(1) *Explication du Cantique spirituel*, strophe XXVIII.

ses pieds divins et à s'occuper de choses extérieures, de celles-là même qui tendaient au service de son adorable personne (1). Avec une hardiesse de langage qui ne s'écarte en rien de la vérité, il enseigne que, dans l'état d'union parfaite avec Dieu, les âmes possèdent, par communication et par participation, les mêmes biens que le Fils de Dieu possède par droit de nature, et que, si ces admirables choses ne s'accomplissent pleinement que dans l'éternité, néanmoins sur la terre, quand on parvient à cet état de perfection, déjà l'on possède des indices frappants de ces destinées glorieuses qui comblent l'âme d'un bonheur inénarrable. Puis il s'écrie dans l'élan d'un pieux enthousiasme :

« O âmes créées pour ces merveilles et appelées à les voir se réaliser en vous, que faites-vous ? A quels misérables riens perdez-vous votre temps ? Vos ambitions ne sont que bassesse, vos prétendus biens ne sont que misère. O déplorable aveuglement des enfants d'Adam qui, entourés d'une si éblouissante lumière, ne voient rien, qui, sollicités par des voix si puissantes, n'en-

---

(2) *Explication du Cantique spirituel*, strophe XXIX.

tendent rien ! Comment ne comprenez-vous pas qu'en poursuivant les grandeurs et les gloires de la terre, vous restez ensevelis dans l'indigence et dans l'ignominie ? Hélas ! ces incalculables trésors qui vous sont réservés, vous les ignorez et vous ne savez que vous en rendre indignes (1). »

Puissent ces hautes et fermes paroles trouver de l'écho parmi nos contemporains ! Ce ne sont certes pas les doctrines mystiques qui prévalent à notre époque ; nous souffrons du contraire. L'extérieur a tout envahi, et la vie des sens tend de plus en plus à étouffer la vie spirituelle ! Comment se faire comprendre, lorsqu'on veut parler de recueillement, d'oraison, d'opérations de la grâce, d'union de l'âme avec Dieu, à des hommes qui en sont à se disputer sur la première lettre de l'alphabet des sciences théologiques et philosophiques, nous voulons dire sur l'existence de Dieu ? Il y a là un signe irrécusable de déchéance et d'abaissement. Le XVII[e] siècle lisait et comprenait *l'Instruction de Bossuet sur les états d'oraison ;* ces belles pages sont devenues

---

(1) *Explication du Cantique spirituel*, strophe XXXIX.

autant d'énigmes pour ceux-là même qui se flattent d'occuper aujourd'hui les sommets de la pensée. Et cependant ces lois de la vie divine en nous ne sont-elles pas ce qui fait la grandeur et la gloire de l'âme humaine, comme elles renferment le premier et le dernier mot de nos destinées? Quoi de comparable, en noblesse et en dignité, à ce travail intérieur allant de la purification de nos puissances intellectuelles et morales à leur union parfaite avec le souverain Bien? On cherche à reculer chaque jour les bornes de nos connaissances par rapport aux choses créées; quant à cette vie supérieure qui élève l'homme au-dessus de toute la création, on l'ignore ou l'on n'en a aucun souci! Assurément, pour arracher les esprits à cet état de bassesse et d'infériorité, il faudrait quelque souffle puissant venant ranimer une ardeur qui s'éteint, de vigoureux coups d'aile pouvant emporter les âmes vers de plus hautes régions; ou, pour mieux dire, il nous faut chercher dans l'humble prière les grâces divines seules capables de ramener une génération trop inclinée vers la terre dans des voies plus dignes de l'humanité et répondant davantage à ses fins sublimes.

Pour vous, Mes Chères Filles, qui êtes formées à l'école des grands maîtres de la vie spirituelle, profitez de leurs enseignements et continuez leurs traditions. Votre vie doit être avant tout une vie d'oraison : c'est là son véritable caractère. Laissant à d'autres le mérite des œuvres extérieures, vous êtes vouées à l'état contemplatif : vous avez pour mission de conserver et d'entretenir avec un soin extrême le feu sacré et la flamme vive de l'amour divin. Il entrait dans les desseins de la Providence que, sur toute l'étendue de l'Église, il s'élevât de distance en distance autant de Carmels, vrais foyers de spiritualité, centres de vie intérieure et de perfection religieuse, écoles de prière et de méditation. Il n'est rien qui profite plus à la religion ni qui relève davantage la nature humaine : c'est la vie de l'esprit à sa plus haute puissance. Dieu veuille que ce centenaire de saint Jean de la Croix devienne pour vous toutes le point de départ d'un progrès nouveau dans les voies de la sainteté monastique! C'est le fruit que nous espérons de ces belles fêtes, pour votre bonheur et le bien de notre diocèse, qui se félicite et s'honore de posséder ses deux Carmels. Réjouies au souvenir

de votre bienheureux Père, instruites et fortifiées par ses leçons, vous vous exercerez avec une nouvelle ardeur aux vertus dont il vous a donné l'exemple, jusqu'au jour où, jugées dignes à votre tour de mourir de la mort des saints qu'il a si admirablement décrite (1), vous pourrez, comme lui, répéter cette parole, la dernière qui soit venue se placer sur ses lèvres : Gloire à Dieu !

Que la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, l'amour de Dieu et la communication de l'Esprit-Saint demeurent avec vous ! Ainsi soit-il !

(I) *Vive flamme d'amour*, strophe I.

LETTRE

A L'OCCASION DES OBSÈQUES

DE

M. DE CATHELINEAU

Angers, le 25 novembre 1891.

Mon cher Curé,

Je regrette de ne pouvoir me rendre moi-même au Pin-en-Mauges, pour honorer la mémoire du vaillant chrétien dont vous allez inhumer la dépouille mortelle dans le cimetière de votre paroisse. Le nom de Cathelineau a toujours le privilège de faire tressaillir la Vendée. Aux grands souvenirs de celui que l'histoire a justement appelé « le saint de l'Anjou », le noble défunt a su ajouter l'éclat d'une vie consacrée à la défense de l'Église et de la patrie. C'est à ce double titre qu'il mérite nos éloges et notre reconnaissance. Lorsque la Révolution vint s'attaquer à la souveraineté temporelle des

Papes, pour les atteindre plus sûrement dans la liberté et l'indépendance de leur ministère spirituel, on le vit accourir au premier rang des braves qui voulurent faire au Saint-Siège un rempart de leur vaillance et de leur fidélité. Et quand l'invasion étrangère surprit la France, suivant de près l'assaut livré à la Papauté, le petit-fils du héros vendéen n'hésita pas à montrer que le patriotisme allait de pair chez lui avec le dévouement à l'Église. Nous ne saurions oublier, pour notre part, que c'est à Angers même, par les soins et aux frais de nos bien-aimés diocésains, que se forma le noyau de la légion de Cathelineau, de ce corps d'élite qui joua un rôle si considérable dans la dernière guerre. Tout le monde se rappelle avec quel courage et quelle habileté son chef sut la conduire, maître consommé dans l'art de la petite guerre, s'entendant à merveille à éclairer la marche de nos troupes et à harceler l'ennemi par des attaques imprévues. Hélas ! les efforts généreux de ces soldats improvisés n'ont pu prévaloir contre le nombre et la discipline d'une armée formée de longue date. Les faits d'armes de nos francs-tireurs vendéens et de leur intré-

pide commandant n'en restent pas moins une des pages les plus glorieuses d'une campagne à laquelle s'étaient rattachées les dernières espérances du pays.

Et que dire des vertus de l'homme privé? Elles sont dignes de toute louange. Henri de Cathelineau était un chrétien à la foi ardente et à la piété sincère. Ces beaux sentiments ne se sont pas démentis un seul instant dans tout le cours de sa carrière. Si, comme le dit l'Écriture Sainte (1), « Dieu se plaît à honorer le père dans ses fils », une famille, nombreuse et chrétienne entre toutes, est venue former au vénérable défunt une couronne de gloire. Ainsi un nom, si cher à l'Anjou et à la Vendée, continuera-t-il d'être porté avec honneur, en même temps qu'une vie pleine de mérites aura trouvé le bonheur suprême auprès de Celui qui seul peut réserver aux hommes des récompenses aussi grandes que leurs œuvres.

Agréez, mon cher Curé, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués.

Ch. Émile, évêque d'Angers,

---

(1) Eccli., III, 3.

DISCOURS

PRONONCÉ

Dans la chapelle des Pères du Très Saint-Sacrement, à Angers, le jour de l'Épiphanie 1871

SUR

L'ADORATION DU TRÈS SAINT-SACREMENT [1]

Mes Très Chers Frères,

C'est aujourd'hui l'anniversaire du jour où le Saint-Sacrement a été exposé, pour la première fois, dans cette église, plus spécialement consacrée au culte de la sainte Eucharistie. Or, je trouve que la fête de l'Épiphanie a été merveilleusement choisie pour l'inauguration de ce culte solennel et permanent. Qu'est-ce, en effet, que l'Épiphanie de Notre-Seigneur, sinon la fête par excellence

---

(1) Tous les discours qui vont suivre étaient restés inédits dans les cartons de l'auteur.

de l'adoration ? Car c'est à pareil jour que les Rois Mages, ces premiers représentants de la Gentilité, sont venus déposer aux pieds du Sauveur naissant l'hommage suprême, réservé à Dieu seul. Guidés par l'étoile mystérieuse qui leur servait de signe révélateur, ils étaient partis du fond de l'Orient, pour reconnaître et saluer dans l'enfant de Béthléem le Verbe incarné, le Fils du Dieu vivant. Or, ce qu'ils voyaient, il y a dix-huit siècles, des yeux du corps, nous le contemplons aujourd'hui par la foi ; et nous adorons, sous les voiles de l'Eucharistie, Celui-là même qui s'offrait à leurs regards sous les formes visibles de son humanité sainte.

Il y a donc un rapport intime entre la destination particulière de cette église et la fête de l'Épiphanie. Voilà pourquoi je suis venu joindre mes adorations aux vôtres, en ce jour et dans ce temple. Oui, il convenait qu'il y eût dans notre ville un sanctuaire qui fût, à un titre tout spécial, le prolongement de la crèche de Béthléem ; un sanctuaire, où, à l'exemple des Rois Mages, les fidèles pussent venir, à toute heure du jour, déposer, aux pieds du Sauveur Jésus vivant sur l'autel, l'hommage de la foi et de l'amour. C'était,

en quelque sorte, le complément de l'Adoration perpétuelle, qui est l'une des gloires et l'une des bénédictions de ce diocèse. Quand mon prédécesseur, de pieuse et vénérable mémoire, établit cette œuvre, qui aura été sans nul doute l'un de ses mérites devant Dieu, il savait qu'elle répondrait aux besoins les plus intimes de votre cœur. Aussi les résultats de cette institution ont-ils dépassé tout ce qu'on pouvait en attendre. Il n'est pas d'exercices de piété mieux suivis ni d'assemblées religieuses qui présentent un spectacle plus édifiant. Grâce à vous, M. T. C. F., le trône de Jésus n'est jamais un trône abandonné, et son temple n'est jamais un temple solitaire ; nuit et jour, il y a, dans son temple et autour de son trône, des langues qui le bénissent et des âmes qui l'adorent. Sitôt que l'adoration expire sur quelques lèvres, elle renaît sur d'autres lèvres ; et ainsi, volant de bouche en bouche, elle se prolonge et se perpétue dans les sanctuaires de ce diocèse, comme une chaîne immortelle qui enlace tous les cœurs. O sainte phalange des adorateurs de mon Dieu, âmes d'élite que le Seigneur s'est réservées au milieu de tant de défaillances, soyez bénies ! Tandis

qu'à côté de vous des frères égarés préfèrent trop souvent au culte du vrai Dieu le culte de la matière, le culte de l'or, le culte de la volupté, vous venez le long du jour adorer Jésus-Christ dans son temple, et faire brûler sur son autel l'encens perpétuel de la prière ; que dis-je ? ô mes frères bien-aimés, la nuit même n'est pas capable d'éteindre au milieu de vous le feu sacré de l'amour. Jadis, pour se préparer à revêtir les livrées de l'honneur, les chevaliers du moyen âge passaient la nuit en prières, et c'est ce qu'ils appelaient leur veille d'armes. Eh bien, vous avez imaginé une veillée plus sublime encore que la veille d'armes, c'est la veillée eucharistique ; car plusieurs d'entre vous consument dans l'adoration jusqu'aux heures mêmes de la nuit. Et c'est ainsi que, vous relevant les uns les autres à tout moment du jour et de la nuit, comme les tribus d'Israël se succédaient autrefois dans le temple de Jérusalem, vous accomplissez ce que le prophète David prédisait il y a trois mille ans : *Adorabunt de ipso semper* (1) « on l'adorera d'une adoration perpétuelle ».

---

(1) Psaume LXXI, 15.

Perpétuelle dans le diocèse par suite de ces pieux exercices, l'adoration du Saint-Sacrement l'est aussi dans la ville d'Angers, grâce à ce sanctuaire où elle se poursuit sans interruption. Or, s'il est une ville cù le culte de la sainte Eucharistie doive se déployer dans toute sa majesté et sa splendeur, c'est bien la nôtre. Vous ne l'ignorez pas, M. T. C. F., c'est d'ici que partit, au XIe siècle de l'ère chrétienne, la première attaque de l'hérésie contre le dogme de la présence réelle, qui jusque-là était resté à l'abri de toutes les négations. Un homme, qui sans cela fût demeuré obscur à jamais, avait cherché dans sa lutte audacieuse contre l'Eucharistie une triste célébrité, comme cet insensé qui demandait l'immortalité au temple d'Éphèse en y portant la torche de l'incendie. Il est vrai que ce cri isolé était demeuré sans écho au milieu de la foi générale des peuples : couverte par les anathèmes d'un concile général, la voix de l'archidiacre Bérenger était allée mourir, tremblante et maudite, contre les murs de la basilique de Latran. Mais enfin, à partir de ce moment-là, vos pères tinrent à honneur de protester contre le scandale qui s'était produit dans leurs murs, par un redou-

blement de ferveur envers le Dieu de l'Eucharistie. Nulle part ailleurs, cet abrégé des merveilles divines n'était devenu l'objet de manifestations plus vives ni plus éclatantes. Nommer le *Sacre* d'Angers, c'est rappeler tout ce que la foi et la piété des peuples ont su imaginer de plus touchant et de plus splendide pour honorer Celui qui, dans le but de se rapprocher de nous, de vivre au milieu de nous, de s'unir à nous, daigne voiler sa divinité sous de faibles apparences. Aussi, je ne m'étonne pas que, pour témoigner de leur foi en la présence réelle, vos ancêtres aient élevé au Dieu de l'Eucharistie d'impérissables monuments. Le dogme de la présence réelle et le culte de la sainte Eucharistie leur paraissaient être, comme ils le sont en réalité, le point culminant de la doctrine et le centre de la religion.

Fidèles aux traditions de vos pères, vous avez compris, M. T. C. F., que la dévotion particulière à la ville d'Angers devait être la dévotion au Très Saint-Sacrement. De là ces communions si nombreuses et si fréquentes, qui réjouissent tant mon cœur et qui lui procurent la plus douce des consolations. De là ce zèle que

vous avez mis à jeter autour de votre ville une couronne d'églises et de chapelles, telle qu'on en chercherait vainement dans les contrées avoisinantes. De là, enfin, l'assiduité avec laquelle vous fréquentez ce sanctuaire, pour y recevoir tous les jours la bénédiction du Saint-Sacrement.

Persévérez, M. T. C. F., dans cette dévotion la plus excellente de toutes, puisqu'elle a pour objet le Verbe incarné lui-même. Qu'Angers continue à pouvoir être appelée d'une manière toute particulière la ville du Saint-Sacrement! C'est là votre culte spécial, votre pèlerinage à vous, et il n'en est aucun qui puisse l'égaler en importance ni en dignité. Aussi bien est-ce à la sainte Eucharistie que toute la religion se termine, comme au couronnement de toutes les merveilles que Dieu a opérées en faveur du genre humain. Tout aboutit à l'adoration du Verbe incarné, et à l'acte par lequel l'homme s'unit à ce divin Rédempteur le plus étroitement que le comportent les conditions de notre existence terrestre. Si les cérémonies du culte appellent les fidèles dans l'intérieur du temple, c'est pour les inviter à s'asseoir à la Table sainte. Si la parole de Dieu

descend du haut de la chaire, c'est pour ouvrir à Jésus-Christ le chemin des cœurs. Si la sentence du pardon s'échappe de la bouche du prêtre, c'est pour rendre au pécheur le droit d'être admis à la participation des saints mystères. Si, enfin, la grâce d'en haut vient rayonner sur l'âme qu'elle purifie des souillures du péché, c'est pour la revêtir de cette robe nuptiale qu'il faut présenter au festin de l'Agneau : prières, exhortations, sacrements, tout annonce, tout facilite, tout prépare l'union eucharistique que nous devons contracter sur la terre, comme la vie entière n'est qu'une préparation à l'union béatifique qui doit se consommer dans le ciel.

Pénétrez-vous de ces saintes pensées de la foi, M. T. C. F., en ce jour où vous renouvelez l'acte d'adoration, par lequel les Rois Mages saluèrent le Sauveur du monde dans la crèche de Bethléem.

En rendant, comme eux, à sa divinité, l'hommage de notre culte, puissions-nous lui offrir des présents qui lui soient agréables. Que nos vertus brillent comme l'or qu'ils déposèrent à ses pieds. Que nos prières s'élèvent vers lui comme l'encens dont ils entourèrent son ber-

ceau ; et que nos bonnes œuvres soient la myrrhe précieuse qui embaumera notre vie jusqu'au seuil de l'immortalité !

Et vous, divin Sauveur, agréez cette offrande de tout ce que nous avons et de tout ce que nous sommes. Ah ! qu'est-ce que cela, en retour de tout ce que vous avez fait pour nous, vous qui, pour nous, avez donné votre sang et votre vie ; vous qui, tous les jours, vous offrez en nourriture à nos pauvres âmes ? Et maintenant que vous paraissez sur l'autel pour recevoir nos hommages et notre culte, bénissez-nous tous. Bénissez cette pieuse assistance qui vous adore et qui vous aime. Bénissez cette ville, où vous comptez des fidèles si nombreux et si fervents. Bénissez cette terre de l'Anjou, où, à l'heure qu'il est, le dévouement et la charité se multiplient sous toutes les formes. Bénissez ce peuple français qui, malgré ses malheurs, restera, comme aux vieux jours de son histoire, votre peuple de choix et de prédilection. Bénissez, ah ! comment pourrais-je les oublier, bénissez ces fils de France, nos amis et nos frères, qui répandent leur sang pour vous en le versant pour la patrie.

Bénissez-nous tous, et, après nous avoir bénis pour le temps, un jour, à notre heure dernière, étendez sur nous vos mains paternelles, et bénissez-nous pour l'éternité ! Ainsi soit-il.

DISCOURS

PRONONCÉ

DANS L'ÉGLISE SAINT-JOSEPH D'ANGERS, EN 1871,

SUR

SAINT JOSEPH PATRON DE L'ÉGLISE UNIVERSELLE

Mes Très Chers Frères,

J'ai voulu profiter de l'occasion que m'offrait la fête de saint Joseph, pour faire à cette église ma première visite pastorale. Il me tardait de venir parmi vous, et de vous dire les sentiments d'affection que j'éprouve pour une paroisse si remarquable par sa foi et par sa piété. Il me tardait, en particulier, de pouvoir témoigner à votre vénérable pasteur et à ses dignes collaborateurs toute ma reconnaissance, pour le zèle qu'ils déploient à diriger vos âmes dans les voies de la sainteté et du salut.

Mais il est encore un autre motif qui m'amène au milieu de vous. La fête de saint Joseph emprunte, cette année, à une circonstance particulière un éclat exceptionnel. En décernant à l'époux de la Très Sainte Vierge le titre de patron et de protecteur de l'Église universelle, le Souverain-Pontife a voulu exciter dans nos cœurs la dévotion envers ce patriarche de la nouvelle alliance ; et il était juste, il était convenable que la paroisse Saint-Joseph répondît à cet hommage suprême, en se distinguant entre toutes par son zèle à honorer la mémoire de son auguste patron.

L'Église, M. T. C. F., ne se décide jamais à de pareils actes sans des motifs élevés, qu'elle emprunte d'ordinaire à la situation de nos âmes. Si, de nos jours, elle a entouré la mémoire de saint Joseph d'une vénération plus grande qu'à toute autre époque, elle a voulu sans doute l'intéresser davantage aux besoins de notre cause. Plus les dangers se multiplient autour de nous, plus il importe que ce puissant patronage s'étende sur la société chrétienne, pour la défendre contre les ennemis qui l'assiègent de toutes parts. Mais il y a quelque chose

de plus spécial et de plus caractéristique dans ce redoublement de dévotion et d'honneur envers le chef de la sainte famille, l'époux de la vierge Marie, le protecteur de l'enfance de Jésus ; et c'est par ce côté plus saillant et plus pratique que je me propose d'envisager l'acte par lequel le Souverain-Pontife vient d'attacher un nouveau fleuron à la couronne terrestre de saint Joseph.

Quand Dieu voulut relever le genre humain tombé dans l'abîme de la dégradation morale, il réalisa sous les yeux du monde l'idéal de la famille. Car, dans l'ordre religieux et moral, tout repose sur la constitution de la famille : suivant qu'elle est elle-même bien ou mal organisée, les individus comme les peuples s'élèvent ou s'abaissent, assurent leur prospérité ou marchent à leur ruine. Dieu donc, voulant régénérer l'humanité déchue, commença ce grand œuvre par la restauration de la famille. Il prit à cet effet ce qu'il y avait de plus saint dans le ciel, son propre Verbe, et ce qu'il y avait de plus pur sur la terre, la Vierge prédestinée avant tous les siècles ; et les rattachant entre eux par le plus auguste et le plus mystérieux de tous les liens, il fit apparaître, entre l'un et l'autre, l'image

vivante de sa paternité. Il en résulta la sainte famille, ce type immortel et unique des familles chrétiennes. Sous l'empire du paganisme, le pouvoir paternel était devenu synonyme d'indifférence et de dureté ; la bonté active et vigilante reparut, au sommet de la famille, sous les traits de saint Joseph. En place de la corruption et de la mollesse, le dévouement et la pureté rentrèrent au foyer domestique avec la vierge Marie ; et enfin le respect et l'obéissance retrouvèrent leur haute consécration dans la personne de Celui dont l'Évangile a décrit l'enfance par ces deux mots : *et erat subditus illis* (1), « et il leur était soumis ».

Nous avons vécu dix-huit siècles de ces grandes leçons et de ces grands souvenirs : l'écriture et la parole, l'art et le génie les ont popularisés ; et nous leur devons tout ce qu'il y a eu depuis lors, dans l'humanité, de vertus, d'honneur, de dignité et de valeur morale. En se prolongeant à travers les âges et en se perpétuant dans la mémoire des hommes, les exemples de la sainte famille ont retenu au foyer domestique les sentiments et les

(1) Saint Luc, II, 51.

principes qui ont fait la grandeur et la force des sociétés chrétiennes. Et cependant, qui oserait nier que ces principes et ces sentiments n'aient reçu à notre époque de graves et fortes atteintes ? Qui pourrait dire que des désirs prématurés d'indépendance n'ont pas affaibli au cœur des enfants le respect et l'esprit de soumission ? Qui pourrait affirmer que le goût du luxe et des frivolités n'entrave point parmi nous le ministère de charité active et laborieuse qui revient à la mère ? Qui pourrait prétendre que les devoirs de la paternité sont compris de tous avec le sérieux et la fermeté que demande une si haute fonction ? Ce que nous avons vu depuis quelques mois ne nous permet pas de fermer les yeux sur l'étendue et la gravité du mal. Si l'indiscipline et l'insubordination ont régné dans nos camps, c'est que le goût et l'amour de la règle sont absents des familles ; c'est que les enfants, encouragés par la faiblesse des parents, prétendent leur faire la loi, au lieu de la recevoir d'eux. Si le niveau moral a baissé sur tous les points, si les âmes ont perdu de leur dignité et les caractères de leur énergie, c'est parce que l'esprit de famille tend à s'affaiblir, que la vie

extérieure, la vie mondaine a pris un développement excessif, et que l'enfance ne retrouve plus au foyer domestique, dans la personne du père ou de la mère, le premier et le plus sérieux des instituteurs.

Voilà pourquoi l'Église s'applique avec tant de soin à replacer sous nos yeux le tableau de la sainte famille. Voilà pourquoi, en particulier, elle s'est plu de nos jours à faire resplendir d'un nouvel éclat la grande figure de saint Joseph. Car, il ne faut pas se le dissimuler, c'est du chef que découle sur le reste de la société domestique ce qui en assure la force ou en prépare la décadence. Or, quand je regarde au sommet de la famille, telle que l'a faite trop souvent l'éducation moderne, j'y découvre assurément des qualités morales, le sens du juste et de l'honnête, une certaine dignité de conduite, toutes choses enfin qui, certes, méritent l'estime et la considération ; mais ce qu'il est regrettable de ne pas y trouver toujours, c'est la foi, ou du moins cette foi vivante et pratique qui montre à l'enfant le chemin du devoir et qui l'y précède par l'exemple ; cette foi qui sait comprendre qu'il y a des devoirs envers Dieu, comme il en est envers le prochain

et envers soi-même, et qu'il ne suffit pas d'être un honnête homme, un homme de bien, mais qu'il faut être de plus un homme religieux et craignant Dieu ; cette foi qui se traduit en actes extérieurs et publics, et qui empêche le jeune homme de se dire, à quinze ou à dix-huit ans : Mon père ne se confesse point ; pourquoi me confesserais-je ? Mon père ne communie point ; pourquoi communierais-je, moi ? Voilà le grand mot, M. T. C. F., l'absence de foi pratique chez beaucoup de pères de famille. N'étant plus contenus par l'exemple de celui qui devrait les guider sur le chemin de la vie, les enfants secouent de bonne heure le frein qui les gêne, et se jettent dans le vice et dans l'inconduite. Ah ! que les chefs de famille sachent donc comprendre la terrible responsabilité qui pèse sur eux. Qu'ils se considèrent, à l'exemple de saint Joseph, comme les pères nourriciers de leurs enfants, non seulement pour le corps, mais encore quant à l'âme et à l'intelligence. A ceux qui leur doivent la vie, ils doivent à leur tour la vérité et la justice qui sont le pain de l'âme. Hérode menaçait les jours du divin enfant, et saint Joseph était là pour détourner les coups du

tyran. « Lève-toi, lui disait l'ange, *surge*, prends l'enfant et sa mère, *accipe puerum et matrem ejus* (1). » Mais Hérode ne meurt jamais pour l'enfance chrétienne. Hérode, c'est le tyran des jeunes âmes qu'il cherche pour les perdre : *quærit puerum ad perdendum eum* (2). Hérode, c'est l'esprit d'erreur et de corruption. Hérode, c'est tout ce qui tue la foi au cœur de l'adolescent ; ce qui vient à lui, la parole du mensonge sur les lèvres ou le mauvais livre à la main. Voilà l'homicide aux coups duquel il faut soustraire la mère et l'enfant, ces deux grandes faiblesses, ces deux innocences que Dieu a commises à la garde de l'homme ; et la principale force que le chef de la famille puisse mettre à leur service, ce n'est pas la force de la parole ni celle du commandement, c'est la force de l'exemple.

Defuncti sunt qui quærebant animam pueri (3) ; « ils sont morts ceux qui cherchaient l'âme de l'enfant » : voilà ce que l'ange pouvait dire à Joseph après la fuite en Égypte. Hélas ! il ne nous est pas donné d'exprimer cette espé-

---

(1) Saint Matthieu, II, 13.
(2) *Ibid.*
(3) *Ibid.*, 20.

rance, même après la catastrophe dont nous avons été témoins. Car ils reviendront, ils sont déjà revenus avec leurs théories d'éducation, qui suppriment la religion, ou du moins qui la relèguent à l'arrière-plan, qui la confinent comme un hors-d'œuvre dans quelque coin de leur programme, tandis qu'elle devrait animer et pénétrer de son souffle l'enseignement tout entier. Ils reviendront avec leurs sophismes, leur travestissement de l'histoire, leurs romans et leurs journaux, tout prêts à recommencer contre la jeunesse chrétienne leur triste et malheureuse campagne. Mais nous comptons sur vous, pères et mères de famille, pour veiller à l'honneur et à la pureté du foyer domestique, pour écarter de vos enfants les périls qui les menacent, pour ne les confier qu'à des maîtres capables de leur inculquer les principes de la religion et les préceptes de la morale, afin que l'on puisse dire d'eux, comme du divin enfant : ils croissaient en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes : *proficiebat sapientia et œtate et gratia apud Deum et homines* (1).

---

(1) S. Luc, II, 52.

Il était donc bien inspiré, M. T. C. F., il comprenait à merveille la situation des âmes, le Pontife souverain, quand, voulant rappeler aux pères de famille le plus important de leurs devoirs, il leur proposait naguère, dans saint Joseph, le modèle et la règle de leur conduite. Avec cette clairvoyance qui ne l'a jamais quitté dans le cours de son long et glorieux ministère, l'héroïque vieillard qui gouverne l'Église a répandu la lumière là même où règne l'erreur, et porté le remède là où gît le mal. En couronnant d'un nouveau titre de gloire le chef de la sainte famille, en le déclarant par un acte solennel le patron et le protecteur de l'Église, le Pasteur suprême a voulu rappeler aux familles chrétiennes les vertus et les exemples qui doivent briller à leur sommet. Imprimons dans notre cœur les enseignements de cette fête, que le monde catholique célèbre aujourd'hui avec tant de ferveur et d'empressement. Cherchons à rétablir parmi nous cette vie de famille, grave et et sérieuse, douce et intime, telle que le christianisme l'avait faite ; efforçons-nous de ramener au foyer domestique la foi, la pratique des devoirs religieux, la pureté des

mœurs, le dévouement et le respect; appliquons-nous à y faire prédominer les goûts simples, les idées saines, les habitudes viriles, les bons principes, les fortes convictions; et nous aurons travaillé efficacement à la restauration sociale; car la cité se retrempe au foyer domestique, et les États se refont à l'image des familles. Puisse la fête de saint Joseph contribuer à cet heureux résultat sur toute l'étendue de la France! Je m'en applaudirais comme d'une faveur signalée de la divine Providence; et je la souhaite en particulier à cette pieuse paroisse avec les grâces et les bénédictions du ciel. Au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

Adressée en 1871

AUX ÉLÈVES DU GRAND SÉMINAIRE D'ANGERS

LE JOUR DE LA FÊTE

DES APOTRES SAINT PIERRE ET SAINT PAUL

Mes Chers Enfants,

J'ai voulu profiter de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul pour vous faire ma visite. Je ne suis pas venu au milieu de vous jusqu'ici aussi souvent que je compte le faire par la suite. Vous connaissez les événements extraordinaires qui ont fait de cette année une année exceptionnelle entre toutes. Vous-mêmes, vous avez été obligés d'interrompre le cours de vos études ; et, pendant plusieurs mois, cette maison de la science et de la prière a reçu dans ses murs des hôtes inaccoutumés. Mais cette période de

votre vie lévitique n'aura pas été infructueuse pour vous ; elle vous aura fourni l'occasion de faire l'apprentissage du sacrifice, et vous en avez profité d'une manière ou d'une autre; aussi ai-je pu être fier de mon séminaire. A l'appel de la religion et de la patrie, plusieurs d'entre vous n'ont pas hésité à s'exposer aux périls d'une lutte, où les intérêts de l'Église se trouvaient engagés plus encore que ceux du pays. Car derrière l'abaissement de la France, il y avait, pour tous les esprits clairvoyants, la diminution de l'influence catholique et l'impossibilité de rétablir le Saint-Père dans son pouvoir temporel, en l'absence de la seule nation catholique qui soit en état de le faire. Voilà ce qui a motivé de votre part un élan de générosité en harmonie avec une situation telle qu'il ne s'en rencontre pas deux fois dans la vie d'un peuple. D'autres se sont dévoués au service des blessés dans les ambulances ; et je puis leur dire que leur conduite a été un objet d'édification pour tous ceux qui se sont trouvés en contact avec eux. Adversaires ou amis, tous ont rendu hommage à un zèle qui ne reculait devant aucune fatigue ; et le souvenir de ces choses ne s'effacera pas de si tôt

parmi nous, soyez-en sûrs, pour le plus grand bien de la religion. Car le dévouement frappe les esprits et saisit les cœurs plus que ne sauraient faire toutes les prédications. J'attribue ce résultat tout d'abord à l'excellente éducation que vous donne cette pieuse compagnie de Saint-Sulpice, si éminemment française, et qui est sortie pour ainsi dire des entrailles du pays à l'époque la plus glorieuse de notre histoire nationale. Je l'attribue également aux qualités dont la nature et la grâce se sont plu à enrichir le caractère angevin, pour en faire l'un des mieux doués. A Rome déjà, les évêques missionnaires me disaient qu'en fait de générosité et d'ardeur pour le salut des âmes, les enfants de l'Anjou tenaient le premier rang parmi leurs prêtres; et mes tournées pastorales, en me permettant de voir de près et d'apprécier par moi-même le zèle de mon clergé, m'ont prouvé que sa réputation n'était pas au-dessus de la réalité.

J'avais besoin de vous dire ces choses et d'épancher mon cœur devant vous dans ce premier entretien. Car, bien que j'aie eu l'occasion de voir et d'entretenir quelques-uns d'entre vous à l'époque des ordinations, je n'avais pas encore

eu le bonheur de me voir entouré, comme aujourd'hui, de toute ma famille lévitique. Les occupations incessantes de mon ministère m'obligent à partager mon temps entre les communautés si nombreuses de mon diocèse et de ma ville épiscopale.

Et maintenant, que vous dirai-je de plus, en ce jour de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul, si ce n'est que leur exemple doit nous servir de règle dans la préparation et dans l'accomplissement de notre ministère ? Comme eux, nous sommes appelés à l'apostolat de la foi et de la vérité. Voilà pourquoi leur fête est, en quelque sorte, la fête patronale du sacerdoce. C'est à leur école qu'il faut apprendre ce qui fait les grands cœurs et les grands caractères ; car c'est par là qu'ils ont brillé, et brillé d'un éclat incomparable.

Oui, il a été grand par le cœur, cet homme à la foi ardente et généreuse, que ne put arrêter la fureur de Néron, et qui s'estima trop heureux de sceller de son sang la vérité de son témoignage. Et cet autre athlète, qui partage avec Simon-Pierre la fonction et l'honneur de l'apostolat, quel cœur et quel caractère ! quel homme que

ce saint Paul, qui étonna le monde par l'intrépidité de son zèle, non moins que par la sublimité de sa doctrine ! Et quel a été le ressort de cette prodigieuse activité, l'âme et le principe de ces œuvres merveilleuses? L'amour de Jésus-Christ. *Charitas Christi urget nos* (1) : c'est l'explication, c'est le dernier mot de tout. Ils aimaient leur divin Maître ! c'était leur force, ce sera la nôtre. Pour devenir entre les mains de Dieu des instruments vraiment utiles, il faut nous identifier avec Jésus-Christ, nous transformer en lui, nous incorporer à lui, n'avoir de pensées, de sentiments, de préoccupations que pour lui. Nous sommes ses serviteurs et ses ministres ; à lui la gloire, à nous la confusion. Succès ou déception, joies ou peines, persécution ou triomphe, qu'importe pour nous? Pourvu que Jésus-Christ soit glorifié, que son saint nom soit béni, que son règne s'étende et se propage, le reste nous touche peu, et notre intérêt personnel est chose indifférente. Tels sont les sentiments dont nous devons nous pénétrer : l'apostolat de saint Pierre et de saint Paul en a été la vivante

---

(1) IIe Épître aux Corinth., V, 14.

expression ; c'est par là qu'ils apparaissent hommes de grands cœurs et de grands caractères.

Mais laissez-moi ajouter, mes chers enfants, que les grands cœurs sont également les cœurs purs, les cœurs réservés à Dieu. Oui, il n'y a que les cœurs réservés qui aient le privilège de devenir, sous la main de Dieu, des vases d'élection. C'est lorsque Dieu a subjugué un homme par un de ces regards victorieux qui enlèvent les âmes, qu'il a jeté autour d'un cœur les chaînes du céleste amour, qu'il le tient là, isolé au milieu du monde, sans permettre à nul amour de la terre d'arriver jusqu'à lui ; c'est alors que, le dilatant à l'infini, il y met, en place d'une famille, le genre humain tout entier, et qu'il s'y renferme lui-même avec sa puissance et sa fécondité. C'est d'une âme vierge que le christianisme est sorti ; ce sont des âmes vierges qui l'ont propagé et qui le conservent ; seule la virginité prolonge les dévouements qui tiennent le monde suspendu aux lèvres de Jésus-Christ. Voilà pourquoi toute âme, qui veut participer à l'apostolat de la foi, a besoin de réserver à Dieu un cœur vierge. ou bien de conquérir par les

larmes une seconde virginité ; sinon, Dieu ne la dilate point, il la laisse étroite et stérile, parce qu'il ne trouve pas sur ce front le signe de l'Agneau, ni dans ces mains les palmes fécondes qui, trempées dans le sang de Jésus-Christ, reverdissent toujours sans dépérir jamais.

Et c'est pourquoi, à côté de ces grands cœurs et de ces grands caractères qui s'appellent saint Pierre et saint Paul, je suis heureux de trouver dans les souvenirs de ce jour le nom de la Vierge incomparable que nous nommons la reine et la patronne du sacerdoce. On vous a signalé plus d'une fois le rapport mystérieux qui existe entre la fonction de la maternité divine et celle du prêtre. De même que le Verbe de Dieu a pris corps dans le sein de la Vierge, ainsi prend-il naissance entre nos mains, suivant le mode sacramentel ; et, par conséquent, l'un et l'autre ministère exigent la pureté. C'est ce que l'artiste a voulu exprimer, par une heureuse inspiration, dans cette statue que nous allons bénir et qui s'élève au milieu de vous comme le palladium de la vertu et le mémorial du devoir. La Vierge, reine du sacerdoce, vous montre ou plutôt vous tend le lis, symbole de l'innocence et

de la pureté sacerdotale. Mais quel moyen pour le prêtre de se dégager des affections de la terre et de tenir son cœur si haut que la matière ne puisse arriver jusqu'à lui ? La Vierge, reine du sacerdoce, vous l'indique, en vous présentant son divin Fils tenant dans ses mains le calice de bénédiction et l'hostie salutaire, où le prêtre trouve tous les jours le remède contre les faiblesses et les défaillances de la nature. Ah ! c'est lorsqu'on se nourrit chaque matin de ce pain des forts, qu'on se sent le cœur plus vaillant, les idées plus pures, les sens moins rebelles, l'âme entière animée d'un souffle meilleur.

Voilà les enseignements que l'art et la piété ont voulu symboliser sous vos yeux, dans cette statue que nous allons consacrer par une bénédiction solennelle. Méditez-les, pénétrez-en votre esprit, gravez-les dans votre cœur. Que la sainte Vierge devienne votre modèle, comme elle est votre patronne. De même qu'en visitant sainte Élisabeth, elle lui portait Jésus-Christ, ainsi serez-vous appelés à porter Jésus-Christ aux peuples vers lesquels votre Évêque vous enverra plus tard. Courage ! mes chers enfants ; ne vous

laissez pas rebuter par les épreuves et les difficultés que vous rencontrerez sur votre chemin ; profitez bien des années que vous passez dans cette maison sainte, pour acquérir les connaissances et les vertus nécessaires au prêtre. Grande sera votre mission, grande aussi votre récompense ; je vous la souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

POUR

L'INSTALLATION DE M. L'ABBÉ CHRISTAUD

Curé de la Madeleine, à Angers

Le 17 décembre 1871

Mes Très Chers Frères,

En érigeant la paroisse Sainte-Madeleine, je savais que cette création serait aussi conforme à vos désirs qu'à vos intérêts les plus précieux. Depuis de longues années déjà mon vénérable prédécesseur, d'accord avec l'ancienne administration municipale, se préoccupait de la situation religieuse de ces quartiers si éloignés d'une église d'ailleurs insuffisante pour une population qui tendait à s'accroître de jour en jour; et je suis heureux d'avoir pu, sans difficulté sérieuse,

réaliser un projet dont l'exécution sera l'une des joies de mon épiscopat.

La multiplication des paroisses est recommandée aux Évêques par le saint Concile de Trente dans les termes les plus pressants. Il résulte en effet toute sorte d'avantages spirituels de ces centres d'enseignements, de ces foyers de vie religieuse et morale, répandus, en nombre suffisant, sur la surface d'une grande ville. Par là, les fidèles peuvent communiquer plus facilement avec les prêtres chargés du soin de leurs âmes. L'administration des sacrements, le ministère de la parole sainte, l'instruction religieuse des enfants, la visite des malades, le soulagement des pauvres, toutes ces choses, qui constituent la charge pastorale, se distribuent avec plus d'ordre et s'accomplissent avec plus de succès et d'efficacité.

C'est pourquoi il m'est bien doux d'avoir pu former, dans ma ville épiscopale, une nouvelle famille dont vous êtes les membres. Car une paroisse est véritablement une famille dans le sens le plus élevé du mot. Non, il ne suffit pas, M. T. C. F., que vous soyez rattachés les uns aux autres par des liens extérieurs, que vous vous

réunissiez dans un même lieu pour prier Dieu, que vous soyez placés sous une seule et même juridiction spirituelle. Ce qui constitue une paroisse, c'est encore, c'est surtout le lien moral, le lien des esprits qui est la foi, et le lien des cœurs qui s'appelle la charité. Comme les membres d'une famille, les fidèles d'une paroisse doivent s'entr'aimer, se soutenir réciproquement, prendre une part active à tout ce qui intéresse la communauté, et n'avoir, comme les premiers chrétiens, n'avoir, dis-je, « qu'un cœur et qu'une âme », *cor unum et anima una* (1). « Qu'il est bon, qu'il est doux, s'écriait David, d'habiter ensemble comme des frères », *quam bonum, et quam jucundum, habitare fratres in unum* (2)! Qu'il est beau, qu'il est touchant le spectacle que présente une paroisse, où cet esprit de fraternité chrétienne prévient les divisions, dissipe les défiances, étouffe les haines et les rivalités ; où, loin de porter envie à son voisin, chacun est heureux du bonheur d'autrui ; où les forts viennent au secours des faibles, où les

---

(1) Actes des Apôtres, IV, 32.
(2) Psaume CXXXII, 1.

riches donnent leur superflu aux pauvres, où tous enfin sont unis entre eux par un échange mutuel de bons offices et une bienveillance réciproque.

Je prie Dieu qu'il en soit ainsi de cette paroisse, qui s'ouvre sous de si heureux auspices. Sans doute, M. T. C. F., nous ne pouvons vous offrir pour le moment qu'une installation provisoire. Cet espace réduit, ces murs dénudés vous disent assez que nous ne sommes pas au bout de nos desseins ni de nos sacrifices. La demeure que nous ouvrons au Verbe incarné ne ressemble que trop à l'humble toît, sous lequel il lui a plu de prendre naissance au milieu des hommes. Mais ce n'est là qu'une pierre d'attente pour un avenir peu éloigné. Avec le secours de Dieu, nous élèverons sur un autre point, sur un point plus central de la paroisse, un édifice plus digne de la majesté divine et plus digne de vous-mêmes. J'en ai pour garants tout d'abord votre esprit de foi et votre générosité. Car, pour une population chrétienne, il n'est rien de plus cher ni de plus précieux que son temple. Le temple est pour elle ce qu'est pour une famille le foyer domestique, la maison natale. C'est sa demeure

commune, son lieu de réunion, son point de ralliement, son centre d'unité, son lien d'association, le foyer de sa vie surnaturelle. C'est là, dans cette maison de Dieu, dans cette maison de la prière et du sacrifice, c'est là que s'accomplissent, aux yeux d'un chrétien, les plus grands actes de sa vie, que se passent les moments les plus solennels de son existence. Voilà pourquoi une paroisse ne doit avoir rien de plus à cœur que d'édifier cette maison unique qui est son plus bel ornement et son titre de gloire. Aussi je ne m'étonne pas que, voulant égaler leurs œuvres à leur foi, nos pères aient élevé au Verbe fait chair de superbes basiliques. Ils savaient, ces généreux chrétiens, que ce n'est pas à un homme, mais à Dieu, qu'ils préparaient une demeure : *Neque enim homini præparatur habitatio, sed Deo* (1).

L'esprit de foi saura susciter parmi vous des merveilles semblables. Et cependant, M. T. C. F., quelles que puissent être votre ardeur et votre bonne volonté, je dois reconnaître que vos propres ressources ne suffiraient pas à elles seules pour

---

(1) 1er Liv. des Paralip. XXIX, 1.

une telle œuvre. Mais nous viendrons à votre aide. C'est mon diocèse tout entier que je me propose d'intéresser à vos besoins et à votre situation. Car, tout en plaçant cette paroisse sous le patronage traditionnel de sainte Madeleine, tout en lui conservant ce nom antique et vénérable, je voudrais néanmoins y attacher un souvenir d'un autre ordre. L'an dernier, j'eus le bonheur de consacrer mon diocèse au sacré Cœur de Jésus, pour remercier Dieu de l'avoir préservé des horreurs de l'invasion étrangère. Votre église future devra perpétuer le souvenir de cette consécration solennelle, et l'une de ses parties deviendra pour tout l'Anjou le centre et le foyer de cette dévotion, la plus excellente de toutes. Voilà pourquoi tous seront appelés à contribuer à l'érection de ce monument commémoratif de leur consécration au Cœur adorable de Jésus. Mais, pour que l'élan soit universel, il faut qu'il parte de vous, et que vous précédiez de l'exemple vos frères dans la foi. Ils se montreront d'autant plus généreux, qu'ils vous auront vus vous-mêmes prêts à ne reculer devant aucun sacrifice personnel pour mener à bonne fin une entreprise si élevée. Les riches donneront

beaucoup ; ceux qui sont moins favorisés des biens de la fortune donneront suivant leurs ressources ; tous y contribueront, je l'espère, dans la mesure de leurs moyens, afin que votre église devienne l'œuvre de la paroisse tout entière, son titre d'honneur aux yeux des hommes et son mérite devant Dieu.

Si, en attendant ce moment que j'appelle de tous mes vœux, il nous est impossible de vous offrir un lieu de réunion mieux approprié aux besoins du culte, j'ai du moins la satisfaction de vous confier à des mains aussi habiles que sûres. Il m'en coûte assurément de rompre les liens spirituels, qui vous attachaient jusqu'ici au vénérable pasteur dont vous avez appris à bénir le zèle et la bonté ; et je suis certain de me faire l'interprète de vous tous, en le remerciant aujourd'hui de la sollicitude toute paternelle avec laquelle il veillait aux intérêts de votre âme. Son nom restera cher à votre cœur, en même temps que sa charité, j'en suis sûr, continuera de s'exercer envers ceux qui furent ses enfants. Pour le remplacer auprès de vous, j'ai nommé un prêtre qui possède toute ma confiance, et que ses aptitudes comme ses vertus désignaient à

mon choix. Vous venez de l'entendre, et les accents de sa voix émue ont dû vous faire sentir que vous aviez retrouvé un père. Après avoir fourni avec distinction une carrière civile (1), où il avait conquis, avec le signe de l'honneur, le droit d'aspirer à un avenir brillant selon le monde, il a mieux aimé consacrer au service des autels la deuxième moitié d'une vie déjà si féconde en bonnes œuvres. Aujourd'hui, il vient à vous, sur l'appel de son Évêque, pour mettre à votre service son temps, ses forces et les lumières d'une expérience rompue aux affaires et aux difficultés de la vie. Acueillez-le avec confiance et affection ; serrez-vous autour de lui comme autour d'un père ; soyez dociles à ses leçons dictées par l'intérêt qu'il vous porte ; allégez-lui, par votre concours sympathique, la tâche rude et pénible que je lui ai confiée ; ménagez à son cœur les consolations qu'un bon prêtre a le droit d'attendre de ses paroissiens, afin qu'un attachement réciproque maintienne l'harmonie et assure les conditions du véritable bonheur.

---

(1) M. l'abbé Christaud, chevalier de la Légion d'honneur, avant d'entrer dans les ordres sacrés, avait été directeur de la maison centrale des détenus, à Fontevrault.

Les temps où nous vivons sont mauvais, M. T. C. F.; l'ennemi de tout bien cherche à vous ravir ce que vous avez de plus précieux au monde, votre foi. Des hommes pervers sèment le mensonge et la calomnie à pleines mains. Rien ne trouve grâce devant eux. Tout ce qu'il y a de plus saint et de plus auguste sur la terre est en butte à leurs attaques. La religion, on voudrait vous la rendre odieuse, elle qui ne désire que votre félicité. Vos enfants, on n'épargne rien pour leur disputer ce qui doit être la sauvegarde de leur innocence et l'honneur de leur vie. Les classes ouvrières, on s'efforce de les égarer par de vaines déclamations et des promesses trompeuses. C'est une vaste conspiration contre tout ce qui est vrai, tout ce qui est bon, tout ce qui est juste et légitime. Pour vous, tenez ferme, M. T. C. F.; soyez en garde contre les projets des méchants, fermez l'oreille à leurs discours, élevez vos enfants dans la crainte de Dieu et dans le respect de sa loi, maintenez au foyer de vos familles les bons principes, les mœurs simples et pures; restez fidèles à la religion de vos pères, à cette religion sainte qui a béni les jours de votre enfance, qui vous fortifie

et vous console au milieu des épreuves de l'âge mûr, qui remplira d'espérance vos vieux jours et qui vous fait entrevoir dès maintenant un avenir meilleur, après les peines et les tribulations de la vie présente. C'est en son nom, c'est au nom de Jésus-Christ, notre Dieu et notre Sauveur, que je suis venu vous bénir aujourd'hui, vous, vos enfants, vos familles, cette paroisse naissante, le pasteur et le troupeau, les prêtres et les fidèles, afin que tous ensemble, après une vie pleine de mérites et de bonnes œuvres, nous puissions arriver à cette immortalité bienheureuse qui est le but de nos efforts et le terme de nos désirs. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

L'ORGUE

Majestueux instrument, dans lequel viennent se rencontrer tous les échos de la création, et qui est comme la résultante de tous les autres organes de l'art, élevés chacun à leur plus haute puissance ! Est-il une pensée religieuse qu'il ne parvienne à traduire ? Est-il un sentiment qu'il n'exprime avec la force et le charme qui lui sont propres ? Tour à tour joyeuse ou plaintive, grave et douce, la voix de l'orgue, cette création si hardie et si originale de l'art chrétien, remue toutes les puissances de l'âme. Tantôt elle monte, elle s'élève comme l'esprit qui tend vers Dieu sur les ailes de la prière ; tantôt elle replie ses ondes harmonieuses, comme l'âme qui retourne sur elle-même dans la conscience de sa faiblesse.

Elle éclate par intervalles, comme les sanglots d'un cœur brisé par la douleur ; elle seconde par une mélodie plus intime le calme de la conscience, que l'homme cherche devant Dieu ; elle suit l'âme à travers tous ses mouvements et dans ses situations diverses ; elle prie avec le juste, pleure et espère avec le pécheur, soupire avec le malheureux ; elle mélange dans ses accords infiniment variés le tonnerre du Sinaï et les gémissements du Calvaire, les menaces de la justice et les plaintes de l'amour : elle est, après la voix du prêtre, la deuxième voix de Dieu dans le temple.

ALLOCUTION FAMILIÈRE

ADRESSÉE

Aux ouvriers de la Société de Secours mutuels

SUR LES

BIENFAITS DE L'ÉGLISE ENVERS LE PEUPLE [1]

Messieurs,

Chaque fois que mes occupations m'ont permis de me retrouver au milieu de vous, je me suis fait un devoir de traiter l'un ou l'autre sujet de circonstance, qui puisse être de quelque profit moral pour les membres de notre chère société de secours mutuels. Car l'homme ne vit pas seulement de pain : s'il a un corps à nourrir, il a aussi une intelligence qui doit se pénétrer d'idées

(1) Cette allocution date des premières années de l'épiscopat de Monseigneur Freppel.

saines et justes ; il a un cœur fait pour aimer le bien, il a une volonté dont la tâche consiste à marcher dans la voie du devoir, sous quelque forme que le devoir se présente aux lumières de la conscience : devoir envers Dieu, devoir envers le prochain, devoir envers soi-même. Voilà pourquoi, tout en me préoccupant comme de juste des intérêts matériels de notre association, je lui dois également le concours de mes avis et de mes conseils, afin qu'elle ne descende pas au-dessous du niveau moral où elle s'est maintenue jusqu'ici.

Messieurs, à l'heure où nous sommes, les classes ouvrières sont en proie à des menaces et à des excitations de tout genre. Je ne parle pas de la politique : cela ne me regarde pas, et il importe que l'ombre même de cette chose-là reste absente de nos réunions. Mais ce qui me regarde, ce qui me peine et m'indigne tout ensemble, ce sont les manœuvres que l'on emploie pour monter les ouvriers contre la religion et ses ministres. Il y a là tout un travail infernal qui s'opère dans les masses, nuit et jour, sans trêve ni relâche. Des hommes pervers, dont l'inconduite est notoire, des journalistes sans foi ni loi

n'ont pas d'autre occupation que celle-là. Calomnies, mensonges, invectives, outrages, tout leur est bon, pourvu qu'ils puissent exciter la haine du peuple contre le clergé. Et je n'ai pas besoin d'ajouter, vous le savez mieux que moi, que tout ceci se répète dans les ateliers, dans les cabarets, dans les rues et sur les places publiques, partout où il se trouve des gens assez ignorants et assez crédules pour y ajouter foi.

Eh bien, Messieurs, voyons un peu ce que fait au milieu de vous cette religion catholique, que de mauvais sujets s'efforcent de dénigrer dans l'esprit des ouvriers. Tandis que ces journalistes, ennemis du clergé et des communautés religieuses, tandis que ces indignes folliculaires s'amusent dans les cafés, dans les théâtres et ailleurs, voyons ce que font, pendant ce temps-là, ce que font du matin au soir ceux et celles qui sont l'objet de leurs outrages. Je veux vous rendre évidente cette vérité, que tout ce qui touche de près ou de loin à la religion ne se préoccupe que d'une seule chose, du bonheur du peuple, de son bien-être et de son soulagement.

Et d'abord suivez-moi, je vous prie, suivez-

moi en esprit à l'Hôpital Sainte-Marie, au Dépôt de mendicité, à Sainte-Marie-de-la-Forêt, au Bon-Pasteur, chez les sœurs gardes-malades de l'Espérance, chez les sœurs gardes-malades de la Cité, chez les sœurs gardes-malades de la rue Saint-Eutrope, chez les Petites Sœurs des Pauvres, chez les sœurs de la Miséricorde, et voyez ce qui s'y passe.

Vous avez là quelques centaines de jeunes femmes, consacrées à Dieu, et dont tous les moments sont occupés au service de leurs semblables; qui n'ont pas d'autre pensée, pas d'autre désir, pas d'autre aspiration que le bonheur de leurs frères. Soigner les pauvres, panser les plaies des malades, respirer du matin au soir l'air infect d'un hôpital, instruire péniblement les sourds-muets, entourer de tous les soins possibles des vieillards abandonnés, veiller au chevet des mourants, remplir auprès d'eux les offices les plus pénibles et les plus dégoûtants, et cela sans plainte ni murmure, avec joie, à toute heure et tous les jours : voilà leur vie, voilà leur unique souci. Est-ce que ce n'est point là la chose la plus admirable qu'il y ait au monde ? Et qu'est-ce qui produit ces dévouements, ces sacrifices qui

sont au-dessus de tout éloge? La religion, et rien que la religion. Car enfin aucun motif humain, aucune considération terrestre ne les pousse à se sacrifier ainsi pour leurs semblables. Ces sœurs de charité, ces sœurs gardes-malades, ces petites sœurs des pauvres, rien ne les obligeait à quitter le monde : elles auraient pu y chercher comme tant d'autres le plaisir, les amusements, les fêtes, les jouissances matérielles. Plusieurs d'entre elles appartiennent à de grandes familles, portent un nom illustre, étaient libres de jouir d'une fortune considérable. Eh bien, elles ont renoncé à toutes ces choses au nom de Jésus-Christ, pour se faire les servantes des malades et des pauvres, pour s'enfermer dans un hôpital ou dans un dépôt de mendicité. Voilà les merveilles de charité que produit la religion catholique, Et c'est cette religion que des misérables insultent journellement dans leurs feuilles, accablent de calomnies et d'outrages! Est-ce que vous ne trouvez pas que de telles attaques sont le comble de l'infamie?

Suivez-moi maintenant sur un autre théâtre, où le dévouement qu'inspire la religion n'est pas moins admirable. Ici, ce sont les sœurs de Saint-

Charles, les sœurs de la Sagesse, les dames Ursulines, et toutes ces généreuses éducatrices des enfants du peuple ; car je ne veux pas sortir de cette ville d'Angers, pour vous montrer que la religion sème ses bienfaits sous les pas de tout le monde. Encore une fois, qu'est-ce qui obligeait ces saintes femmes à quitter le monde, pour s'enfermer dans des salles de classe et se consacrer exclusivement à l'éducation de vos enfants, sans espoir de gain ni de récompense terrestre ? Cette vie austère, laborieuse, toute d'abnégation et de sacrifice, qui s'écoule obscurément entre les quatre murs d'une salle d'école, sans la recherche d'aucune espèce de plaisir, ni d'aucune satisfaction humaine, qui est-ce qui l'inspire, qui est-ce qui la rend possible et supportable, si ce n'est la religion ? Et, dès lors, ne faut-il pas avoir perdu le sens moral pour attaquer, pour insulter la foi de ces saintes femmes, au lieu de l'environner de respect et de la combler de bénédictions ?

Et les frères des écoles chrétiennes, Messieurs ! C'est encore là un genre de dévouement pour lequel on ne saurait avoir assez d'admiration. Quoi ! pendant que les hommes de leur âge

entrent dans des carrières au bout desquelles peuvent se trouver la richesse, le plaisir, les dignités et les honneurs, voilà des jeunes gens qui, pour se dévouer à l'éducation gratuite des enfants du peuple, quittent leurs familles, s'ensevelissent dans des salles d'école, se lèvent tous les matins à quatre heures sans que rien les y oblige, passent leurs journées à apprendre aux enfants le moyen d'épeler des mots, de déchiffrer des phrases, de lire, d'écrire, de compter! Pour eux, pas de fortune à acquérir, pas d'avancement à espérer, pas de récompense à attendre de qui que ce soit sur la terre : de l'ingratitude, des injures, des outrages, voilà tout ce qu'ils reçoivent en retour de leurs sacrifices de tous les jours et de toutes les heures. Eh bien, cela ne les décourage pas : ils continuent, envers tous et malgré tout, à travailler sans relâche, à se dévouer pour les classes populaires. Pourquoi cela? Parce que la religion les soutient et leur inspire l'esprit de sacrifice. Et c'est à de tels hommes que de petits barbouilleurs de papiers, que l'on appelle journalistes, prodiguent tous les jours l'insulte et l'ou-

trage, tandis qu'un pareil dévouement inspiré par la religion devrait attirer l'estime, l'admiration et la reconnaissance de tous !

Vous parlerai-je du clergé, Messieurs ? Ah ! c'est surtout contre les membres du clergé que les écrivailleurs et les semeurs de mensonge cherchent à ameuter les classes ouvrières. Mais qu'est-ce donc que fait le prêtre pour exciter ainsi la haine de ces gens-là ? Est-ce que la vie du prêtre n'est pas consacrée tout entière au soulagement de ses frères ? L'on s'imagine quelquefois, parmi les ouvriers, que les prêtres mènent une vie douce et facile, et que l'on arrive au sacerdoce sans grande difficulté. Mais transportez-vous donc un instant avec moi dans mon grand séminaire. Voilà cent-cinquante jeunes gens qui sortent tous du milieu du peuple, qui ont été en général les premiers élèves de leurs classes dans les écoles de la ville et des campagnes. Au sortir des études élémentaires, pendant neuf années consécutives, ils ont été sur les bancs du collège, pour y apprendre le latin, le grec, les mathématiques, tout ce qui constitue l'éducation libérale. Est-ce fini par là, en fait de travail et de préparation ? Pas le moins du monde. Après les neuf années

de collège, ils sont obligés de passer quatre années au grand séminaire, quatre années pendant lesquelles, du matin au soir, ils travaillent, ils étudient, ils s'appliquent aux sciences sacrées, ils se forment à la prédication et aux vertus de leur ministère. Il se trouve parfois tel ou tel ouvrier, assez dépourvu de bon sens et d'honnêteté pour oser jeter à la tête d'un prêtre le mot de fainéant. Mais quel est donc l'ouvrier qui fait treize années d'apprentissage avant d'avoir gagné un centime? Il n'y en a pas un seul. Et puis, lorsqu'après ces treize ou quatorze années d'études préparatoires, cet homme arrive enfin au sacerdoce, quelle sera sa vie? Sera-ce une vie de plaisir, de divertissements, de jouissances matérielles? Non, ce sera une existence austère, laborieuse, pleine d'abnégation et de renoncement, consacrée tout entière au service de Dieu et du prochain.

Voyez un peu, Messieurs, quelle est la vie d'un prêtre à Angers, la vie du curé de Saint-Joseph, du curé de Saint-Serge, du curé de la Trinité et de leurs vénérables collègues. Vivent-ils pour eux-mêmes ces hommes-là, pour leur avantage ou leur intérêt personnel ? Non, ils ne

vivent que pour leurs frères. Ils n'ont pas d'autre souci, pas d'autres préoccupations que le bien de leurs paroissiens. Instruire les enfants au catéchisme, prêcher l'évangile aux grands et aux petits, visiter les malades, assister les mourants, soulager les pauvres, consoler ceux qui sont dans la peine, être à la disposition de tout le monde à toute heure du jour et de la nuit, voilà leur existence. Ils ne connaissent pas d'autre plaisir que celui d'être utile à quelqu'un ; pas d'autre joie que celle d'apprendre que leurs paroissiens sont heureux. Et tels sont les hommes que l'on ne craint pas de signaler à la haine du peuple, eux, les enfants du peuple, qui, de tous les habitants de la ville, se mêlent le plus au peuple, qui en connaissent le mieux les besoins et qui s'appliquent davantage à en défendre les vrais intérêts.

Je sais, Messieurs, que je parle à des hommes de foi et de cœur, sur lesquels de pareils mensonges n'ont aucune prise. Mais il importe de prémunir tout le monde contre cette propagande de haine et d'impiété, qui se fait particulièrement dans les classes ouvrières. Il est d'ailleurs du devoir de chacun de réagir contre ces mauvais

propos dans la mesure de ses forces. Lors donc que vous entendrez des gens de cette espèce aboyer contre la soutane du prêtre, dites-leur résolûment et sans vous gêner : Qu'est-ce que les prêtres vous ont fait pour que vous les insultiez de la sorte ? Est-ce qu'ils ne se dévouent pas à l'éducation religieuse et morale de vos enfants, pour leur apprendre les vérités et les vertus sans lesquelles l'homme ne différerait guère de la brute ? N'est-ce pas à leur porte que vous allez frapper tout d'abord, quand le malheur vous réduit à la misère ? Y a-t-il un service qu'ils ne soient disposés à vous rendre, du moment qu'il est en leur pouvoir ? S'ils vous prêchent les commandements de Dieu et de l'Église, ils ne font en cela que remplir leur devoir. Libre à vous de l'écouter ou non, sous votre responsabilité ; mais il faut avoir perdu la raison, pour en vouloir à un homme de ce qu'il remplit les devoirs de sa charge. Voilà les idées saines, vraies, justes, pratiques, que je voudrais voir se répandre dans le peuple. Du reste, j'ai la ferme espérance que ces manœuvres et ces excitations échoueront auprès des vrais ouvriers, de ceux qui travaillent consciencieusement, qui

s'inquiètent de leurs familles, qui ont le souci de leur dignité personnelle; et dussent les temps devenir plus mauvais qu'ils ne le sont, dussent les hommes de désordre ramener au milieu de nous le trouble et l'agitation, je suis convaincu que c'est encore dans les classes laborieuses que je trouverais le plus grand esprit de justice, le plus de respect pour les choses saintes, le plus d'attachement aux vrais principes de l'ordre social, le plus d'énergie à défendre les droits et la liberté de chacun. Restons unis dans les liens d'une solidarité réciproque et dans les sentiments qu'inspirent la foi et la charité chrétienne.

ALLOCUTION

AUX

MEMBRES DU CERCLE CATHOLIQUE D'ANGERS

Messieurs,

Je ne m'attendais pas au plaisir d'assister à votre réunion d'aujourd'hui. Dans la pensée que les travaux du Conseil supérieur de l'Instruction publique m'appelleraient à Paris, j'avais prié quelqu'un de prendre la parole à ma place, et de vous dire, en mon nom, combien j'étais heureux de voir le Cercle catholique d'Angers se maintenir dans son état de prospérité. Le compte rendu que vous venez d'entendre ne peut que me confirmer dans l'espoir d'un succès toujours croissant. En témoignant ma reconnaissance aux membres du bureau, pour le zèle avec lequel ils accomplissent leurs fonctions, je dois remercier

tout particulièrement MM. les Conférenciers, qui ont su donner à vos réunions leur principal attrait. En s'adjoignant cette année de nouveaux collaborateurs, ils vous promettent pour l'avenir des séances d'un intérêt aussi vif que varié.

Il y a, Messieurs, dans toute œuvre sérieuse, des conditions qui en facilitent le succès et des écueils qu'il faut savoir éviter. Vos éléments de succès sont nombreux : les sentiments religieux qui vous animent, votre goût pour les choses élevées, l'esprit de sociabilité qui distingue si éminemment les habitants de cette ville. Mais ce serait aussi se faire illusion à soi-même, que de se dissimuler les difficultés qui peuvent surgir de plus d'un côté, lorsqu'on envisage la situation de la société contemporaine ; et vous me permettrez, Messieurs, en toute franchise, de vous en signaler une sur laquelle je prends la liberté d'appeler votre plus sérieuse attention.

Il n'est pas besoin d'étudier bien attentivement l'état des esprits, pour voir qu'il est un ordre de questions qui les divisent, même les meilleurs. On peut et on doit le déplorer, mais il est impossible de n'en pas tenir compte dans la conduite de la vie. Voilà pourquoi, en prévision

de cet état de choses, nous vous disions à l'inauguration de ce Cercle : « Tenez-vous étroitement unis les uns aux autres; formez un faisceau que l'ennemi de tout bien ne parvienne pas à rompre; écartez avec soin les questions qui divisent, pour vous attacher de préférence à celles qui rapprochent; ne permettez pas aux rivalités politiques ni à l'esprit de parti de franchir le seuil de ce Cercle (1). » Ces paroles, qui nous étaient dictées par l'esprit de fraternité chrétienne comme par les nécessités de la situation, ont trouvé, dans l'article XVIII de votre règlement, leur consécration officielle et légale.

Certes, loin de moi la pensée que ce programme n'ait pas été suivi de tout point. Aussi mon intention est-elle moins d'apprécier le passé que de parer aux éventualités de l'avenir. Il peut se présenter, en effet, telle circonstance où la surexcitation des esprits serait de nature à troubler vos paisibles réunions, ou du moins à y porter le contre-coup des préoccupations du dehors. Ce serait le moment de vous rappeler qu'au milieu du pêle-mêle d'opinions et d'inté-

(1) *Œuvres oratoires et pastorales*, tome III, *in fine*.

rêts qui divisent nos contemporains, vous avez choisi ce lieu de réunion comme un terrain neutre, sur lequel tous les hommes de bonne foi et de bonne volonté peuvent se rencontrer à l'aise et se donner la main. Ce serait le moment de ne pas oublier que toute manifestation d'une opinion politique quelconque doit être rigoureusement bannie de vos entretiens et de vos conversations. L'existence et la durée de l'œuvre ne peuvent être qu'à ce prix ; et je suis sûr d'avance d'exprimer votre pensée à tous, en disant que, le jour où la politique entrerait dans le Cercle sous une forme ou sous une autre, ce jour-là, la concorde et l'union fraternelle en sortiraient immédiatement.

C'est l'écueil que je voulais vous signaler, écueil qui ne s'est pas encore présenté, j'aime à le croire, mais qui pourrait se produire d'un moment à l'autre, et voici comment. A l'imitation des autres cercles, et pour répondre aux habitudes de la société moderne, nous étalons sur nos tables des journaux de différentes couleurs. Je ne veux pas examiner en ce moment à quel degré cela est utile. Pour ma part, je suis convaincu que l'on donne beaucoup trop de

temps et d'importance à la lecture des journaux; et si nos affaires vont si mal, c'est précisément parce que tout le monde veut s'en mêler. Les Français font de la politique du matin au soir, au lieu de s'occuper de leur profession et de vaquer à leur devoir d'état. De là vient qu'on ne lit plus d'ouvrages sérieux, la lecture du journal tenant place de tout autre travail intellectuel. C'est l'une des causes principales de cette infirmité d'esprit qui va toujours croissant, et à laquelle on ne peut remédier que par le retour aux grandes et fortes études. Mais enfin, il est des nécessités qu'il faut subir, quand on ne peut pas les changer; et, tout en regrettant que l'on délaisse les livres sérieux pour des productions éphémères et sans consistance, nous avons donné à la lecture des journaux une place considérable dans le régime intérieur du Cercle.

Or, là est le danger; car il est difficile que la politique n'entre pas dans un lieu de réunion à la suite des journaux. Je ne crois pas toutefois que ce soit là une conséquence inévitable, pour peu que l'on sache se maîtriser soi-même et respecter les opinions d'autrui. Est-il nécessaire, après avoir lu un journal, de manifester tout

haut son sentiment sur les événements du jour? Et ne vaut-il pas mieux ménager la juste susceptibilité du voisin, en gardant pour soi l'impression reçue! N'est-il pas plus convenable de contenir son émotion, vraie ou factice, que de la traduire en marques d'impatience ou en exclamations? La chose publique serait-elle en péril, parce que l'on attendrait une occasion plus favorable et un lieu mieux choisi pour exprimer son opinion? Assurément non. Je ne crois donc pas que la lecture des journaux soit inconciliable avec l'exclusion formelle et absolue de toute conversation politique. Il suffit pour cela de s'observer soi-même, de respecter dans autrui la liberté que l'on est en droit de réclamer pour soi, et de bien se convaincre que l'amitié peut rester sauve, lors même que l'on diffère d'avis sur les choses d'ici-bas, suivant cet admirable distique que je voudrais graver dans vos esprits, comme la conclusion de ce discours :

Non sentire bonos eadem de rebus iisdem
Incolumi licuit semper amicitia.

Mais c'est trop m'appesantir sur un sujet qui, fort heureusement, nous trouve tous d'accord. Restons fidèles à la pensée primitive de cette

œuvre, qui est une pensée d'union sur le terrain de la foi et des grands principes de l'ordre social. Nous sommes peut-être à la veille du jour où la liberté de l'enseignement supérieur nous sera accordée par un vote de l'Assemblée Nationale : aujourd'hui même, la discussion a dû s'ouvrir sur ce grave sujet. Or, j'ai besoin de votre concours à tous, Messieurs, sans distinction de parti ni d'opinions politiques, pour fonder la grande œuvre qui n'a pas cessé un instant d'être présente à mon esprit : je veux dire le rétablissement de l'Université catholique d'Angers. Que cette entreprise capitale nous trouve tous unis, tous prêts à y travailler chacun dans la mesure de nos forces. Ce sera la meilleure de toutes les politiques, celle qui consiste à refaire le tempérament de la France par l'éducation. Voilà notre tâche pour le présent, pendant cette année de préparation et dans le cours de celles qui suivront : Dieu, qui n'a jamais manqué à la France, Dieu fera le reste à son heure et à son gré.

ALLOCUTION

Prononcée à l'occasion de la

BÉNÉDICTION DE LA PREMIÈRE PIERRE

DE LA CHAPELLE

DES SERVANTES DU TRÈS SAINT-SACREMENT (1)

LE 11 MARS 1873

Mes Chères Sœurs,

Pour montrer à quel point les monuments religieux sont dignes de respect, l'Église les prépare en quelque sorte à leur destination future ; il ne lui suffit pas de leur imprimer le sceau de la consécration divine, après leur entier achèvement ; dès le premier instant de leur construction, elle prélude aux grandes choses qui s'y

---

(1) La première partie du discours fait défaut dans le manuscrit. (Note de l'éditeur.)

passeront dans la suite par ses prières et ses bénédictions. A peine commencent-ils à sortir de terre, qu'elle invoque déjà sur eux le saint nom du Seigneur ; elle cherche à éloigner l'esprit mauvais de ces lieux prédestinés ; elle supplie par avance le Tout-Puissant d'y faire régner plus tard la vraie foi, la crainte de Dieu, la charité fraternelle : *ut vera fides hic, et timor Dei fraternaque dilectio.* Tant il entre dans l'esprit de l'Église que nous soyons pénétrés de la dignité et de l'excellence de nos temples !

Et cependant, ce n'est point là le seul but qu'elle se propose, en bénissant la première pierre des édifices destinés au culte divin. Car l'ordre matériel n'est qu'une image de l'ordre spirituel et moral ; et c'est à l'aide des choses naturelles et visibles que nous devons nous élever aux choses invisibles et surnaturelles. Aussi vous suffira-t-il de suivre avec attention les paroles de la sainte liturgie, pour recueillir les leçons qui s'y trouvent renfermées.

Que signifie, en effet, cette première pierre que nous allons bénir ? Elle signifie tout d'abord, elle désigne, elle symbolise Notre-Seigneur

Jésus-Christ : *Petra autem erat Christus* (1). Oui, Jésus-Christ est le fondement, la pierre angulaire de cet édifice spirituel et moral, que représente le temple matériel. C'est lui qui supporte toutes choses. « Nul, disait l'Apôtre, ne peut poser d'autre fondement que celui qui a été établi, le Christ Jésus. » *Fundamentum enim aliud nemo potest ponere, præter id quod positum est, quod est Christus Jesus* (2). Il est le fondement de notre foi ; car nos croyances reposent sur l'autorité de sa parole irréfragable et souveraine. Il est le fondement de nos espérances ; car la certitude de ses promesses nous garantit la possession des biens que nous attendons dans la vie future. Il est le fondement de la charité, de notre union fraternelle ; car c'est lui qui nous relie, qui nous rattache les uns aux autres, dans le sentiment de notre descendance d'un même Père qui est aux cieux. Jésus-Christ est la pierre angulaire du monde moral ; et si sa doctrine, son évangile, ses institutions venaient

---

(1) 1re Épître aux Corinth., X, 1.
(2) *Ibid.*, III, 11.

à disparaître, le monde moral s'écroulerait sur lui-même, comme un édifice resté en l'air, sans base et sans point d'appui.

Que signifie encore, aux termes de la sainte liturgie, cette première pierre que nous allons bénir ? Elle signifie, elle exprime, elle symbolise le fondement sur lequel a été bâtie l'Église de Jésus-Christ, cette immense société des âmes, dont le temple matériel n'est que la représentation extérieure et sensible : *Tu es Petrus et super hanc petram ædificabo Ecclesiam meam.* Oui, Pierre est le fondement de cette Église du Dieu vivant, contre laquelle les puissances de l'enfer ne prévaudront jamais : Pierre, c'est-à-dire la Papauté, ce pouvoir central qui affermit la foi, sauvegarde la règle des mœurs, maintient l'union des esprits et des cœurs. C'est de cette base inébranlable que partent les colonnes qui supportent l'édifice entier, l'épiscopat, le sacerdoce, tous ces ordres divers de la hiérarchie sacrée, qui se rejoignent au sommet dans l'unité de la foi et de l'amour.

Que signifie enfin cette première pierre que nous allons bénir ? Elle nous rappelle à tous que, nous aussi, nous sommes une demeure sacrée :

Templum Dei sanctum est quod estis vos. Or, la première pierre de ce temple de notre âme, c'est la foi, « principe et racine de notre justification », comme s'exprime le saint concile de Trente, *initium et radix.* C'est sur cette foi de notre baptême, que nous devons bâtir l'édifice de nos vertus. Et cette construction spirituelle, il faut qu'à l'image du temple extérieur et sensible, elle s'élève de jour en jour vers le ciel, qu'elle gagne progressivement en force et en beauté, en grâce et en solidité. Il faut que cette maison divine, *œdificatio Dei*, s'achève pendant notre vie, que notre piété et nos bonnes œuvres deviennent autant de pierres précieuses, qui servent à l'orner et à l'embellir. De même que la foi en est la base et la pierre angulaire, ainsi faut-il que les autres vertus chrétiennes, l'humilité, la tempérance, la chasteté, en soient le développement, afin que Dieu puisse la couronner un jour, en y mettant la dernière main, par l'œuvre de notre glorification finale.

Voilà les leçons que renferme pour nous cette cérémonie si belle et si touchante de la bénédiction d'une première pierre. Ah ! comment ne pas répéter, avec le patriarche Jacob : C'est ici que

sera la maison de Dieu et la porte du ciel ; lorsqu'on songe à la destination future de cette chapelle, lorsqu'on pense qu'ici, sur ces lieux où nous sommes, Notre-Seigneur Jésus-Christ sera adoré nuit et jour dans la sainte Eucharistie, comme il l'est au ciel par les anges et les esprits bienheureux? Oui, c'est dans cette enceinte sacrée, que les vierges du Seigneur s'écrieront, dans le transport de leur âme : *Quam dilecta tabernacula tua, Domine virtutum!* « qu'ils sont beaux vos tabernacles, Seigneur, Dieu des armées! » *Melior est dies una in atriis tuis super millia,* « un seul jour passé dans vos parvis vaut mieux que mille autres écoulés ailleurs » ; *elegi abjectus esse in domo Dei mei, magis quam habitare in tabernaculis peccatorum,* « j'ai mieux aimé rester inconnu dans la maison de mon Dieu, que d'habiter sous la tente des pécheurs ». C'est de ce sanctuaire consacré plus spécialement au Dieu de l'Eucharistie, que les grâces et les bénédictions divines se répandront sur tout ce quartier, sur la ville entière. Ce sera pour tous un foyer de lumières, un gage de prospérités temporelles et spirituelles. Voilà pourquoi nous appelons de tous nos vœux le

moment où il nous sera donné d'ouvrir cette chapelle à la dévotion des fidèles ; et, en attendant le jour de cette consécration solennelle, nous prierons le Seigneur de bénir l'œuvre que ses pieuses Servantes ont entreprise pour la gloire de son nom : *Ut quod te jubente fundatur, te largiente perficiatur.* Ainsi soit-il !

ALLOCUTION

Prononcée au Grand-Séminaire d'Angers, en la fête du Sacerdoce de Jésus-Christ

SUR

LA DIGNITÉ DU PRÊTRE

Vénérés Confrères,

Chers Enfants,

La fête du sacerdoce de N. S. J. C. ramène, chaque année, nos méditations sur la haute fonction qui nous est échue à nous-mêmes, sur notre propre participation au pontificat du Fils de Dieu. Et, par conséquent, cette solennité doit être pour les uns un motif de se préparer dignement à recevoir la faveur insigne qui lès attend et, pour les autres, une occasion de se renouveler dans la ferveur et dans la pureté que demande un pareil don.

Qu'est-ce, en effet, que le sacerdoce catholique, sinon le rayonnement indéfini du sacerdoce de Jésus-Christ? C'est Jésus-Christ qui continue à s'offrir par nos mains à Dieu son Père; c'est lui qui enseigne par notre bouche, lui qui prie, qui pardonne, qui dirige les âmes et les gouverne par nous et en nous. Sublime fonction, puisqu'elle nous identifie avec le Fils de Dieu lui-même, dont nous sommes les instruments et les organes!

Ah! qui dira à quelle hauteur nous élève cette participation au sacerdoce de Jésus-Christ? C'est déjà une si grande chose que d'être chrétien; que sera-ce du prêtre? Quand saint Augustin, cet homme dont le génie voyait de si haut et si loin, lorsque, dis-je, il découvrait du regard de la foi, au front du chrétien, le signe sacré qu'y dépose la grâce divine, il s'écriait : *Magna res est signum Christi*, « c'est une grande chose que d'être marqué du sceau de Jésus-Christ! » Quand saint Léon, ce docteur sublime de l'Incarnation, considérait ce que l'apparition de Dieu dans une chair humaine a valu à l'humanité de noblesse et de grandeur, il s'écriait : *Agnosce, o christiane, dignitatem tuam*, « reconnais,

ô chrétien, quelle est ta dignité! » Mais quand les Pères de l'Église veulent marquer la relation qui existe entre le prêtre et Jésus-Christ, il ne leur suffit plus d'affirmer que le prêtre porte en lui le signe, le sceau, le caractère du Christ. Non, disent-ils, cette relation est bien plus étroite et plus intime ; elle va jusqu'à l'identité, car le prêtre est « un autre Jésus-Christ », *sacerdos alter Christus.*

Et ce n'est point là une pieuse exagération. Le prêtre est, en toute vérité, un autre Jésus-Christ. Prière, prédication, sacrements, sacrifice, toutes les fonctions de notre ministère, c'est Jésus-Christ qui les accomplit à la lettre et dans le sens rigoureux du mot. Ah ! si cette pensée-là restait présente à l'esprit des prêtres, si ce sentiment était gravé dans leur cœur, quelle ne serait pas leur régularité et leur ferveur dans l'accomplissement de leurs augustes fonctions ! Avec quel soin ne prépareraient-ils pas leurs instructions, s'ils se rappelaient qu'ils ne font que servir de porte-voix au Verbe incarné! Avec quel esprit de foi et de piété n'offriraient-ils pas chaque jour le saint sacrifice de la messe, en songeant que c'est Jésus-Christ qui offre par leurs mains, qui

consacre par leur bouche? Avec quelle pureté d'intention et quelle délicatesse de conscience ne s'assiéraient-ils pas au saint tribunal, en pensant qu'ils ne font que prêter à Jésus-Christ une voix pour instruire et un cœur pour pardonner! Non, je ne crains pas de le dire, cette pensée de notre identification avec Jésus-Christ dans les fonctions du sacerdoce est souveraine, toute-puissante, pour maintenir dans l'âme du prêtre le sentiment de ses devoirs, et dans sa vie la sainteté que demande une telle participation.

Et voyez, vénérés confrères et chers enfants, combien Notre-Seigneur a soin de nous rappeler chaque jour que nous devons nous transformer en lui, nous identifier avec lui, ne faire qu'un avec lui. Non seulement c'est par les mains du prêtre que Jésus-Christ s'offre à Dieu son père, mais c'est par son union avec le prêtre que le sacrifice se termine et se consomme. Notre-Seigneur ne regarde son immolation comme complète, qu'autant qu'elle aboutit à la transformation du prêtre en lui-même. Voilà pourquoi la communion du prêtre est une partie intégrante du sacrifice de l'autel Elle est le couronnement

de l'oblation de Jésus-Christ, pour bien marquer que le prêtre doit s'identifier avec l'Homme-Dieu et ne faire qu'un avec lui : *sacerdos alter Christus.*

Ah ! s'écriait saint Jean Chrysostome, en parlant de cette communion du prêtre avec Jésus-Christ, « songez à quel honneur vous êtes élevé, à quelle table vous êtes admis, *cogita quali sis insignitus honore, quali mensa fruaris.* Car Celui que les anges tremblent de regarder, et qu'ils n'osent contempler sans frayeur, à cause de l'éclat qui rejaillit de sa personne, *quem Angeli videntes horrescunt, neque libere audent contueri propter emicantem inde splendorem*, c'est de celui-là même que nous sommes nourris, c'est à lui que nous sommes unis, c'est avec lui que nous devenons un même corps et une même chair, *hoc nos pascimur, huic nos unimur et facti sumus unum Christi corpus et una caro* ». Donc, concluait ce grand homme, dont l'éloquente parole n'est plus dans ma bouche, à quatorze siècles de distance, qu'un écho affaibli, si telle est la dignité que le prêtre emprunte à cette communion quotidienne avec Jésus-Christ, quelle ne devrait pas être la sainteté

de sa vie ? « Combien plus pure que les rayons du soleil ne devrait pas être la main qui distribue cette chair, *quo solari radio non splendidiorem manum carnem hanc dividentem ?* la bouche qui se remplit de ce feu spirituel, *os quod igne spiritali repletur ?* la langue qui se teint de ce sang redoutable, *linguam quæ tremendo nimis sanguine rubescit ?* » Lors donc, continuait-il en s'adressant aux prêtres, lorsque la moindre inclination vers le monde, ses folles joies, ses vains amusements, se fera sentir à nous, « considérons de quelles choses nous sommes devenus dignes, *consideremus quibus facti sumus digni ;* et que cette pensée-là corrige en nous tous nos mouvements déréglés, *talisque cogitatio nobis irrationabilium motuum sit correctio !* »

Pénétrons-nous de ces pensées vivifiantes, fortifiantes, vénérés confrères et chers enfants ; unissons-nous à Jésus-Christ du plus profond de notre cœur, puisque son sacerdoce est le nôtre. N'ayons d'intelligence, d'amour et d'activité que pour lui. Répétons avec saint Bernard : « Aucune étude, aucun livre n'a pour moi de saveur, si je n'y trouve pas Jésus-Christ ; *si scribas, non*

sapit mihi, nisi legero ibi Jesum. Discussions ou conférences, je n'y trouve aucun goût, s'il ne s'agit de Jésus-Christ ; *si disputes aut conferas, non sapit mihi, nisi sonuerit ibi Jesus.* C'est là le miel doux à mes lèvres, l'harmonie qui charme mon oreille, c'est ce qui fait la joie de mon cœur ; *Jesus mel in ore, in aure melos, in corde jubilus.* » Ainsi en sera-t-il de nous pour le temps et pour l'éternité. Car, après avoir participé aux travaux, aux luttes, aux épreuves du sacerdoce de Jésus-Christ en ce monde, nous partagerons ses gloires et ses félicités dans l'autre. C'est la grâce que je vous souhaite. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

Prononcée le 2 Juin 1875

POUR LA

CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE PAROISSIALE

DE MARANS

Mes Très Chers Frères,

Je suis venu imprimer à votre église le caractère de la consécration divine. Et certes, il méritait bien une telle faveur, ce temple, fruit de tant de sacrifices et produit d'un art si parfait. Vous avez compris, et je vous en félicite, qu'aucune dépense n'était de trop, du moment qu'il s'agissait d'élever une demeure à Notre-Seigneur Jésus-Christ présent au milieu des hommes dans la sainte Eucharistie. Soyez-en remerciés, Mes Frères : ce gracieux monument restera comme un titre d'honneur pour la génération présente;

pour le digne curé dont le zèle a su mener l'entreprise à bonne fin ; pour les deux Conseils de la commune et de la fabrique ; pour l'administration municipale et son noble chef ; et, je regarde comme un devoir de l'ajouter, pour le savant architecte qui a enrichi le diocèse de tant de belles œuvres : tous ont droit à mes remerciements et à mes félicitations.

Et, dès lors, il était convenable que l'église de Marans fût l'une des premières qui reçût de mes mains la consécration divine. Sans doute, une première bénédiction avait déjà tiré cet édifice du rang des choses purement profanes, pour lui imprimer un caractère religieux et l'approprier au culte de Dieu. Mais le moment est venu d'achever cette œuvre de sanctification et d'y mettre le sceau. Car la consécration d'une église est à sa bénédiction ce que la confirmation est au baptême. Pour bien montrer l'excellence et la dignité de ses temples matériels, images et figures du temple de nos âmes, l'Église agit envers les uns comme à l'égard des autres. Par la première bénédiction, celle du prêtre, le temple est comme baptisé ; il est purifié par l'eau lustrale, il devient un lieu saint. Mais le baptême du temple, lui

aussi, a sa perfection et son complément. Pour que ce néophyte, ce catéchumène mérite d'être une chose sainte et sacrée, dans le sens plein, complet et entier du mot, il ne suffit pas que la main du prêtre répande sur lui l'eau purifiante ; il faut que l'évêque lui-même fasse couler sur ces murs, sur cet autel, l'huile sainte ; qu'il les bénisse, qu'il les consacre, qu'il les imprègne d'une vertu surnaturelle par l'onction du saint Chrême, comme il fait du jeune chrétien déjà baptisé, mais attendant l'effet et la grâce de la confirmation. Par cette assimilation, si pleine de sens et de mystères, entre le temple de l'âme et le temple matériel, l'Église a voulu mettre en relief la sainteté de ces lieux, où Jésus-Christ réside le jour et la nuit ; elle a voulu nous montrer à quel point ces édifices privilégiés méritent notre vénération.

Oui, M. T. C. F., entrez dans l'esprit de cette grande, de cette haute cérémonie ; suivez-en les détails, dans la journée de demain, avec une religieuse attention ; il n'en est aucun qui ne renferme des leçons et des enseignements : et ces aspersions d'eau bénite, par lesquelles, au-dehors comme au-dedans, nous mettons en fuite l'en-

nemi de tout bien, pour ne plus laisser régner dans ces lieux que la paix, la justice et la charité ; et ces invocations à tous les saints, afin que le temple reproduise véritablement la Jérusalem céleste, où les bienheureux chantent sans cesse le cantique de la louange et de l'action de grâces devant le trône de Dieu ; et ces signes de croix si multipliés, qui montrent que le Calvaire se prolonge ici avec les bienfaits et les fruits de la rédemption ; et cet encens qui embaumera le lieu saint, pour montrer que vos prières se répandront ici comme un sacrifice d'agréable odeur ; et ces lettres de l'alphabet que le Pontife tracera sur la cendre du pavé, pour signifier qu'ici toute langue devra bénir le Seigneur ; et ces onctions tant de fois répétées, comme pour marquer la bénédiction divine qui s'attache à ces murs, s'y grave, s'y imprime, de même que la grâce d'en haut pénètre les âmes : toutes ces fonctions de la sainte liturgie, tout ce symbolisme si profond et si élevé expriment admirablement le caractère auguste que revêtent nos églises ainsi marquées du sceau divin, et quels effets salutaires résultent de cette dédicace pour le bien d'une paroisse.

Car la consécration d'une église devient pour une paroisse une nouvelle source de grâces et de bénédictions. Oui, n'en doutons pas, M. T. C. F., Dieu se plaît davantage à résider dans un temple qui lui a été dédié solennellement ; en retour de cet hommage éclatant qu'il y reçoit, il s'y montre plus propice à nos vœux, il y accueille plus favorablement nos demandes. La dédicace d'une église est, de la part de Dieu, une prise de possession authentique et définitive ; le Roi des Rois y fait ce jour-là son entrée triomphante : *attollite portas, principes, vestras, et introibit Rex gloriæ* (1) ; et le jour de ce joyeux avènement, il le marque par une effusion plus large des faveurs célestes. C'est après que Salomon eut achevé la dédicace du temple de Jérusalem, que le Seigneur lui dit : « J'ai exaucé ta prière et tes supplications, *exaudivi orationem tuam et deprecationem tuam*, j'ai sanctifié cette maison que tu as bâtie, afin que j'y établisse à jamais le siège de ma puissance ; et mes yeux et mon cœur seront toujours là, *et erunt oculi mei et cor meum ibi cunctis diebus* (2) ».

(I) Psaume XXIII, 7.
(2) III[e] Livre des Rois, IX, 3

Mais si la consécration d'une église est pour une paroisse une nouvelle source de grâces et de bénédictions, elle doit être également le signal et le point de départ d'un redoublement de ferveur et de piété, d'un accroissement de foi et de dévotion. Ce sont tous les fidèles qui doivent se consacrer à Dieu, en même temps que leur temple reçoit l'onction sainte, se retremper dans leur foi, se renouveler dans l'esprit de leur vocation divine. Car, si le Seigneur fait de ce temple extérieur et visible un lieu privilégié entre tous, c'est pour vous attirer davantage auprès de son tabernacle, source abondante d'où ses faveurs se répandront sur chacun de vos foyers. Venez donc souvent dans ce sanctuaire que les prières de l'Église ont rendu plus auguste ; venez y chercher avec confiance le pardon qui purifie, le pain qui fortifie, la parole qui éclaire et console; et un jour le céleste ouvrier vous placera, comme des pierres saintes, dans son temple éternel, qui est l'Église triomphante. Ainsi soit-il !

DISCOURS

PRONONCÉ AU

CERCLE DU LUXEMBOURG

A PARIS, EN 1876.

Messieurs,

Je remercie votre digne et zélé président de m'avoir fourni l'occasion d'assister à cette belle et intéressante soirée. Il y a bien des années que j'ai appris à connaître le cercle catholique du Luxembourg ; et, sans avoir été précisément témoin de sa fondation, j'ai du moins pu voir de près et suivre avec un vif intérêt ses premiers développements. A Sainte-Geneviève comme à la Sorbonne, vos aînés formaient le noyau le plus précieux de nos conférences et de nos cours : ils se distinguaient par le goût de l'étude non moins que par leur attachement à la religion ; et depuis

lors, quand je rencontre sur mon chemin des hommes qui, par leur savoir et la dignité de leur vie, occupent un haut rang dans l'estime de leurs concitoyens, il m'arrive bien souvent de retrouver parmi eux d'anciens membres de cette association qui est, pour la jeunesse studieuse de Paris, un encouragement et une préservation.

Je suis donc heureux de voir que le cercle du Luxembourg a largement tenu ce qu'il promettait à l'origine. Le compte rendu, que nous venons d'entendre et d'applaudir à juste titre, montre assez que vous êtes en voie de progrès. Et cependant, Messieurs, dans une œuvre quelconque, il faut plutôt regarder devant soi que derrière soi, et tenir moins compte de ce qui a été fait que de ce qui reste à faire. Vous êtes plus de trois cents membres à l'heure présente : c'est beaucoup, sans doute, mais est-ce bien assez, eu égard à cette grande ville et à la jeunesse si nombreuse qu'elle renferme? Lorsqu'on voit dans un pays voisin, à Bruges par exemple, un cercle catholique qui compte plus de mille membres, est-ce qu'une telle comparaison n'est pas de nature à exciter quelque surprise? Non, il faut bien l'avouer, l'esprit d'association n'est

encore ni assez compris ni assez développé dans notre pays : soit indifférence, soit toute autre cause, nous ne sommes pas formés à ces puissantes manifestations de la vie publique ; nous n'en avons pas acquis l'habitude, preuve que nous ne sentons pas assez le besoin de nous réunir, de grouper nos forces, de mettre en commun nos lumières et nos ressources ; et alors, quand arrive le moment de la lutte, elle nous trouve dispersés, sans point d'appui ni de ralliement, et par conséquent faibles, car l'effort individuel, si grand soit-il, ne saurait suppléer à l'action collective, et les meilleures causes ne triomphent ici-bas que par le concert des intelligences, par l'union des cœurs et des volontés.

Et pourtant, Messieurs, même à ne s'en tenir qu'au point de vue restreint de l'agrément social et du charme de la vie, un cercle tel que le vôtre n'est-il pas fait pour attirer les âmes ? L'on m'assure qu'il se trouve ici des professeurs et des étudiants appartenant à des institutions, je ne dis pas hostiles, je ne dirai même pas rivales, mais fraternellement émules ; et je ne suis pas étonné de cette rencontre. La religion, la science et la charité ne sont-elles pas un

centre commun, un terrain neutre sur lequel tous les hommes de bonne foi et de bonne volonté peuvent se réunir à l'aise et se donner la main? Que d'avantages à ces rapprochements, lorsqu'ils s'opèrent sur de telles bases! Oui, rien n'est utile comme de se voir et d'apprendre à s'apprécier mutuellement. Tout le monde gagne à cet échange de vues et de bons procédés entre des personnes faites pour s'entendre et pour travailler de concert au bien général. L'isolement engendre la défiance; à force de se renfermer chacun chez soi et de se tenir à distance les uns des autres, les hommes les mieux intentionnés finissent par croire à des dissentiments profonds, là où il n'y a le plus souvent que des malentendus; les préventions se dissipent au contact social et, après des rapports empreints d'une courtoisie réciproque, l'on est tout surpris de se trouver plus rapproché de tel ou de tel qu'on n'osait l'espérer. Et puis, Messieurs, l'on se sent plus fort, l'on marche avec plus de confiance en voyant à côté de soi des hommes jouissant de l'estime publique et suivant la même voie. Car tous, tant que nous sommes, nous avons besoin de chercher dans l'exemple d'autrui un

secours pour notre propre faiblesse. Il y a là, pour l'énergie individuelle, un point d'appui qui lui permet de se déployer plus librement ; et nos convictions s'affermissent dans le commerce de ceux qui les partagent et les manifestent avec nous.

Et si tel est, Messieurs, le résultat naturel de l'association chrétienne, n'est-ce pas à une époque comme la nôtre que l'on devrait en sentir plus vivement le prix et la nécessité ? Vous entrez dans la vie sérieuse, à l'un des moments les plus critiques de l'histoire de votre pays ; et, bien que les agitations du dehors ne doivent pas venir troubler le calme et la sérénité de vos études, il vous importe néanmoins de faire dès maintenant provision d'énergie et de lumières pour les luttes qui vous attendent. C'est par là seulement que vous exercerez une influence salutaire sur les hommes et les choses de votre temps. Les nations périssent, faute d'intelligence et de volonté ; et quand Dieu veut les retenir sur la pente de la décadence, il suscite parmi elles des hommes de principes et des hommes de caractère. Pourquoi ne pas le dire ? Nous avons fléchi dans l'action comme dans la pensée, les

âmes se sont amoindries, en même temps que se diminuaient les vérités ; c'est le mal dont nous souffrons. A la génération nouvelle, qui se dispose à entrer en ligne, à vous, Messieurs, de montrer moins d'incertitude sur le vrai et plus de fermeté pour le bien : vous avez sur vos devanciers l'avantage d'un enseignement plus net et plus précis, et qui, par conséquent, ne laisse plus de place ni au doute ni à l'indécision.

Il y a trente ans, il y a vingt ans encore, de grandes illusions, des illusions généreuses, si vous le voulez, régnaient dans beaucoup d'esprits, et ce n'étaient pas toujours les moins brillants. On se laissait tromper par des mots, retentissants et sonores, sans prendre garde que, sous ces mots empruntés à une langue nouvelle, il y avait des idées fausses. Volontiers, l'on accordait le baptême chrétien à des formules qui, dans leur sens natif, étaient la négation même du christianisme. Des faits passagers, accidentels, étaient érigés en maximes absolues, et ce qui n'avait que la valeur d'un argument relatif devenait une théorie applicable à tous les temps et à tous les lieux. C'était à qui rêverait, avec le plus de complaisance, de concilier ce qui

est inconciliable, le vrai et le faux, le juste et l'injuste. Bref, la Révolution n'était pas encore apparue, ou du moins elle n'était pas apparue à tout le monde sous son vrai caractère qui est de bannir le Christ de l'ordre politique et social, pour le reléguer dans un coin de la conscience. Depuis lors, de grandes lumières se sont faites : les événements ont parlé, et, plus haute que la voix des événements, la voix de l'Église, la voix du Souverain-Pontife s'est fait entendre, traçant à tous, dans ses immortelles Encycliques et dans le Syllabus qui les résume, la conduite à tenir et la règle à suivre; affirmant, avec le droit, la vraie liberté et la vraie autorité; écartant tout compromis, toute fausse transaction qui mettrait en péril, avec les fondements mêmes de l'ordre social, la souveraineté et l'indépendance de l'Église : de telle sorte que, à l'heure présente, pour peu que l'on y mette de bonne foi, rien n'est plus facile que d'être un homme de principes.

Je voudrais en dire autant du caractère ; mais le caractère a des racines plus profondes encore que l'intelligence ; il tient à ce que l'homme a de plus intime et de plus personnel. Il suppose,

dans toute la vérité du mot, une vie pure, une âme exempte de faiblesse, et cet empire sur soi-même qui fait sacrifier l'intérêt au devoir et placer l'honneur plus haut que le succès. Or tout cela n'est pas facile ; et l'homme est bien près de fléchir, quand il n'a plus d'autre soutien que lui-même. Faut-il s'étonner que, pour trouver à notre époque de vrais caractères, il faille les chercher parmi les hommes de foi ? L'homme de caractère, Messieurs, Dieu nous en a offert la vivante image dans cet auguste vieillard qui, seul, depuis plus d'un quart de siècle, tient tête à la Révolution, combat de front toutes les erreurs et toutes les iniquités, élève la voix à chaque scandale qui éclate, ne laisse passer sous silence aucun abus de pouvoir, et, sans se laisser intimider par la menace ni abattre par l'infortune, prolonge jusque sur son lit de souffrances ce grand spectacle de la force morale aux prises avec les puissances de ce monde, et les dominant toutes par le calme du droit et la majesté de la vertu.

Voilà le caractère, dans sa plus haute expression ; et tout chrétien qui s'inspire du même esprit, participe de la même grandeur. Non, ne

dites pas à cet homme qu'une foi robuste rend supérieur à toutes les vicissitudes de ce monde, ne lui dites pas de transiger avec le devoir, de faire fléchir la justice devant la passion, de retenir la vérité captive sur des lèvres tremblantes, de sacrifier la conscience à l'idole du moment. Ces défaillances, ces lassitudes, ces lâchetés, tranchons le mot, il ne les connaît pas : son caractère s'est retrempé aux sources de la foi ; et, s'il ne parvient pas à faire triompher autour de lui la justice et la vérité, il saura du moins retirer, du milieu des erreurs et des contradictions humaines, une conscience droite et une âme non troublée.

Soyez des hommes de principes, Messieurs, soyez des hommes de caractère, et l'avenir sera à vous, c'est-à-dire à la France catholique, qui croît et s'élève, tandis qu'autour d'elle tout languit, tout s'affaisse, tout croule ; suivez en toutes choses la voix de l'Église et de son auguste chef; et soyez pleins de confiance dans le succès de votre association, car Dieu ne manque jamais de bénir une œuvre dont le programme peut se réduire à ces trois mots qui disent tout et qui résument tout : la religion, la science et la charité.

ALLOCUTION

Prononcée à l'occasion de la

CINQUANTAINE DE PRÊTRISE D'UN CURÉ

> *Corona dignitatis senectus quæ in viis justitiæ reperietur.*
>
> La vieillesse est une couronne d'honneur que l'on recueille dans les voies de la justice.
>
> (Prov. xvi, 31).

C'est en ces termes que le Sage célébrait la vie de l'homme parvenu à ce point de sa durée, où une longue pratique de la justice forme autour de son front une couronne d'honneur, *corona dignitatis*. Et la voix de l'humanité, répondant à la parole de Dieu, a confirmé cette sentence de nos livres saints. Cette couronne de dignité et de respect, nous aimons à la placer au front du père de famille qui, après avoir consumé ses forces dans le travail de chaque jour, a vu s'élargir autour de lui le cercle de ses fils et

de ses petits-fils, *corona senum filii filiorum* (1); au front du magistrat qui a prolongé dans les assises de la justice une carrière honorable et utile; au front du vétéran qui est revenu chercher au foyer domestique un repos acheté au prix de mille dangers; et c'est avec plus d'émotion encore que nous la contemplons au front du prêtre, qui a blanchi dans le service des âmes et qui, après un demi-siècle de ministère apostolique, est encore debout, attendant qu'il plaise à Dieu de marquer la fin terrestre d'une existence consacrée tout entière à glorifier son nom et à sanctifier les âmes.

Telle est, en effet, la vie du prêtre : il est l'homme de Dieu, et il est le serviteur des âmes; et c'est à ce double titre que le respect et la reconnaissance des peuples s'attachent à sa personne, pour ajouter à sa couronne de cheveux blancs cette autre couronne dont parle le Sage : *corona dignitatis*. Il y a cinquante années, et plus encore, un jeune lévite, éprouvé par les exercices du noviciat sacerdotal, se disait en se prosternant sur les dalles du sanctuaire : Désor-

---

(1) *Prov.*, XVII, 6.

mais je n'appartiendrai plus au monde ; je renoncerai à ses vanités et à ses plaisirs ; le bruit de ses fêtes et de ses réjouissances n'arrivera plus jusqu'à moi ; je me renfermerai dans le silence de la retraite, dans le recueillement de la solitude ; et là, seul avec mon crucifix et mes livres, j'apprendrai aux pieds de Jésus-Christ la clémence et la miséricorde. Je me ferai tout à tous pour gagner à Dieu l'âme de mes frères ; je chercherai dans les tendresses de mon cœur un adoucissement à leurs maux, une consolation pour leurs peines, un baume pour leurs blessures. Prier pour eux, souffrir avec eux, travailler et me sacrifier en vue de leur bonheur, telle sera ma vie, telle sera mon existence sur la terre. Voilà plus d'un demi-siècle que ces paroles furent prononcées ; et celui à qui Dieu les inspirait alors se retrouve aujourd'hui au milieu de vous, votre pasteur et votre père. Ah ! c'est bien à une carrière ainsi remplie que je puis appliquer cette parole du Sage : « La vieillesse est une couronne d'honneur que l'on recueille dans les voies de la justice : *Corona dignitatis senectus quœ in viis justitiœ reperietur*.

Je le sais, l'Écriture sainte ajoute : *Ante mor-*

tem ne laudes hominem quemquam, « ne louez personne pendant sa vie (1) ». Je me garderai donc bien d'entreprendre un éloge prématuré ; et celui qui en serait l'objet me le pardonnerait moins que tout autre. Je puis du moins vous dire et je dois vous rappeler ce qu'il a été, ce qu'il est encore pour vous en sa qualité de prêtre et de pasteur. Cet homme que Dieu avait préparé de longue main pour en faire le serviteur de vos âmes, il a été pour vous ce que nul autre homme n'est pour vous sur la terre. Il a été pour vous un guide et un conseil, d'autant plus ferme et plus sûr qu'il n'a connu d'autre intérêt que le vôtre. Il a été pour vous un directeur spirituel, aux lumières duquel vous pouviez recourir en toute confiance, parce que le prêtre doit apprécier toutes choses aux clartés de la foi et suivant les règles de l'éternelle sagesse. Il a été pour vous un chef, mais un chef qui s'est toujours souvenu de ces paroles du divin Maître : « Le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir (2) ». Il a été pour vous un juge,

---

(1) Eccli., xi, 30.
(2) S. Matth., xx, 28 ; S. Marc, x, 45.

mais un juge miséricordieux, toujours prêt à vous faire entendre la sentence du pardon qui calme, qui rassérène, qui relève l'âme accablée du poids de ses fautes. Il a été pour vous un ami et un confident, dans lequel vous pouviez verser vos peines secrètes, vos douleurs intimes et ignorées du monde. Il a été pour vous un consolateur au milieu des épreuves et des difficultés de la vie. Il a été pour vous un médecin, toujours occupé à guérir vos infirmités spirituelles, à répandre sur les blessures de votre âme l'huile de la charité, le baume qui adoucit la souffrance. Il a été, ah ! surtout, il a été pour vous un père qui n'a vécu que pour ses enfants, qui n'a été heureux que de leur bonheur, qui a ressenti au fond de l'âme le contre-coup de tout ce qu'ils éprouvaient de malheur ou d'infortune, et qui se montrait toujours prêt à leur sacrifier d'avance son repos, ses veilles, ses sueurs, et au besoin, son sang et sa vie.

Telles sont les relations qui existent entre le prêtre et cette famille spirituelle dont Dieu et l'Église lui confient la direction. Ces relations, si intimes et si touchantes, vous les avez comprises, de votre côté, M. T. C. F., avec cette

intelligence du cœur que la foi donne au chrétien. Vous avez compris cette parole de la sainte Écriture : *Gloria hominis ex honore patris sui,* « l'homme trouve sa gloire dans l'honneur qu'il rend à son père (1) ». Ce prêtre qui arrivait au milieu de vous, il y a déjà tant d'années, vous l'avez accueilli avec joie ; vous l'avez entouré depuis lors d'affection et de respect ; vous vous êtes serrés autour de lui comme autour d'un père ; vous lui avez allégé, par votre concours sympathique, la tâche rude et pénible que mes prédécesseurs lui imposaient. Et ainsi s'est vérifiée cette autre parole de l'Écriture : *Deus honoravit patrem in filiis,* « Dieu a honoré le père dans ses enfants (2) », dans leur foi, dans leur piété, dans leur docilité à suivre ses avis, dans leur fidélité à mettre en pratique son enseignement et ses leçons. Vous êtes devenus sa récompense terrestre, en attendant qu'il puisse dire un jour de vous comme saint Paul : *Gaudium meum et corona mea,* « vous êtes devenus ma couronne et ma joie (3) ».

---

(1) Eccli., III, 13.
(2) *Ibid.*, 3.
(3) Epître aux Philip., IV, 1.

Et maintenant, M. T. C. F., que puis-je souhaiter, si ce n'est qu'une alliance si heureuse se continue longtemps encore, et qu'il plaise à Dieu de sceller de nouveau et de confirmer un pacte fondé sur l'affection paternelle d'un côté, et sur la piété filiale de l'autre. C'est le vœu que je forme pour vous d'abord, M. T. C. F., qui avez su faire de cette fête la vôtre ; et ensuite pour vous, mon cher curé, en mon nom propre et au nom de tous vos confrères, qui vénèrent en vous l'un des derniers survivants de cet ancien clergé si respectable par ses vertus. Puissé-je être bon prophète, en vous disant comme autrefois l'ange à Élie : *Grandis enim tibi restat via*, « il vous reste encore un long chemin à faire (1) », avant d'arriver au pied de la montagne de Dieu. C'est le vœu que je formais il y a quatre ans, quand j'avais le bonheur d'assister, sous les voûtes de Saint-Pierre, à la cinquantaine de sacerdoce du Père commun des fidèles, et il s'est réalisé jusqu'ici, bien qu'il y eût moins d'espérance que pour vous. Vous allez offrir la sainte victime, comme vous l'avez fait pour la première fois, il y

---

(1) IIIe Livre des Rois, XIX, 7.

a plus d'un demi-siècle : aujourd'hui comme alors, elle va être puissante entre vos mains. Priez pour toute cette famille dont vous êtes le chef bien-aimé ; priez pour ces enfants que vous avez baptisés et auxquels vous avez distribué pour la première fois le pain des anges ; priez pour ces époux dont vous avez reçu les serments et béni l'union au pied des autels ; priez pour ces défunts que vous avez accompagnés de vos prières jusqu'au seuil de l'éternité ; priez pour vos confrères dans le sacerdoce ; priez pour votre évêque, afin que ses épaules ne fléchissent jamais sous le poids d'une charge si lourde ; donnez-nous à tous une part dans vos prières, afin que ce jour devienne un jour de grâces et de bénédictions, comme il est pour nous un jour de joie et d'allégresse spirituelle. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

ADRESSÉE

AUX ÉLÈVES DU SÉMINAIRE FRANÇAIS

A ROME

En la fête de la Transfiguration de Notre-Seigneur

Assumpsit Jesus Petrum et Jacobum et Joannem fratrem ejus, et duxit illos in montem excelsum seorsum, et transfiguratus est ante eos.

Jésus prit avec lui Pierre, Jacques et Jean son frère, et il les conduisit à l'écart sur une montagne élevée, et là il fut transfiguré devant eux.

Ainsi lisons-nous dans l'évangile de ce jour.

MESSIEURS,

Cette grande scène de la Transfiguration n'est pas sans analogie avec votre situation dans cette maison d'étude et de recueillement. Car, bien que la claire vue du Seigneur Jésus, de sa doctrine et de sa divinité, soit le privilège de la vie

future, nous pouvons y préluder néanmoins dès ce monde par la foi et par la science de la foi. Ce qui reste obscur aux yeux de la chair s'illumine et se transfigure pour ceux qui, comme vous, sont admis à voir le Sauveur de plus près et à le contempler dans les manifestations de sa vérité et de son amour.

Et voilà pourquoi, Messieurs, voulant se montrer à vous dans les splendeurs de sa doctrine, qui est comme l'aurore de la vision béatifique, Jésus agit avec vous comme avec ses disciples privilégiés : il vous conduit à l'écart, *seorsum*, hors du monde, hors du bruit et des agitations, dans le silence de la prière et du recueillement; car ce n'est pas au milieu de la foule, de ses dissipations et de ses plaisirs, que Jésus se manifeste dans tout l'éclat de sa divinité. La solitude est le foyer des grandes lumières. C'est dans la retraite, au fond d'une cellule, entre les murs d'un séminaire ou d'un cloître, que se sont préparées ces *Sommes* théologiques, ces monuments de la science qui ont traversé les âges, chargés de louanges et d'admiration. *Duxit illos seorsum.*

Ce n'est pas tout, Messieurs : pour se manifes-

ter à ses disciples bien-aimés, Jésus les conduit sur une montagne élevée, *in montem excelsum*. Or n'est-ce pas de la sorte qu'il agit également à votre égard? Rome, cette ville aux sept collines, n'est-elle pas, elle aussi, un Thabor où Jésus-Christ se transfigure devant vous dans la plus haute et la plus éclatante preuve de sa divinité, qui est son Église? L'Église n'est-elle pas, en effet, le corps de Jésus-Christ, son incarnation continuée et prolongée, à travers les siècles, dans l'humanité chrétienne ? Et où cette grande Église apparaît-elle avec plus de puissance et de majesté divine qu'au centre même de sa force et de son unité? Sur le Thabor, le visage du Christ resplendissait comme le soleil, *resplenduit facies ejus sicut sol;* à Rome, c'est un rayon de cette lumière céleste que nous voyons reluire au front de celui qui représente le Christ sur la terre. Sur le Thabor, les vêtements du Christ étaient devenus blancs comme la neige, *vestimenta ejus facta sunt alba sicut nix;* à Rome, l'Église, cette épouse de Jésus-Christ, nous apparaît dans toute sa blancheur, c'est-à-dire avec toute la pureté de sa doctrine. Rome est pour vous, Messieurs, un

autre Thabor, où Jésus-Christ se manifeste à vous dans son Église qui, elle aussi, rayonne d'une beauté toute divine dans cette couronne d'apôtres, de vierges et de martyrs, dont les souvenirs et les exemples se conservent et se perpétuent au berceau de la chrétienté.

Et voyez, Messieurs, comme cette scène de la Transfiguration se reproduit pour vous jusqu'au bout et dans toutes ses parties. Pour se manifester à ses disciples privilégiés, pour leur donner une preuve complète de sa divinité, Jésus-Christ fait apparaître devant eux Moïse et Élie, la Loi et les Prophètes, la doctrine et l'histoire, la nature et la grâce, toute l'économie divine dans son enchaînement et sa majestueuse ordonnance. Et n'est-ce pas aussi ce vaste ensemble, cette œuvre des siècles et de la Providence que la science sacrée déroule ici devant vous? Voici d'abord la philosophie, qui met à nu les assises de la raison humaine, en éclaircissant ces notions premières et fondamentales sur lesquelles repose tout l'édifice de nos connaissances. Par la théologie dogmatique, vous abordez l'ordre surnaturel avec ses élévations et ses magnificences, cet ordre de la grâce et de la gloire, auprès duquel

toutes les conceptions purement rationnelles ne sont que des jeux d'enfant. La théologie morale vous fait parcourir tout le champ de l'activité et de la conscience humaine, en vous montrant toutes les lois suspendues comme par une chaîne à la loi divine, éternelle et absolue. L'exégèse vous met en main ce livre unique, ce livre des livres, qui commence par la Genèse du monde, pour finir avec l'Apocalypse de l'éternité ; ce livre qui a vingt styles et qui n'a qu'un caractère, auquel tant d'hommes ont mis la main et qui ne peut se signer d'aucun nom, parce qu'il est le livre de Dieu. Avec l'histoire ecclésiastique, vous voyez le plan divin se dérouler de siècle en siècle, à travers les luttes et les contradictions d'ici-bas ; et enfin l'étude du droit canon vous met en face de cet immortel monument de la législation ecclésiastique, qui, après avoir servi de modèle à toutes les législations humaines, est resté le code et la règle de la discipline et des mœurs. Ah ! dites-moi, cette manifestation splendide de Jésus-Christ dans tout l'ensemble des sciences sacrées n'est-elle pas une sorte de transfiguration et comme un prolongement de cette grande scène du Thabor, où les

témoignages du ciel et de la terre, du temps et de l'éternité se réunissaient pour faire resplendir aux yeux des disciples la divinité du Verbe?

Aussi, je comprends, Messieurs, qu'au milieu de ces grandes et belles études, qui vous occupent dans cette maison, vous soyez tentés de redire avec saint Pierre : *Bonum est nos hic esse*, « il est bon pour nous d'être ici », de puiser la doctrine à ses sources les plus pures : que ne nous est-il donné d'y planter notre tente pour toujours? Mais il en est de vous comme des apôtres, témoins de cette éclatante manifestation de Jésus-Christ : les travaux de la vie active vous attendent, au sortir des études théologiques auxquelles vous vous livrez en ce moment. Professeurs de séminaire ou pasteurs des âmes, vous devrez répandre sur vos diocèses les trésors de science et de piété que vous aurez puisés dans cette maison. Je dis : de science et de piété, car ces deux grandes choses ne doivent jamais se séparer. Il faut que toujours la culture du cœur marche de front avec le développement de l'esprit. Aussi bien, n'y a-t-il pas de véritable science en dehors de la sainteté. Notre-Seigneur

l'a dit : *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*; (1) « bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu ». Ces paroles ne s'appliquent pas seulement à la vision béatifique dans la vie future ; elles sont encore vraies de la science sacrée dans la vie présente. Ceux-là seuls pénètrent bien avant dans les mystères de la doctrine, qui présentent à la doctrine une âme assez pure pour la réfléchir tout entière et sans mélange. Car les passions sont comme autant d'épaisses vapeurs qui s'interposent entre la vérité et notre intelligence, qui interceptent la lumière d'en haut et qui l'empêchent d'arriver jusqu'à nous. Une âme sainte, au contraire, ressemble à un miroir qui reflète fidèlement les rayons qu'il reçoit. Voilà pourquoi de saint Paul à saint Augustin, et de saint Augustin à saint Thomas d'Aquin, les plus grands théologiens ont été de grands saints : chez eux, le cœur venait en aide à l'esprit, et ils ne voyaient si loin que parce que leur regard était limpide, suivant cette parole du Sauveur : *Si oculus tuus*

---

(1) S. Matthieu, V, 8.

fuerit simplex, totum corpus tuum lucidum erit (1).

Vous êtes heureux, Messieurs, de pouvoir passer quelques années dans cet établissement qui a déjà donné à l'Église de France des prêtres si distingués, et où des maîtres aussi pieux que savants s'appliquent à vous préparer aux fonctions du ministère et de l'enseignement. Vous êtes heureux de pouvoir passer ces années, les plus belles de votre jeunesse sacerdotale, au cœur même de la catholicité, à l'ombre du Saint-Siège, sous les yeux de l'immortel Pontife.

Ces grandes leçons, ces grands exemples, vous les recevrez de plus près ; et l'impression que vous en ressentirez vous suivra tout le long de la vie. Nous sommes à l'un de ces moments où l'Église a besoin, plus que jamais, de bons prêtres, d'intrépides défenseurs, de théologiens attachés aux saines doctrines, dévoués au Saint-Siège, et ne se laissant détourner ni à droite ni à gauche par les fausses opinions du jour, par les idées soi-disant modernes et qui ne sont au fond

(1) S. Luc, XI, 34.

que de vieilles erreurs. Vous sortirez d'ici, comme les apôtres du Cénacle, remplis de l'Esprit de Dieu, de l'esprit de la vraie foi et de la vraie science : le Seigneur bénira vos efforts, et les bonnes œuvres que vous aurez accomplies dans le temps seront votre couronne dans l'éternité bienheureuse. Ainsi soit-il.

ALLOCUTION

Prononcée à Angers, devant les Novices de la Compagnie de Jésus

A L'OCCASION

DES MARTYRS JAPONAIS

Chers Messieurs,

Je me suis rendu avec bonheur à l'invitation de votre digne et excellent supérieur, afin de pouvoir offrir pour vous le saint sacrifice de la messe, et d'appeler les bénédictions de Dieu sur les années de votre noviciat. Car c'est toujours avec joie que je me reporte en esprit vers cette maison, où la Compagnie de Jésus prépare ses membres aux fonctions de l'apostolat, dans le silence de la prière et de la méditation ; et je regarde comme une bonne fortune pour ma ville épiscopale, comme une source de grâces et de bénédictions pour mon diocèse, de posséder au

milieu d'eux cette pépinière du sacrifice et de la sainteté Oui, quand je pense à tous les hommes de Dieu qui ont passé par cette maison, qui, à l'heure présente, évangélisent les peuples, dirigent les âmes, élèvent la jeunesse chrétienne avec tant de zèle et de succès, j'aime à espérer que nous continuerons d'avoir quelque part à leurs mérites et à leurs travaux, et qu'ils auront laissé, au berceau de leur vie apostolique, plus qu'un simple souvenir, qu'ils y auront laissé, dis-je, une trace vivante et féconde de leur passage parmi nous. Voilà pourquoi, chers Messieurs, je me réjouis, avec tout mon clergé, de ce trésor spirituel qu'il a plu à Dieu de placer au milieu de nous ; et si les travaux de mon ministère ne me permettent pas de vous voir et de vous entretenir plus souvent, vous n'en êtes pas moins toujours présents à ma pensée et à mon cœur.

Et maintenant, que pourrais-je vous dire de plus instructif et de plus édifiant, que de vous rappeler l'exemple des généreux martyrs dont nous célébrons la fête en ce jour, et qui ont répandu un si grand lustre sur la Compagnie de Jésus, déjà très riche en gloires de ce genre ? Quoi de plus émouvant que cette

page du martyre, que l'on dirait une page du IIe ou du IIIe siècle, transportée à la fin du XVIe ? N'est-ce pas comme un nouveau calvaire que le Japon a vu se dresser sur ses côtes, avec le renouvellement des grandes scènes de la croix? Quel spectacle plus fortifiant pour nos âmes, que d'admirer tant de constance et d'abnégation dans cette troupe d'enfants, de jeunes hommes et de vieillards; que de voir cet enfant de douze ans (Louis), méprisant la vie qu'on semblait vouloir lui laisser, demandant où était la croix qu'on lui avait préparée, pour aller l'embrasser avec joie ; et cet autre enfant de treize ans (Antoine), chantant sur la croix un cantique de louanges, invitant les autres à bénir l'auteur de leur victoire et à souffrir la mort pour l'honneur de la foi ; et cet héroïque Paul Miki, bénissant Dieu de son bonheur et s'écriant : « Que j'ai de joie, lorsque je pense que je m'immole à trente-trois ans, âge auquel le Sauveur est mort pour racheter le genre humain ! » Et ce saint novice de dix-neuf ans, Jean Golo, embrassant sa croix avec tendresse, sous les yeux de son père présent à son supplice ; et, comme si tous les âges devaient se rencontrer sur le calvaire de Nangazaki, ce

bienheureux vieillard, Jacques Kisaï, qui s'était préparé au sacrifice en lisant tous les jours de sa vie la passion de Jésus-Christ? Non, les annales chrétiennes n'ont rien de plus beau ni de plus saisissant que ce drame douloureux, que l'Église replaçait, il y a quelques années, sous les yeux du monde moderne. C'est à la vue et au souvenir de tels exemples, qu'il nous faut ranimer notre courage et retremper notre âme, afin de la rendre capable de tous les dévouements et de la tenir prête à tous les sacrifices.

Il est donc vrai, Messieurs, que rien de grand ni de durable ne se fonde ici-bas que par le sacrifice d'un sang pur librement versé. Notre-Seigneur l'avait dit dans l'Évangile : *Nisi granum frumenti, cadens in terram, mortuum fuerit, ipsum solum manet; si autem mortuum fuerit, multum fructum affert* (1). Le sang des martyrs japonais est venu arroser cette terre qu'avait remuée saint François Xavier ; et si nos misérables querelles de l'Europe chrétienne n'avaient entravé ces conquêtes pacifiques, nul doute

---

(1) S. Jean, XII, 25.

qu'une semence si féconde n'eût fait germer tout un monde de vertus et de sainteté.

Dieu ne nous demande pas à tous de si grands sacrifices; mais ce qu'il exige de chacun de nous, c'est une générosité à toute épreuve. *Potestis bibere calicem quem ego bibiturus sum* (1)? « pouvez-vous boire le calice que je devrai boire moi-même? » telle est la question que Jésus-Christ adresse à quiconque veut prendre part à son ministère, lévite dans la vie sacerdotale ou novice dans la vie religieuse. Et dans ce calice du Seigneur, il y a de la douceur sans doute, mais il y a aussi, il y a surtout de l'amertume, l'amertume de la souffrance, l'amertume de la persécution. Qui sait ce que l'avenir nous réserve à vous et à nous? Le mal suit une progression effrayante et l'on ne voit pas quelle force humaine pourra l'arrêter. Exil, prison, bannissement, confiscation des biens, les ordres religieux, comme le clergé séculier, ont déjà senti, en Italie, en Suisse et en Allemagne, ces premières atteintes par où commence d'ordinaire

(1) S. Matthieu, xx, 23.

l'œuvre des persécuteurs. Qui peut répondre des conséquences qu'entraîne un tel état de choses? Mais j'ai la confiance que, si des jours mauvais venaient à se lever pour l'Église de France, elle n'aurait point contre ses ennemis de plus ferme rempart que la Compagnie de Jésus.

Et certes, comme le disait saint Augustin, rien n'est plus beau ni plus glorieux que cette lutte où Dieu nous assiste, où les anges nous contemplent, où les saints nous encouragent par leur exemple, où l'Église nous bénit, et où Jésus-Christ, après avoir combattu avec nous, nous donne l'espoir de triompher avec lui. Ainsi soit-il!

BÉNÉDICTION

D'UNE

CHAPELLE VOTIVE

Érigée en l'honneur de l'Immaculée-Conception

A SAINT-LAURENT-DES-AUTELS

Le lundi de la Pentecôte, 2 juin 1879

Mes Très Chers Frères,

Il y a deux ans, un terrible fléau éclatait dans cette paroisse. Vous étiez à l'un de ces moments, où les lois mystérieuses de la souffrance passent le niveau sur un peuple entier et soumettent à leur empire des multitudes d'êtres humains, sans distinction d'âge ni de condition. Dieu, dont les desseins sont impénétrables, Dieu, qui tient nos vies entre ses mains, avait permis cette cruelle épreuve pour faire éclater parmi vous le cou-

rage et la résignation chrétienne. Car, ainsi que le disait saint Cyprien à son peuple, au milieu d'une épidémie qui ravageait la ville de Carthage, de telles calamités sont destinées, dans le plan de la Providence, à retremper les âmes, en reportant leurs espérances vers le ciel. N'est-ce pas dans la tempête, s'écriait le grand évêque, qu'on reconnaît un pilote expérimenté? N'est-ce pas sur le champ de bataille que le soldat fait ses preuves? *Navis gubernator in tempestate dignoscitur, in acie miles probatur.* Il en coûte peu de se vanter en l'absence du péril; c'est à l'heure du danger que les cœurs se révèlent. Un arbre, dont les racines plongent profondément dans la terre, reste immobile et brave l'ouragan qui l'assaille; protégé par sa forte charpente, un navire est battu par les vagues, sans que ses flancs s'entr'ouvrent; sous le fléau du laboureur, les grains vigoureux résistent aux mêmes vents qui emportent au loin la paille sans consistance.

Ainsi parlait saint Cyprien, pour rappeler aux fidèles de Carthage, visités par la maladie contagieuse, que ces grandes épreuves ont pour but de purifier les âmes et de manifester ce qu'il y a en elles de vertu et de véritable force. L'événement

a démontré qu'il en a été ainsi de vous, M. T. C. F. Certes, c'étaient des scènes de tristesse et de désolation, que celles dont vous avez été témoins il y a deux et trois ans, lorsque vous voyiez tomber à vos côtés un père, une mère, une épouse, un frère, une sœur, des enfants qui vous étaient chers. Amères et funèbres séparations ! *funebris et tristis avulsio !* Mais aussi que de sentiments de résignation, d'une part, que d'actes de dévouement et de charité, de l'autre, le fléau de l'épidémie n'a-t-il pas provoqués parmi vous! Vos prêtres en ont été les témoins émus ; et c'est par leurs édifiants récits que j'ai appris à connaître les fermes de la Patellière, des Cotaux, de la Priauté, de la Grande-Oudière et de la Foi, pour ne parler que de celles-là, où, par leur amour du prochain, par leur générosité, par leur sollicitude à l'égard des malades, tous, grands et petits, riches et pauvres, ont su égaler les vertus aux souffrances, et montrer ce que peut une population chrétienne, quand c'est la foi qui l'éclaire et la charité qui l'inspire.

Et d'abord, vous avez fait ce que doit faire une paroisse chrétienne sous le coup de l'épreuve. Vous avez jeté vers le ciel le cri de la prière ; vous

avez supplié le Seigneur de hâter l'heure de la délivrance ; vous vous êtes humiliés sous la main du Tout-Puissant... Tous ces sentiments pénétraient vos âmes, dans cette grande et belle manifestation du 17 février 1877, quand, précédés de la croix, et sous la bannière de vos saints protecteurs, vous vous êtes rendus processionnellement, et en habit de deuil, à la chapelle du Ponceau, récitant les psaumes que la pénitence plaçait jadis sur les lèvres du Roi-Prophète : *Miserere mei, Deus, secundum magnam misericordiam tuam!* Certes, dans ce concert de supplications de tout un peuple, il y avait de quoi toucher le cœur de Dieu, de quoi fléchir sa justice et appeler sa miséricorde. Faut-il s'étonner que des prières si ferventes aient été exaucées et que le fléau se soit éloigné de vous après de pareilles démonstrations de foi ? Aussi bien, ne vous étiez-vous pas bornés à ces actes d'un jour, d'une heure. Pour donner à vos sentiments une expression durable, vous aviez formé le projet de perpétuer votre reconnaissance envers Celle que l'Église nomme le *Salut des infirmes*. L'idée d'ériger une chapelle votive en l'honneur de la Vierge

immaculée avait jailli de vos cœurs, avec une spontanéité qui témoignait à merveille de la vivacité et de la profondeur de votre foi. Aujourd'hui, ce vœu est accompli, et je ne saurais dire combien j'ai été touché d'apprendre qu'en si peu de temps, et avec des ressources relativement faibles, vous êtes parvenus à construire un monument si remarquable. Aussi, malgré les occupations et les fatigues si nombreuses à cette époque de l'année, je n'ai pas hésité à me rendre au milieu de vous, pour bénir moi-même ce nouveau sanctuaire, et appeler les faveurs divines sur tous ceux qui viendront y implorer le secours de la Reine du ciel.

Car ce n'est pas un capital infructueux que vous avez jeté dans ces pierres; vous en retirerez, vous et vos enfants, des trésors de grâce, de lumière et de force. Rien n'est plus propre à toucher le cœur de Dieu que la reconnaissance, comme aussi rien n'est plus instructif pour les générations à venir, que ces monuments qui attestent la piété des ancêtres. Quand vos fils vous interrogeront plus tard, à l'exemple des enfants d'Israël, et qu'ils vous diront : *Quid sibi*

volunt isti lapides ? (1) « que signifient ces pierres ? » leurs pères et leurs mères leur répondront : Cette chapelle est le mémorial d'un grand bienfait ; elle consacre le souvenir de la miséricorde divine envers les habitants de Saint-Laurent-des-Autels. Oui, tout parlera à leurs yeux et à leur cœur, dans le sanctuaire que nous allons bénir ; tout, jusqu'à ces statues que vous portez triomphalement sur vos épaules, pour en orner l'intérieur du nouvel édifice. A l'aspect de la Vierge immaculée, vous penserez à cette Toute-Puissance suppliante, que nul n'a jamais invoquée en vain ; saint Joseph évoquera devant vous les souvenirs de cette maison de Nazareth, de ce foyer qui doit être le modèle de toute famille chrétienne ; saint Sébastien vous dira qu'il faut savoir souffrir pour Dieu, sans faiblesse et sans crainte ; tous ces saints réunis vous rappelleront que la sainteté est la grande chose de ce monde, car elle seule ouvre les portes de l'éternité bienheureuse, où il n'y aura plus ni deuil, ni douleur. Ainsi soit-il !

---

(1) Josué, IV, 6.

HOMÉLIE

POUR LA FÊTE DE SAINT JEAN

Prononcée au Grand-Séminaire d'Angers

SUR

LE SACERDOCE, VIE D'ACTION ET VIE D'ORAISON

Mes Chers Enfants,

La fête de ce jour nous remet chaque année sous les yeux, dans la personne de l'apôtre saint Jean, l'un des modèles les plus accomplis du sacerdoce. Et bien que, chaque année, nous cherchions dans la vie du disciple bien-aimé un exemple et une leçon, nous sommes loin d'avoir épuisé un thème si fécond et si varié, tant est vive, tant est grande cette lumière que Dieu a fait briller dès l'origine de l'apostolat.

C'est dans l'Évangile même de ce jour que je trouve l'un des traits distinctifs de l'apôtre saint Jean ; et ce n'est pas sans raison que le Livre sacré met en scène deux hommes qui, chacun à sa manière et suivant son caractère propre, expriment et personnifient la vie sacerdotale : Saint Pierre et saint Jean, l'homme d'action et l'homme d'oraison, la vie active et la vie contemplative, comme pour marquer les deux aspects sous lesquels se présente le ministère ecclésiastique, les deux éléments dont l'union fait le prêtre selon le cœur de Dieu et dans l'esprit de la sainte Église.

Le sacerdoce est d'abord une vie d'action. *Tu me sequere* (1). Ces paroles que Jésus-Christ dit à saint Pierre dans l'Évangile de ce jour, il nous les répète à tous. Marcher à la suite du Seigneur dans l'œuvre de la conquête des âmes, voilà notre mission. Le séminaire n'est pas le noviciat d'un couvent ; et vous n'êtes pas seulement appelés à vous sanctifier vous-mêmes, mais encore à sanctifier les autres. C'est au milieu du monde que vous devrez exercer votre ministère,

---

(1) S. Jean, xxi, 22.

en présence et au contact des hommes qui vous demanderont la lumière, la force et la vie. Prêcher, catéchiser, administrer les sacrements, diriger les consciences, consoler les uns, avertir les autres, se faire tout à tous pour gagner les âmes à Jésus-Christ, telle est la vie du prêtre : vie essentiellement active, toute consacrée au service du prochain, remplie d'œuvres de toute sorte. Sa devise est celle-là même que prenait Notre-Seigneur, lorsqu'il disait, au milieu de ses courses apostoliques : *Pater meus usque modo operatur, et ego operor* (1), « mon Père travaille sans cesse, et moi aussi j'opère toujours ».

Mais cette vie d'action, représentée par l'apôtre saint Pierre, n'est ni féconde ni complète sans la vie d'oraison dont saint Jean est l'image et le symbole. L'une est en marche, *tu me sequere ;* l'autre se tient au repos, *sic eum volo manere*. C'est la pensée qu'exprimait saint Augustin, lorsqu'il disait de ces deux vies : *Una est in opere actionis, altera in mercede contemplationis*. La vie d'oraison est, pour le prêtre, la

(1) S. Jean, v, 17.

source où s'alimente la vie d'action ; c'est le foyer d'amour où se prépare la flamme qu'il doit répandre dans les cœurs. Comme saint Jean au pied de la croix, c'est devant son crucifix, les yeux fixés sur son divin Maître, dans le silence du recueillement et de la méditation, qu'il puise les lumières et l'énergie dont il a besoin pour les travaux du ministère actif. C'est encore à l'exemple du disciple bien-aimé, qu'il se plaît à reposer sur le cœur de Jésus, lorsqu'aux heures de relâche ou de loisir que lui laisse la charge pastorale, il vient faire sa visite au Saint-Sacrement et renouveler en quelque sorte le colloque de la dernière Cène, dans le commerce intime de son âme avec le Dieu de toute pureté et de toute sainteté. Sans cette vie intérieure, cette vie spirituelle, cette vie de prière et d'oraison, son activité reste stérile ; il s'agite dans le vide, il est frappé de langueur, comme un arbre dont la sève est tarie et qui, faute de nourriture, ne peut plus se couvrir ni de fleurs ni de fruits. Heureux, au contraire, le prêtre qui a su de bonne heure unir, suivant le langage des maîtres de la vie spirituelle, Marthe et Marie, saint Pierre et saint Jean, conserver la paix du dedans parmi les tra-

vaux du dehors, se dépenser pour les autres sans se perdre lui-même; d'autant plus zélé pour les œuvres extérieures qu'il s'efforce davantage d'entretenir dans son cœur la divine charité, qui le pousse en avant tout en le laissant maître de lui-même et de ses mouvements, et qui en fait un apôtre parce qu'elle en fait, avant tout et par-dessus tout, un saint!

Voilà ce que l'on vous apprend au séminaire, mes chers enfants. L'on vous initie à la vie intérieure, pour vous préparer aux devoirs de la vie extérieure. Avant de vous dire comme à saint Pierre : *Sequere me*, « suivez-moi », à travers les fatigues et dans le champ de l'apostolat, Jésus-Christ dit de vous comme de saint Jean, *sic eum volo manere donec veniam*, « je veux qu'il reste ici, jusqu'à ce que je l'appelle », qu'il y reste, qu'il y demeure, dans l'étude, la retraite et la contemplation, se préparant à la vie active par les exercices de la prière, par les pratiques de la piété chrétienne. Ainsi ferez-vous l'apprentissage du ministère sacerdotal qui est à la fois un ministère d'action et un ministère d'oraison. Ainsi comprendrez-vous la vérité de cette parole du psalmiste : *In meditatione mea*

exardescet ignis (1). C'est dans la méditation que la flamme de l'apostolat s'éveillera en vous ; et quand viendra le jour où le Seigneur fera appel à votre dévouement, vous serez prêts. Vous serez des hommes d'œuvres, parce que vous aurez appris à devenir des hommes de prière. C'est à cette double marque que Dieu reconnaît ses vrais serviteurs, ceux dont il bénit les travaux et récompense les mérites. Puisse cette récompense être un jour votre partage. C'est la grâce que je vous souhaite, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !

(1) Psaume XXXVIII, 4.

ALLOCUTION

POUR LE MARIAGE DE

M. LOUIS MAYAUD ET DE Mlle ÉLISABETH DE VIENNE

Prononcée à Paris, dans l'église Saint-Philippe-du-Roule

Le 7 mai 1883

Chers Enfants,

Il y a un an, un deuil profond nous réunissait dans cette église. Nous y venions, Mgr l'évêque d'Évreux et moi, mêler nos prières aux vôtres, et payer le tribut de l'affection et de la reconnaissance à l'homme éminent (1) qui, après avoir joué un rôle considérable dans les conseils de la nation, était devenu pour le diocèse d'Angers, et particulièrement pour la ville de Saumur, un modèle de vertu et de piété chrétienne. Quelques mois après, sa noble compagne le suivait au tombeau, comme pour montrer qu'une plus

(1) M. Louvet, ancien Ministre, ancien maire de Saumur.

longue séparation eût été impossible à deux âmes si étroitement unies ; et, si je me permets d'évoquer devant vous le souvenir de ce double deuil, en un jour où il semblerait qu'il ne dût y avoir de place que pour la joie et l'allégresse spirituelle, c'est que, pour des chrétiens, et ceux qui disparaissent et ceux qui survivent continuent en quelque sorte à former une seule et même famille ; c'est que, comme le disait si bien le P. de Ravignan, presque à pareil jour, il y a déjà près d'un demi-siècle, et dans une circonstance toute semblable : « Le Dieu qui bénit et consacre les douleurs, consacre et bénit aussi nos joies, quand nous venons les rapporter à sa bonté, comme à leur source véritable et pure. »

Magnifiques paroles, telles qu'il en tombait si souvent des lèvres de l'éloquent religieux, dont la douce et sainte figure me semble planer sur nous, en ce moment solennel où sa petite-nièce implore le secours de Dieu pour l'acte le plus important de la vie. Car ce n'est pas seulement un honneur, mais encore une bénédiction, que d'être rattaché par des liens si intimes à ce grand serviteur de Dieu et de l'Église qui, mieux peut-être que tout autre homme de ce siècle, a su

désarmer les ennemis de la foi par le charme austère de sa piété, par l'onction pénétrante de sa parole, par la franchise et la noble simplicité de son caractère. Grâce à Dieu, ce nom qui nous est resté si cher est encore porté avec distinction jusque dans la première assemblée du pays ; et je le salue avec d'autant plus de respect que je le vois associé à un autre nom, à celui de l'éminent magistrat (1), dont il m'avait été donné d'apprécier le rare mérite dans l'un des conseils de l'État, et qui, à l'exemple des de Sèze, des Portalis et des Troplong, avait su occuper avec tant de dignité le premier siège de la Cour suprême, réservé jusqu'à ces derniers temps aux gloires les plus éclatantes et les plus hautes de la magistrature française.

Voilà de grands exemples et de grands souvenirs, mes chers enfants, des exemples et des souvenirs qui obligent ; et quand, dans des circonstances comme celle-ci, nous nous plaisons à rappeler aux jeunes époux leurs traditions de famille, est-ce pour flatter leur vanité ? A Dieu ne plaise ! Ce sont, au contraire, des leçons que

(1) M. de Vienne.

nous cherchons à tirer d'un passé glorieux. Il y a là, pour les nouvelles familles qui se forment, une chaîne qu'elles ne sauraient briser, et un stimulant qui les anime. Car l'homme se sent plus fort, il marche avec plus d'ardeur sur le chemin de la vie, quand, regardant derrière lui. il trouve dans son héritage le legs de la vertu, de l'honneur, de la fidélité au devoir. Alors, sa voie est toute tracée ; elle est marquée d'avance par d'ineffaçables souvenirs, et il n'a qu'à la suivre jusqu'au bout, pour y trouver le mérite et le bonheur, l'estime des hommes et les bénédictions de Dieu.

Voilà pourquoi je ne saurais non plus passer sous silence cette longue suite de siècles où, d'une génération à l'autre, la Bretagne avait appris à honorer le nom et les services des Du Dresnay, depuis cet héroïque Renaud, l'émule des Du Guesclin et des Ollivier de Clisson, au xve siècle, jusqu'aux nobles gentilshommes dont les événements du siècle dernier ont fait éclater la bravoure et la fidélité. Grande page dans l'histoire de ce pays de Saint-Pol-de-Léon, auquel me rattachent depuis trois ans les liens d'une confiance réciproque ; pays demeuré inébranlable

dans ses convictions, comme le granit de ses côtes, et où se réfugieraient, comme dans leur dernier asile, la foi et l'honneur, si on parvenait à les bannir du reste de la France. Mais combien cette page d'histoire, où la maison Du Dresnay brille d'un si vif éclat, me paraît-elle plus belle et plus touchante, quand je vois la religion y apparaître à son tour sous les traits de cet archevêque de Paris, dont la haute et sereine figure domine toute une époque déjà éloignée de nous : pontife au cœur si généreux, au caractère si digne et si ferme, et qui, après avoir vécu errant et fugitif au milieu de son propre troupeau, n'ayant où reposer sa tête à l'exemple du divin Maître, mourait en face de ses persécuteurs, l'oubli et le pardon sur les lèvres. Mgr de Quélen et le P. Ravignan, ah ! quels témoins pour votre union, chers enfants, et quels protecteurs ! Témoins invisibles, sans doute, mais dont les prières seront pour vous un motif d'espérance et un gage de bonheur !

Laissez-moi donc vous exprimer tout le bonheur que j'éprouve à voir se former des liens qui rattacheront l'une à l'autre deux grandes familles et deux nobles âmes, faites pour se com-

prendre et pour s'aimer. Quand de telles alliances se concluent par suite d'un consentement réciproque, le monde s'en réjouit comme d'un événement heureux et la société civile y trouve un élément nouveau de force et de prospérité. Mais la religion, tout en appréciant ces choses de la terre à leur juste valeur, élève plus haut son regard : elle ne s'arrête ni à l'éclat du rang, ni aux avantages matériels, ni à la perspective d'un bonheur passager ; elle voit, par-dessus tout cela, ce qui est la fin suprême du mariage chrétien, le développement du règne de Dieu sur la terre, l'extension de la grande famille des élus dans le ciel.

Oui, voilà bien le but de cette divine institution, telle qu'elle apparaît aux yeux de la foi : augmenter le nombre des enfants de Dieu, de ceux qui devront le servir, le glorifier, et participer à sa vie et à son éternelle félicité. Chaque fois qu'il se fonde une famille chrétienne de plus, c'est un nouveau foyer de vertus et de sainteté qui se forme, qui s'organise ; c'est un nouveau rayon de gloire qui s'ajoute aux splendeurs du plan divin ; ce sont de nouveaux membres qui viennent accroître et fortifier le

corps mystique de Jésus-Christ ; c'est enfin une nouvelle pierre apportée à cet édifice de la Jérusalem céleste, qui se poursuit et s'achève à travers le temps, pour trouver dans l'éternité son terme et son couronnement.

On l'a dit, on le répète bien souvent : le mariage est le fondement de la famille, de l'État, de la société humaine. Cela est vrai sans doute, et voilà pourquoi le respect universel s'attache à cette institution, la première et la plus essentielle de toutes. Mais le mariage chrétien est, avant tout et par-dessus tout, le fondement de l'Église, de la grande famille des saints, la pierre angulaire de la cité de Dieu. Voilà ce qui en fait l'excellence, la grandeur surnaturelle et divine. Et c'est pourquoi Dieu l'a élevé à la dignité de sacrement, c'est-à-dire à la plus haute dignité où puisse atteindre un acte humain. *Sacramentum hoc magnum est*, « grand est ce sacrement », s'écriait saint Paul ; mais, ajoutait-il, le mariage n'a cette puissance et ce haut caractère, qu'autant qu'il est contracté en Jésus-Christ et dans l'Église : *ego autem dico in Christo et in Ecclesia* (1).

---

(1) Épître aux Ephésiens, V, 32.

Oui, mes chers enfants, vous voilà devenus le symbole vivant du Christ et de l'Église. L'alliance que vous allez contracter signifie, représente, exprime les noces sublimes, ineffables, de la divinité avec l'humanité : elle en est, pour ainsi dire, la continuation et le prolongement. De même que le Christ a épousé l'humanité, qu'il s'est donné à elle, qu'il s'est livré pour elle, qu'il a contracté avec elle une alliance indissoluble, ainsi y aura-t-il entre vous une donation complète, absolue, irrévocable. L'union de Jésus-Christ avec l'Église n'a pas eu d'autre but que la sanctification des âmes : vous sanctifier vous-mêmes par une édification réciproque, et s'il plaît à Dieu, former et préparer des saints, des élus, c'est aussi la fin suprême et dernière de cette union qui trouve dans l'Incarnation du Verbe son type et son idéal le plus auguste.

Oh ! que je comprends avec quel éclat et quelle élévation de langage les Pères de l'Église, à la suite de saint Paul, célébraient les grandeurs et la sainteté du mariage chrétien. Je ne puis résister au plaisir de citer le tableau qu'en traçait Tertullien, au II[e] siècle ; et il me semble que ces magnifiques paroles, prononcées il y a seize cents

ans, portent avec elles un parfum d'antiquité inimitable :

« Comment, s'écriait l'éloquent prêtre de Carthage, ma bouche pourrait-elle suffire à exprimer le bonheur de cette alliance, dont l'Église serre les nœuds, que l'oblation du sacrifice confirme, à laquelle la bénédiction sacerdotale met le sceau, que les anges publient comme témoins, que le Père céleste ratifie : *quod Ecclesia conciliat, et confirmat oblatio et obsignat benedictio, angeli renuntiant, Pater rato habet?* Quelle alliance que celle de deux fidèles unis dans une même espérance, dans le même sentiment du devoir, et par les liens d'un même service ! Tous deux, ils sont frères, *ambo fratres*, tous deux serviteurs du même maître ; nulle séparation de la chair ni de l'esprit. Oui, vraiment, ils sont deux dans une même chair ; une seule chair, un seul esprit, *ubi caro una, unus et spiritus*. Ensemble ils prient, *simul orant*, ensemble ils se prosternent, jeûnent, s'instruisent, s'exhortent, se soutiennent. Vous les rencontrez de compagnie à l'église, de compagnie au banquet divin, *in ecclesia Dei pariter utrique, pariter in convivio Dei*. Angoisses, tribulations, joies,

tout est commun entre eux. Nuls secrets à se dérober, confiance réciproque, support mutuel... Voilà les alliances qui réjouissent le Christ : *talia Christus videns et audiens gaudet* (1).

Telle sera la vôtre, mes chers enfants. Les sentiments de foi qui vous animent me sont garants que vous saurez envisager le mariage de la sorte, et que vous y verrez, avant tout, le devoir, l'esprit de dévouement et de sacrifice. Car c'est par ce côté-là que l'union conjugale m'apparaît dans toute sa grandeur morale. Aussi bien l'homme n'est-il grand que parce qu'il peut se sacrifier; et les beaux moments de son existence ne sont pas ceux où il se dit : J'ai joui de la vie; mais ceux où il a conscience d'avoir fait un sacrifice. Le sacrifice est la vraie noblesse de l'homme; c'est sa beauté surnaturelle et divine. Qu'est-ce qui donne à la famille sa dignité sévère? C'est qu'elle repose sur le sacrifice. Il y a là deux existences qui doivent se confondre en une seule, deux vies qui n'en font qu'une. Il y a là deux êtres qui se dévouent pour un troisième; et cette immolation fait leur grandeur...

---

(1) *Ad uxorem*, l. II, c. 9.

Je suis sûr, mes chers enfants, que ces mots de dévouement et de sacrifice n'ont rien qui puisse troubler votre confiance en Dieu. La grâce, qui consacre aujourd'hui vos joies, adoucira aussi l'amertume de vos épreuves, s'il plaît à Dieu de semer l'adversité sous vos pas. Et, dans les jours de tristesse, vous aimerez à vous rappeler cette autre parole du P. de Ravignan, car j'ai plaisir à vous faire entendre jusqu'au bout cette voix d'outre-tombe, si chère à vos cœurs : « La vie, même la plus heureuse et la plus enviée, a ses vicissitudes et ses peines. » Marchez donc avec courage dans la voie d'honneur que vous ont tracée vos ancêtres : c'est le droit chemin qui vous conduira, à travers les épreuves du temps, dans la tranquille demeure de l'éternité. Ainsi soit-il.

HOMÉLIE

POUR

LA RÉNOVATION DES PROMESSES CLÉRICALES

PRONONCÉE AU GRAND-SÉMINAIRE D'ANGERS

En la fête de la Présentation de la Sainte Vierge

> *Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi, ut sint unum, sicut et nos.*
>
> Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous.
>
> (S. JEAN, ch. XVII.)

MESSIEURS,

Telle est la prière suprême que Jésus-Christ adressait à son Père, au moment où il allait achever sa mission terrestre. En prévision des luttes et des épreuves que ses disciples auraient à subir, le divin Sauveur demandait pour eux ce qui devait être leur principale force, l'union des cœurs et des volontés. Il savait quelles difficultés

les attendaient dans le monde, à quelles attaques et à quelles contradictions ils allaient être en butte, combien d'ennemis ils trouveraient en face d'eux. Mais il savait aussi que, pour vaincre, une armée a besoin de rester unie, et que le jour où la division commence à se mettre dans ses rangs, elle marche vers une défaite certaine. Voilà pourquoi il disait à son Père, au milieu des sublimes épanchements de la Cène dernière : « Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous », *ut sint unum, sicut et nos.*

L'union étroite et intime, l'union non pas seulement extérieure et apparente, mais l'union des âmes, voilà ce que l'Église n'a cessé de recommander à ses ministres. Et certes, Messieurs, si cette union dans le clergé a été nécessaire de tout temps, elle l'est devenue plus encore à notre époque, où tant de forces ennemies se sont coalisées contre nous. De quelque côté que nous portions nos regards, nous trouvons des luttes, dans l'ordre social et politique, sur le terrain de l'enseignement et de l'éducation, du côté des gouvernements et des peuples. Partout l'on s'efforce de combattre le clergé, d'amoin-

drir son influence, d'entraver son action, de lui disputer l'air et la liberté. Ici, c'est la presse qui débite ses mensonges ; là, ce sont les émissaires de la Révolution qui répandent leurs calomnies à pleines mains. Et cette lutte est générale ; elle existe dans tous les pays, elle se fait sentir jusque dans le dernier village. Que de motifs pour la grande armée sacerdotale de serrer ses rangs et de se grouper autour de ceux que l'Esprit-Saint a établis pour régir et gouverner l'Église de Dieu !

Car, le principe et le fondement de l'union, c'est la hiérarchie, telle que Notre-Seigneur Jésus-Christ l'a établie. Affaiblissez dans les âmes le sentiment de la subordination hiérarchique, à l'instant même les liens se relâchent et se dissolvent. Du Souverain - Pontife aux évêques, des évêques aux prêtres, le ministère ecclésiastique se prolonge graduellement, comme une chaîne dont chaque anneau se rattache à celui qui le précède et soutient celui qui le suit. Si l'égalité prenait la place de la hiérarchie, il y aurait encore des individus, il n'y aurait plus de société ; ce serait une juxtaposition, ce ne serait plus une union. Cette vérité fondamentale, il y a

près de dix-huit siècles que saint Ignace d'Antioche la développait dans ses immortelles Épîtres : « Vous avez, écrivait-il aux Éphésiens, vous avez une assemblée de prêtres dignes de Dieu, attachés à l'évêque comme les cordes d'une lyre. Aussi est-ce avec un accord parfait que vous chantez Jésus-Christ dans le concert de la charité. » Et pour montrer, d'une manière plus frappante encore et plus énergique, que l'union résulte de la hiérarchie, saint Ignace ne craignait pas d'emprunter sa comparaison à l'Eucharistie elle-même : « Il est une seule chaire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, écrivait-il aux Philadelphiens ; il est un seul calice qui nous fait participer à son sang, il est un seul autel, comme il n'y a qu'un évêque avec un collège de prêtres et de diacres. » Tant il semblait à ce grand homme que l'union des esprits et des cœurs avait dans la hiérarchie son principe et sa plus sûre garantie !

Mais, Messieurs, si la force du clergé réside dans l'union de ses membres, si l'union ne se conçoit pas sans la hiérarchie, qu'est-ce qui maintient la hiérarchie elle-même ? L'obéissance, la soumission des prêtres aux évêques et des

évêques au Souverain-Pontife. *Filii obedientiæ sumus* (1), « nous sommes les fils de l'obéissance, » écrivait l'apôtre saint Pierre ; nous sommes les disciples de Celui qui, suivant l'expression de saint Paul, « s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et même la mort de la croix (2). » De nos jours, où l'orgueil et le mépris de l'autorité se cachent trop souvent sous les mots de liberté et d'indépendance, il est à craindre que cette atmosphère malsaine ne finisse par envelopper le sacerdoce lui-même. Mais les prêtres véritablement pénétrés de l'esprit de leur état ne se laissent pas séduire par ces apparences trompeuses. Ils savent par expérience qu'il est plus doux d'obéir que de commander, et que l'on éprouve moins de difficultés à placer sa volonté dans les mains d'autrui, qu'à se gouverner soi-même. Ils savent que l'obéissance ne s'adresse pas à l'homme, mais à Dieu qu'il représente, et qu'elle est, par conséquent, un acte de foi en la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Ils savent que les grâces d'état s'arrêtent aux

---

(1) Ire Épître de S. Pierre, I, 14.
(2) Épître aux Philip., II, 8.

limites de la fonction, et qu'ils n'ont de lumière ni de force que pour la part de ministère qui leur est assignée. Ils savent rester à leur place; ils ne s'arrogent pas des droits qui ne sont pas les leurs; ils ne se mêlent pas de juger l'ensemble, quand ils ne connaissent qu'une partie des choses; et parce qu'ils se renferment dans la tâche qui leur est confiée, ils la remplissent avec fruit. Ce ne sont pas de vaines promesses qu'ils ont faites au pied de l'autel, le jour de leur ordination sacerdotale : ces promesses ils les gardent fidèlement dans tout le cours de leur carrière. Ce sont eux, ce sont les bons prêtres qui, par leur esprit de soumission, affermissent ce grand corps de l'Église ; car l'obéissance maintient la hiérarchie, comme la hiérarchie produit l'union, comme l'union fait la force.

Tels sont, Messieurs, les sentiments dont nous devons nous pénétrer, en ce moment où nous allons renouveler nos promesses cléricales. C'est la sainte Vierge qui nous a précédés de l'exemple dans la voie de la soumission à l'autorité, elle qui disait du fond de son humilité : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait

selon votre parole (1). » Oui, nous sommes, nous aussi, les serviteurs de Dieu, et j'ajoute, les serviteurs des hommes. C'est à ce grand service de Dieu et des âmes que nous nous sommes consacrés ; et c'est pour le remplir avec plus de fidélité encore que par le passé, que vous êtes revenus en ce jour au point de départ de votre vie sacerdotale, dans cette maison qui a été témoin de vos premiers serments. En vous rappelant le jour où vous preniez le Seigneur pour votre part d'héritage, vous puiserez dans ces grands souvenirs une nouvelle ardeur et une merveilleuse énergie. Ainsi soit-il.

---

(1) S. Luc, I, 38.

PAROLES

PRONONCÉES A LA BÉNÉDICTION DU

CHATEAU DE LA ROCHE-HUE

A CHEVIRÉ-LE-ROUGE

Hodie in domo tua oportet me manere.

« C'est aujourd'hui que j'ai dessein de demeurer dans votre maison. »

(Ces paroles sont tirées de l'Évangile de saint Luc.)

Mes Frères,

C'est en ces termes que Notre-Seigneur annonçait à Zachée qu'il allait prendre possession de sa demeure ; et l'évangéliste ajoute que la visite de l'Hôte divin fut un sujet de joie pour le chef de famille honoré d'une telle faveur : *et excepit illum gaudens*. Et, en effet, partout où Notre-Seigneur fait son entrée, il apporte avec lui la lumière et la force, la paix et le bonheur.

La bénédiction de chaque maison nouvelle est, à certains égards, une répétition de la scène évangélique. C'est une prise de possession par Celui qui veut et qui doit régner en tous lieux. Sans doute, et à première vue il semblerait que l'Église dût réserver ses bénédictions pour ces demeures privilégiées que l'Homme-Dieu sanctifie par sa présence réelle sous les voiles du Sacrement. Mais non, la maison du chrétien, elle aussi, mérite un tel privilège, car elle est en quelque sorte le prolongement du temple; elle participe de la sainteté du lieu consacré au culte du Très Haut. N'est-ce pas au foyer domestique que se prolonge, par le ministère du père et de la mère, l'enseignement religieux dont l'Église est le centre? N'est-ce pas au sein de la famille que doit fructifier la parole qui descend de la chaire évangélique? Et si la prière retentit dans le lieu saint sous une forme plus solennelle, n'est-ce pas elle encore qui doit être le lien des âmes associées entre elles dans une demeure commune?

La maison du chrétien est donc comme une continuation du temple. Voilà pourquoi l'Église a coutume de la bénir, comme elle fait pour ses oratoires et ses lieux de prières. Elle la bénit,

non seulement pour la consacrer à Dieu, Maître souverain de toutes choses, mais encore pour appeler, sur tous ceux qui l'habitent, les grâces et la protection du ciel : « Envoyez-nous, allons-nous dire tout à l'heure, votre saint ange du haut des cieux », *mittere digneris sanctum angelum tuum de cœlis, qui custodiat, foveat, protegat, visitet atque defendat omnes habitantes in hoc habitaculo.* Ah ! la protection du ciel ! Combien ne nous est-elle pas nécessaire dans ces lieux où se passe toute notre existence terrestre ! Nous y comptons des jours de joie et des jours de deuil ; nous y passons tour à tour de l'espérance à la crainte, du contentement à la déception ; après des années de force et de vigueur, la maladie nous y retient cloués sur un lit de souffrance ; pour le père, les travaux, les sollicitudes ; pour la mère, les alarmes, les veilles inquiètes, les angoisses douloureuses ; et enfin, par une suite inévitable de la destinée humaine, la mort y pénètre quelque jour avec ses douleurs à nulle autre pareilles. C'est donc avec raison que, dans les prières de la sainte liturgie, l'Église appelle sur la maison du chrétien les grâces et les bénédictions de Dieu : *ut*

sint in eo sanitas, virtus, bonitas, plenitudo legis.

Lorsqu'il y a cinq ans, je bénissais la première pierre de cette demeure, je disais qu'elle était fondée sur l'esprit de foi, sur la vertu, sur l'honneur chrétien, sur la fidélité à Dieu et à l'Église. Ces paroles, je les répète avec une nouvelle confiance, aujourd'hui que l'œuvre a reçu son couronnement. La Roche-Hue c'est, pour toute la contrée, un centre de vie chrétienne et d'édification. Les générations s'y succèderont, se transmettant de père en fils un précieux héritage de foi et de piété. Saint Joseph continuera son patronage sur ces lieux, où on l'invoque avec tant de ferveur ; et c'est par sa puissante intercession que la bénédiction de Dieu demeurera sur cette maison et sur ceux qui l'habitent, maintenant et toujours, *nunc et semper*. Ainsi soit-il !

ALLOCUTION

Prononcée au mariage de

M. le comte Léon de Danne et de Mlle Isabelle de Montsaulnin

DANS L'ÉGLISE SAÏNT-LOUIS-D'ANTIN, A PARIS

Le 18 Juin 1888

Chers Fiancés,

Je relisais ces jours derniers les belles pages où, dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, Joseph de Maistre montrait l'unité et la solidarité des familles à travers l'histoire, comment se transmettent d'une génération à l'autre les traditions qui font leur grandeur et leur gloire. Ces réflexions de l'écrivain de génie dont le nom, ma chère enfant, répand sur votre famille tant de lustre et d'éclat, me viennent tout naturellement à l'esprit, quand je vous vois unir vos destinées

à celles de l'héritier d'une race qui, elle aussi, compte de si brillants services. Car ce n'est pas un faible encouragement, pour de jeunes époux, que de trouver par devers eux des traditions qui obligent, des vertus héréditaires, des exemples qui s'imposent avec l'autorité du sang, une voie frayée d'avance par de longues années, pour ne pas dire des siècles, de fidélité, de dévouement et d'honneur. Il en est des familles comme des nations : les plus vigoureuses sont celles qui ont la plus longue histoire et qui savent s'en souvenir. Voilà pourquoi le Fils de Dieu lui-même, bien qu'il fût venu « pour servir et non pour être servi », voulut naître de la famille la plus noble qui fût au monde, d'une famille qui remontait jusqu'au berceau du genre humain, à travers les splendeurs d'une généalogie à laquelle il ne manquait aucun anneau. Ce sont là de ces choses qu'on ne détruit pas, car ce serait détruire la nature et l'histoire. Toujours et partout, sous une forme ou sous une autre, il y aura dans le monde des noblesses et des aristocraties, parce que de tous temps et en tout lieu l'on a vu et l'on verra des trésors de mérites qui s'accumulent sur une maison, des héritages de services qui se

transmettent de père en fils, des habitudes d'héroïsme qui se propagent avec le sang, tout cet ensemble de choses qui, à la longue, forment au front d'une famille une auréole de distinction dont l'éclat rejaillit sur tous, une couronne de gloire qui cesse d'être la récompense d'un seul pour devenir le titre commun et le patrimoine d'une nation.

Comment ne pas me rappeler ces choses, mon cher Léon, quand je vois votre famille servir Dieu et la patrie durant tant de siècles, dans les plus hautes charges de l'Église et de l'État, depuis cet illustre archevêque de Tours que le roi René, l'une de nos gloires angevines les plus pures, honorait de son amitié fidèle, jusqu'à ces Bernard dont la ville d'Angers avait appris à bénir le nom et les bienfaits? Et s'il est vrai, comme le disait encore Joseph de Maistre, « que les familles les plus durables sont celles qui ont versé le plus de sang sur les champs de bataille », Baugé, Bar, Agnadel, Pavie, Ivry, vingt autres journées ne sont-elles pas là pour témoigner chez vos ancêtres d'un dévouement à toute épreuve? Mais à quoi bon remonter si haut, quand il me suffirait de citer votre noble père, l'une des

figures les plus sympathiques qu'il m'ait été donné de rencontrer à mon entrée dans le diocèse d'Angers, vrai type de gentilhomme resté fidèle aux traditions de sa race, n'ayant jamais connu ni lassitude ni défaillance, l'ami constant du grand prince dont on a pu dire que, pour n'avoir jamais régné, il n'en était pas moins le Roi. Pourquoi faut-il que vous ayez eu la douleur de voir deux tombes s'ouvrir l'une après l'autre, à de si courts intervalles, pour ensevelir en elles vos plus chères affections !...

Mais les voilà qui vont se reporter sur une autre famille bien digne de remplacer la vôtre. Vous y trouverez dans la noble chrétienne, en qui se réunissent les deux noms de Maistre et de Montsaulnin, cette élévation de l'esprit et cette bonté d'âme que l'écrivain le plus puissant et le plus original de notre temps, Louis Veuillot, célébrait dans une correspondance remarquable, édifiante entre toutes. Vous trouverez à Fontenay, à Bernay et dans toute cette région du Berry, le souvenir de l'homme de cœur et de caractère qui en a été la providence et dont il m'avait été donné d'apprécier, il y a de longues années déjà, la droiture, la mâle franchise,

l'énergique volonté, toutes ces qualités qui rappelaient de loin cet illustre Charles de Montsaulnin dont Louis XIV disait, à propos du siège de Steinkerque : « Je voudrais voir une ville défendue par Vauban et attaquée par Montsaulnin, ou plutôt je ne voudrais pas le voir, car ils y resteraient tous les deux. » Vous retrouverez les mêmes sentiments dans ses fils, dont l'éducation, autrefois dirigée par une main amie, me reporte aux premières années de ma vie sacerdotale. Vous serez avec eux en parfaite union d'esprit et de cœur. Or, comme l'écrivait encore le grand homme que je ne me lasse pas de citer, comme l'écrivait Joseph de Maistre au comte de Marcellus, — encore un nom qui ne vous est pas étranger, puisque c'est votre pieuse tante qui vous conduit à l'autel, — « après la communion des saints, je ne vois rien de meilleur que la communion des bons (1) ».

Mais pourquoi me laisser aller à tous ces souvenirs pour y chercher un gage de bonheur, quand vous-mêmes, chers fiancés, en êtes la garantie la plus précieuse et la plus sûre ? Ce qui

(1) Lettre du 9 juin 1819.

me fait remplir avec joie aujourd'hui cette fonction de mon ministère, c'est que, fidèles aux principes de votre éducation chrétienne, vous envisagez le mariage des yeux de la foi ; c'est que vous y voyez, selon l'expression de saint Paul, un grand sacrement dans le Christ et dans l'Église, *sacramentum magnum in Christo et in Ecclesia* (1). Or, quand on voit ainsi dans le mariage, non pas un pacte ordinaire, une alliance profane, une convention purement humaine, mais une union sainte, un contrat religieux, c'est alors que les cœurs se comprennent, que les caractères s'harmonisent, que les inquiétudes se dissipent, que les dissonances s'effacent ; c'est alors que le plus léger nuage s'évanouit au rayon de la foi, qu'un support mutuel fait oublier les imperfections toujours inhérentes à notre nature pour ne laisser découvrir que les qualités ; qu'un dévouement réciproque rend léger ce qui est pesant, agréable et doux ce qui est amer ; c'est alors qu'il s'opère entre les époux comme un échange incessant de condescendance et d'empire, de force et de bonté, et que la société

---

(1) Épître aux Éphés., V, 32.

domestique ressemble à une association où, comme le disait Bossuet, nul ne commande et où chacun obéit, où l'on ne sait ce que c'est que dépendre parce qu'on ignore ce que c'est que dominer ; c'est alors enfin que la vie commune devient une douce habitude et que l'affection conjugale, loin de s'émousser avec le temps, s'accroît et se fortifie par la durée même.

Ainsi en sera-t-il d'une alliance qui se forme sous de si heureux auspices. Vous, Monsieur, vous venez porter au pied de l'autel cette foi sincère, cette loyauté, cette générosité d'âme et de sentiments qui vous ont valu l'estime et l'affection de tous ceux qui vous connaissent. C'est avec une entière confiance que l'Église bénit votre union, sachant d'avance que votre mérite ne fera que grandir avec le devoir, et que vous saurez déployer dans votre nouvelle condition les qualités et les vertus qui assurent le vrai bonheur. En quelque lieu qu'il plaise à la divine Providence de porter vos pas, laissez-moi vous rappeler que vous vous devez avant tout à ce cher et bel Anjou, où vos pères ont vécu et se sont couverts de mérites, et auquel on peut appliquer, à meilleur titre encore, ce que

Sidoine Apollinaire disait de son Auvergne : qu'en la voyant les étrangers sont tentés d'oublier leur patrie.

Et vous, ma chère enfant, pour qui nos prières montent vers le Ciel, avec les vœux de tous ceux qui vous entourent, ah ! je me rappelle vous avoir vue le soir de votre première communion, tout émue et pénétrée des grâces de cette grande journée. En voici une autre, non moins solennelle, et qui marquera également dans votre vie, pour le temps et pour l'éternité. Jusqu'ici vous avez vécu, sous l'aile de la tendresse maternelle, de cette vie d'intérieur où la jeune fille se prépare à la mission de foi, de dévouement et de charité qui est celle de la femme chrétienne ; vous y avez puisé cette modestie, ce sérieux de l'esprit, cette réserve et cette douce gravité qui vous distinguent. Le moment est venu pour vous de quitter la maison paternelle, pour aller là où de nouveaux devoirs vous attendent. La grâce de Dieu vous y suivra comme une lumière et une force. Vous n'oublierez jamais que, pour une femme chrétienne, il n'est pas de maison dont elle doive mieux connaître le chemin, après le foyer domestique, que la maison de Dieu et la

maison du pauvre : la maison de Dieu, où s'alimente sa piété, et la maison du pauvre, où s'exerce sa charité. Car c'est de la piété charitable qu'il a été dit : « Elle a les promesses de la vie présente et celles de la vie future », *promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ* (1).

Déjà, chers fiancés, des sommets de la Ville éternelle, les mains du Père commun des fidèles se sont étendues sur vous, pour confirmer d'avance et pour rendre plus efficace encore la bénédiction sacramentelle. Recevez-la du fond de votre cœur et avec un grand esprit de foi. Oh ! que ce soit vraiment une bénédiction. Puisse-t-elle s'étendre à tous les jours de votre vie, pour vous faire trouver le bonheur dans la fidélité au service de Dieu ! Gardez au plus profond de votre âme le souvenir de ce jour, où vous aurez pris Dieu à témoin de vos promesses et de vos vœux. Vous trouverez dans ce souvenir la douceur qui fait aimer le devoir et la force de l'accomplir jusqu'au bout et sans défaillance. Ainsi soit-il.

---

(1) 1re Épitre à Timothée, IV, 8.

DISCOURS

Prononcé au mois de juin 1888, pour la séance de fin d'année

DES

FACULTÉS CATHOLIQUES

DE PARIS

Messieurs,

En me rendant à l'invitation de votre éminent Recteur, pour venir présider votre séance de fin d'année, j'ai voulu marquer tout l'intérêt que je porte aux travaux de l'École supérieure de théologie de Paris. Cet intérêt, vous n'aurez pas de peine à le comprendre de ma part. Pendant les vingt années de mon ministère à Paris, il m'avait été donné de collaborer aux trois institutions scientifiques et littéraires où étaient venus se résumer, plus ou moins, les efforts du clergé

dans la première moitié de ce siècle : la Sorbonne, Sainte-Geneviève et l'École des Carmes; et, par une disposition particulière de ma vie, il m'était réservé, après y avoir pris part comme professeur ou comme doyen, de défendre à la tribune nationale l'existence même de ces œuvres également menacées par l'esprit révolutionnaire. Je l'ai fait avec plus de bonne volonté que de succès. Pour Sainte-Geneviève, je n'en dirai rien, sinon que j'espère bien, dans peu d'années d'ici, célébrer de nouveau la messe à l'autel de la patronne de Paris, sous les voûtes de son temple profané en un jour d'égarement et de folie. Triste conséquence des progrès de l'impiété dans notre pays! Mais quant à la Sorbonne, ma douleur est encore plus vive et plus profonde; mon indignation, comme catholique et comme français, déborde dans mon cœur, quand je vois une prétendue Faculté de théologie protestante installée dans l'édifice de Richelieu, à la place de l'œuvre de Robert Sorbon, au lieu de cette institution célèbre, qui avait su mériter, pendant plus de six cents années, les éloges des papes, la protection des princes, le respect des peuples, et qui, en dépit des passions humaines

et malgré quelques défaillances passagères, apparaît dans l'histoire avec sa majestueuse lignée d'écrivains et de docteurs, comme l'un des plus fermes remparts de la foi catholique.

Eh bien, Messieurs, où trouver, si ce n'est parmi vous, un adoucissement à la peine que j'ai dû éprouver de voir disparaître le dernier débris — car il faut bien l'avouer, ce n'était plus qu'un débris — de cette grande École théologique de Paris, qui tenait l'un des premiers rangs parmi nos gloires religieuses et nationales ? Vous travaillez à la relever dans ces bâtiments de l'École des Carmes où, il y a quarante ans déjà, nous vous préparions les voies. Sans doute, vous la relevez à une époque et dans des conditions bien différentes de celles où avait surgi l'antique et célèbre École de théologie de Paris. Elle était née au XIIIe siècle, dans ce siècle si éminemment théologique, où une sève puissante circulait de haut en bas dans le corps de la chrétienté. A cette époque-là, les ordres religieux naissaient au souffle de la foi ; les universités se fondaient par le travail de la science ; les cathédrales s'élevaient comme pour

ajouter les prodiges de l'art aux merveilles de la science et de la foi ; les croisades cimentaient l'unité de la république chrétienne en groupant les peuples autour d'un même étendard ; et ainsi la foi, la science, l'art et la politique se réunissaient dans une magnifique harmonie, pour composer cet édifice social dont saint Thomas et saint Bonaventure traçaient les lignes, que saint Dominique et saint François d'Assise pénétraient de leur esprit, et au sommet duquel apparaissaient, comme la plus haute expression du sacerdoce et de l'empire, les deux grandes figures d'Innocent III et de saint Louis.

Que vos origines sont différentes de celles de l'ancienne École théologique de Paris ! Vous naissez, ou pour mieux dire, vous renaissez à une époque et dans un pays où la société civile tend à se séparer de plus en plus de la société religieuse ; où les sciences humaines, ces auxiliaires de la foi que Montaigne appelait des « outils de merveilleux service », paraissent vouloir rompre une harmonie qui est dans la nature des choses ; où une critique qui prend la témérité pour la force et confond l'érudition avec la fantaisie, où des hypothèses purement gra-

tuites, des observations incomplètes, des inductions hâtives et des conclusions prématurées viennent jeter le trouble dans les esprits et leur faire oublier que, selon la belle expression de Clément d'Alexandrie, « la foi peut devenir savante sans que la science cesse de rester fidèle » ; et où, enfin, comme châtiment de cette rébellion, il s'est fait parmi les incrédules une confusion d'idées bien propre à justifier ce mot de Bossuet : « que la terre élevant des nuages contre le soleil qui l'éclaire, ne lui ôte rien de sa lumière, mais se couvre elle-même de ténèbres. »

Et cependant, malgré les désavantages résultant d'un milieu si tourmenté, je ne crains pas d'ajouter que, à certains égards, vous vous trouvez dans de meilleures conditions que l'ancienne École théologique de Paris. Certes, elle a eu de tout temps ses grands maîtres ; et, sans remonter jusqu'aux Gerson, aux Pierre d'Ailly et aux Nicolas de Clémengis, il suffirait de rappeler, pour l'honneur du XVIIe siècle, de ce siècle où des maîtres comme Nicolas Cornet pouvaient avoir des élèves comme Bossuet, il suffirait, dis-je, de rappeler les immortels traités de Tournély, l'un des princes de la théologie positive,

l'orthodoxie savante de André Duval, de Mauclère et de Gamaches, l'esprit analytique de Holden, la vaste érudition de Noël Alexandre, la logique vigoureuse de Hallier et ses recherches profondes sur la discipline de l'Église, les travaux moins sûrs mais plus étendus de Habert et de Witasse. J'en passe, et des meilleurs. Mais, outre que vous bénéficiez de cette forte École de théologie où s'était formé l'ancien clergé de France, il s'est fait une lumière plus complète sur certains points graves de la théologie. Le concile du Vatican a mis fin pour toujours à des controverses dans lesquelles, à mainte reprise, l'ancienne École théologique de Paris avait porté plus d'ardeur que de sagesse. Depuis l'Encyclique *Mirari vos* de Grégoire XVI, les enseignements du Saint-Siège ont élucidé les questions les plus importantes que l'on puisse traiter à notre époque ; et hier encore, l'Encyclique *Libertas præstantissimum munus* venait mettre à néant les erreurs du libéralisme moderne, de manière à ne plus laisser de place à aucun subterfuge, ni à aucune équivoque.

Voilà, Messieurs, de sérieux avantages pour nos nouvelles Facultés ou Écoles supérieures de

théologie. Jamais, à aucune autre époque, les grandes lignes de la science sacrée n'avaient été tracées avec plus de précision et de fermeté ; et c'est, comme de juste, au Siège apostolique qu'il faut en faire remonter l'honneur et le mérite. Puissions-nous en profiter pour rétablir sur des bases aussi larges que solides nos institutions du passé! J'ai entendu contester quelquefois la nécessité et même l'utilité d'écoles comme celle-ci, par des esprits plus préoccupés de lutter contre nos adversaires sur le terrain de la médecine et du droit, des lettres et des sciences. C'est là, selon moi, une appréciation très inexacte des nécessités de notre temps. Aujourd'hui plus que jamais, l'Église, en butte à des attaques de tout genre, a besoin non seulement de prêtres pieux et zélés pour remplir les fonctions du saint ministère, mais encore de docteurs sachant défendre la religion dans toutes les parties de son enseignement. J'irai même plus loin, et je n'hésite pas à le dire — parce que je suis à même de le constater de près et tous les jours — l'absence de notions théologiques, en dehors du clergé et d'un très petit nombre d'hommes sérieux, est l'une des principales causes de l'abaissement des

esprits. Si l'étude de la nature extérieure, de ses phénomènes et de ses lois, a obtenu des résultats que nul ne songe à contester, les deux sciences maîtresses, celles qui devraient dominer tout le reste, la philosophie et la théologie sont descendues parmi les laïques à un degré d'infériorité vraiment déplorable. Que nous sommes loin du temps où les Racine, les La Bruyère, les Domat, les Pothier, les d'Aguesseau regardaient la science de la religion comme la plus nécessaire de toutes ! On ne court risque de rien exagérer, en disant que la culture religieuse des lettrés les plus en renom ne dépasse guère aujourd'hui les premiers éléments du catéchisme. Et pourtant, l'histoire est là pour l'attester, les époques les plus fécondes pour les progrès de l'esprit humain, telles que le IVe, le XIIIe et le XVIIe siècles, ont été de grandes époques théologiques. La science sacrée y tenait la tête des connaissances humaines, avec ses larges horizons et son incomparable certitude : elle était là, comme une règle et un soutien, prévenant les défaillances de la raison, illuminant de ses clartés le domaine des lois, donnant la clef de l'histoire avec l'intelligence du plan providentiel, indiquant aux

sociétés humaines leurs conditions normales et leurs véritables fins, et ramenant à l'unité d'une vaste et majestueuse synthèse les résultats du travail des siècles. Pourquoi les mêmes effets ne se reproduiraient-ils pas, dans nos sociétés modernes, au contact de la pensée humaine avec cette science sacrée qui élève et agrandit tout ce qu'elle touche ?

Ranimons donc autour de nous le flambeau de la théologie, afin qu'il répande ses lumières sur le reste des connaissances humaines, et l'on verra s'élever le niveau des intelligences ; la pensée gagnera en sérieux et en profondeur ; et comme aux grandes époques du passé, il nous sera peut-être donné d'assister de nouveau à ce spectacle splendide des sciences, des lettres et des arts venant se grouper autour de leur souveraine, pour lui prêter leur appui et recevoir d'elle la vie puissante dont elle est restée l'immortel foyer.

Quoi qu'il puisse en être de nos espérances pour l'avenir, vous travaillez à l'heure présente avec autant d'ardeur que de succès, si j'en juge par le résultat de vos examens et de vos concours. Je suis tout particulièrement heureux de

voir, Monsieur le Recteur, quelle grande place vous donnez à la science du droit canon, de ce code immortel des lois de l'Église, admirable monument de sagesse, de justice et d'équité. Qui se rappelle aujourd'hui, dans le monde laïque, à quel point le droit canon a pénétré nos institutions et nos lois ; ce qu'elles lui doivent d'améliorations et de progrès dans tout ordre de choses ; quelle influence salutaire il a exercée, notamment sur la procédure civile et la procédure criminelle, par l'institution du ministère public, par ses règles protectrices des droits de l'accusé, par son respect absolu des formes judiciaires, par les précautions et les garanties dont il a su entourer le témoignage, par ses prescriptions si détaillées et en même temps si pleines de prudence et de douceur évangélique, sur l'essai de conciliation, sur l'enquête et sur l'information préalable? Mais ce n'est pas un cours que j'ai eu dessein de vous faire ; je ne suis venu vous apporter que des encouragements et des félicitations.

Aussi bien, d'éminents professeurs s'emploient-ils avec un zèle infatigable à vous rendre la tâche facile. J'applaudis à leurs efforts et à vos

progrès dans la science sacrée, en mon nom tout d'abord, et puis, vous me permettrez bien de l'ajouter, au nom de la Faculté de théologie d'Angers. Car je ne saurais oublier les liens qui, dans le passé, ont uni les deux établissements. Il y eut même un jour, déjà fort éloigné, il est vrai, où les Écoles de Paris dispersées par la force durent chercher un abri auprès de celles d'Angers. Pareil jour ne reviendra plus jamais, je l'espère ; mais ce qui devra durer toujours, c'est l'estime réciproque et la sympathie fraternelle ; car nous travaillons tous de concert pour la gloire de Dieu, le bien de l'Église et l'honneur de la France catholique.

ALLOCUTION

PRONONCÉE

DANS L'ÉGLISE DE CHEVIRÉ-LE-ROUGE

AUX

OBSÈQUES DE M. JOSEPH DE LA BOUILLERIE

LIEUTENANT DE DRAGONS

Le vendredi 17 août 1888

Mes Très Chers Frères,

C'est le cœur brisé de douleur que je suis venu présider cette cérémonie funèbre. S'il est un jeune homme sur lequel j'aimais à fonder mes espérances pour l'avenir de cette contrée, c'est bien celui qu'un terrible accident vient d'enlever prématurément à sa famille, à ses proches et à ses nombreux amis. Nature d'élite, le noble défunt réunissait en lui les plus belles qualités

de l'esprit et du cœur. Au début d'une carrière où l'attendaient, sans nul doute, de brillants succès, il s'était montré le type de l'officier français, attaché aux devoirs de sa profession, jaloux de l'honneur de son arme, portant au plus haut degré de dévouement l'amour de son pays. Quel sens ferme et droit ! Quelle sûreté de coup d'œil et quelle rectitude de jugement dans son appréciation des hommes et des choses ! Il m'a été rarement donné de rencontrer dans ma vie un homme si jeune encore et déjà si mûr dans le raisonnement comme dans l'action. Tel on l'avait vu à Saint-Cyr et à l'École de Saumur, tel il était au régiment, estimé de ses chefs, aimé de ses camarades d'armes, juste et affable envers tous, n'ayant d'autre souci que l'intérêt de chacun. Que de promesses pour l'avenir, dans cette intelligence servie par un cœur si dévoué et un si noble caractère !

Que dirai-je de son esprit de foi et de sa piété ? Ses traditions de famille ne s'étaient pas démenties un seul instant, au milieu des dangers du monde et des séductions de la jeunesse. Dans un livre plein du charme de l'innocence et de la piété filiale, il s'était fait l'historien de toutes les

joies chrétiennes survenues dans cet intérieur où, hélas ! depuis lors, le deuil est entré tant de fois et à de si courts intervalles. Ce n'est pas lui qui, dans un temps où la foi pratique est devenue presque un péril, ce n'est pas lui qui aurait jamais reculé devant la manifestation extérieure et publique de ses convictions religieuses. On l'a vu à Gray comme ailleurs. N'avait-il pas, ici même, le matin du dernier jour de sa vie, édifié la paroisse par une communion qui allait devenir pour lui la réception anticipée du saint viatique ? Aussi n'est-ce pas pour lui que doivent couler nos larmes. Dieu l'aura reçu, sans nul doute, dans le sein de son infinie miséricorde ; et c'est à cette existence si chrétienne, si pleine de mérites, bien qu'abrégée par un coup imprévu, que l'on peut appliquer la parole de nos Livres saints : *Consummatus in brevi, explevit tempora multa* (1) ; consommé en peu de temps, il a néanmoins fourni, au regard de Dieu et de l'éternité, une longue carrière. C'est bien plutôt à sa noble famille que tous ensemble, Mes Très Chers Frères, nous avons à offrir la consolation

---

(1) Sagesse, IV, 13.

dont la foi chrétienne a seule le secret : à sa jeune épouse, dont je bénissais, il y a deux ans, l'union aujourd'hui remplacée par la plus douloureuse des séparations ; à ce petit enfant, qui ne connaîtra guère son père que par l'éloge que nous lui en ferons plus tard ; à ses parents, dont l'affliction n'a d'égale que l'affection qu'ils portaient à l'aîné de leurs fils.

Ah ! c'est dans des moments pareils que l'on sent tout le prix de la foi chrétienne ! Sans elle, comment supporter des épreuves si accablantes pour le cœur d'un père, d'une mère, d'une épouse, d'un frère, d'une sœur ? Elle seule, en entr'ouvrant à nos regards un monde meilleur, où nous attendent ceux que nous avons perdus sur la terre, elle seule est capable de remédier à des douleurs que la parole humaine ne saurait calmer.

Ces morts prématurées, Mes Très Chers Frères, sont l'un des mystères les plus profonds de la divine Providence. La raison s'y perd, impuissante qu'elle est à pénétrer ici-bas les desseins de Dieu. Il faudrait, pour en comprendre le secret, voir se dérouler devant nous toute la trame des destinées humaines. C'est au ciel seu-

lement que nous aurons la clef de ce qui est pour nous sur la terre une énigme indéchiffrable. Là, nous jugerons avec quelle bonté paternelle Dieu dispose de nous-mêmes, alors que nous serions le plus tentés de traiter de rigueur sa conduite envers ses enfants. Là, nous comprendrons que la plus terrible des épreuves peut être un bienfait, et que ce qui nous apparaît comme le comble de l'infortune est le plus souvent un effet de la divine miséricorde. Ne semble-t-il pas que Notre-Seigneur Jésus-Christ lui-même, par sa courte apparition sur la terre, ait tenu à nous fortifier d'avance contre la douleur que nous causent ces morts prématurées? Pour la consolation de toutes les mères chrétiennes, Dieu a voulu que la Sainte Vierge recueillît de la croix le corps de son divin Fils, enlevé à son amour à la fleur de l'âge. Ah! que cet exemple est bien fait pour mêler un peu de baume à notre douleur. Pleurons donc notre cher défunt, mais en chrétiens pleins d'espérance et de résignation à la bonté divine. C'est ce qu'il nous dirait lui-même, avec cette générosité d'âme qui lui était propre, si sa voix pouvait encore se faire entendre du milieu de ces dépouilles funèbres.

Pour des chrétiens, l'adieu est une prière.

Oui, mon cher Joseph, recevez cet adieu de votre évêque, qui vous aimait comme un autre père ; qui, après vous avoir vu enfant, avait béni vos premiers pas au seuil de l'âge mûr ; qui avait appelé la grâce de Dieu sur votre jeune foyer, sur vos affections si tendres et si pures, et qui comptait sur vous pour le bien de son diocèse... Recevez cet adieu sous la forme d'une prière, et puisse cette prière appeler sur votre âme le rafraîchissement, la lumière et la paix : *Requiem æternam dona ei, Domine ; et lux perpetua luceat ei !*

ALLOCUTION

POUR LE MARIAGE DE

M. Jacques BARTHÉLEMY et de Mlle Thérèse HERVÉ-BAZIN

Prononcée dans la Chapelle de Notre-Dame-sous-Terre, à Angers

Le 25 Avril 1891

CHERS FIANCÉS,

C'est chose admirable de voir par quels desseins Dieu a coutume de conduire les fidèles qu'il destine à s'unir l'un à l'autre dans les liens sacrés du mariage. Il y a là de ces rencontres d'âmes, de ces rapprochements fortuits en apparence, mais que la divine Providence se plaît à ménager, pour le plus grand bien de ceux qui se confient en sa sollicitude et implorent sa bonté.

Lorsque, il y a quelques années, vous étiez associé, dans une grande œuvre de charité sociale,

au noble chrétien dont le souvenir remplit cette fête, vous ne vous doutiez pas, Monsieur, que cette confraternité du dévouement assurerait un jour le bonheur même de votre vie. Vous vous borniez alors à admirer, comme nous tous, cet homme jeune encore, mais qui, dans une carrière déjà féconde, avait su faire de si grandes choses : attacher son nom à la fondation de l'Université catholique d'Angers ; vulgariser, à prix d'efforts et de talent, cette science nouvelle qui, sous le titre d'économie politique, répond à l'un des besoins les plus impérieux de notre temps ; et, joignant la pratique à la théorie, organiser, dans la mesure du possible, le régime corporatif parmi la classe ouvrière de notre cité, d'où sa réputation d'orateur, d'écrivain et de publiciste chrétien rayonnait au loin. Que ne faisaient pas présager de telles œuvres, pour le bien de la religion et de la patrie ? Aussi avez-vous partagé notre deuil, le jour où la perte prématurée de ce vaillant athlète était venue produire un si grand vide en Anjou, j'ose ajouter, parmi les catholiques français.

Mais, malgré tous ces talents et ces services, le chrétien était encore au-dessus du savant et

de l'homme public ; et, dans sa jeune et admirable famille, Hervé-Bazin laissait derrière lui un trésor auquel, aux yeux de la foi, ne pouvaient se comparer ni sa renommée ni ses œuvres. La première fleur de ce trésor, vous l'emportez avec vous aujourd'hui dans une autre famille si propre à lui faire retrouver les vertus et la piété paternelle. Cette fleur d'innocence et de pureté, je n'oserais dire que les anges du ciel ne vous l'aient pas disputée, à certain moment, pour quelque autre parterre, où les lis et les roses croissent, sous le regard du Christ, époux royal d'âmes privilégiées. Mais, ce que je sais, c'est que, si celui auquel vous succédez dans un héritage glorieux, avait eu à faire lui-même le bonheur de sa chère fille, c'est bien à vous qu'il l'aurait confiée, à vous dont il appréciait si fort l'esprit de foi, le dévouement et la loyauté chrétienne. C'est donc bien votre ami qui, du haut du ciel, met la main de sa chère enfant dans la vôtre, en les couvrant de sa bénédiction.

Maintenant, si la piété jointe à l'intelligence, si une culture littéraire, achevée à Notre-Dame-sous-Terre, dans cet Institut des fortes études, et qui paraît d'ailleurs un héritage de famille ;

si la pratique précoce de la charité et la fonction de catéchiste auprès des enfants abandonnés, si tout cela se réunit dans une alliance heureuse des dons de la nature et de la grâce, il est permis d'y voir autant de gages qui assurent le bonheur non moins que le charme et l'ornement de la vie.

Aussi ai-je à peine besoin de vous rappeler les obligations du mariage chrétien Il me suffit de vous répéter les paroles que le jeune Tobie adressait autrefois à sa pieuse fiancée : *Filii sanctorum sumus, et non possumus ita conjungi sicut gentes quœ ignorant Deum* (1) ; « nous sommes les enfants des saints, et nous ne pouvons pas être unis comme ceux qui ignorent Dieu ». Le mariage, en effet, n'est pas un acte profane, une convention purement humaine ; c'est une union sainte, un contrat religieux. C'est Dieu lui-même qui intervient avec son autorité souveraine, pour sceller la foi des époux et pour bénir leurs serments de fidélité mutuelle. En élevant le mariage à la dignité de sacrement, Notre-Seigneur Jésus-Christ lui a conféré

(1) Tobie, VIII, 5.

un caractère de sainteté qu'il n'avait pas sous l'ancienne Loi; il a attaché à cette donation réciproque du cœur et de la vie une grâce particulière qui en relève le prix et en assure la durée.

Et pourquoi la religion est-elle appelée à mettre son sceau à l'alliance des époux? D'où vient que Notre-Seigneur Jésus-Christ a daigné y attacher sa grâce et ses bénédictions? C'est qu'il n'y a pas, c'est qu'il ne doit pas y avoir sur la terre d'union plus haute ni plus durable que l'union conjugale; or, la religion seule peut imprimer à ce qui passe le caractère de perpétuité; seule elle est capable d'élever les choses d'ici-bas à la hauteur du ciel, à la hauteur de Dieu.

Oui, chers fiancés, il n'est pas sur la terre d'affection plus vive ni plus profonde que celle qui devra vous unir. Désormais vous ne ferez qu'un ; vous n'aurez qu'un cœur et qu'une âme. Vos vies seront enlacées l'une dans l'autre : rien de ce qui touchera celle-ci ne restera étranger à celle-là. Tout sera commun entre vous : les joies et les peines, les consolations et les déboires, les larmes et les jouissances. Tout ce que Dieu et les hommes sèmeront le long de

votre route de bonheur ou d'adversité, vous le recueillerez d'une seule et même main. Vous doublerez vos joies en les partageant, vous adoucirez vos peines par l'échange que vous en ferez. Il n'y a pas jusqu'à l'unité du nom, symbole de l'union des âmes, qui ne vous dise à quel point ce lien est intime et durable. Car il n'en est pas de l'alliance conjugale comme de ces mobiles conventions du monde, qui se font un jour et peuvent se défaire le lendemain : non, ce que Dieu a touché de son doigt participe de son immortalité. Les liens sacrés du mariage se nouent dans ces profondeurs de l'âme, où n'atteint plus aucune force dissolvante, et la grâce du sacrement devient le ciment indestructible qui résiste à l'action du temps et à la volonté des hommes.

Voilà l'affection conjugale, telle que Dieu l'a voulue. Aussi, pour la dépeindre, pour lui trouver un modèle, nos Livres saints s'élèvent au-dessus de la terre. Il ne leur suffit pas de la comparer à l'affection qui nous unit à ces êtres chéris que nous saluons du doux nom de père et de mère : non, car il est écrit : « L'homme quittera son

père et sa mère pour s'attacher à son épouse (1). » C'est bien plus haut, c'est dans la divinité elle-même, que saint Paul cherche l'idéal de cette affection, dans l'amour de Jésus-Christ pour l'humanité et pour l'Église, dans cet amour prodigieux qui a trouvé sa plus haute expression dans le sacrifice d'un sang divin répandu sur le Calvaire pour le salut du monde.

C'est donc avec raison que la religion intervient dans l'alliance des époux, pour la bénir et la protéger contre les défaillances de la volonté humaine. Car, il faut bien le dire, le grand écueil des affections d'ici-bas, c'est le temps, le temps qui emporte tout dans son cours, qui use les ressorts du cœur, les énerve et les relâche. Voilà pourquoi la religion est appelée de Dieu à renouveler sans cesse et à rajeunir la plus haute et la plus sainte des affections humaines. C'est elle qui la fait survivre aux illusions de la jeunesse, aux rêves du cœur et de l'imagination. C'est elle qui, rappelant sans cesse la sainteté du serment, l'inviolabilité de la foi jurée, prolonge

---

(1) Genèse, II, 24.

indéfiniment cette puissance d'aimer et fait retrouver à l'homme, dans la compagne de ses vieux jours, l'épouse de ses jeunes années, suivant la belle expression de l'Écriture Sainte : *uxorem adolescentiæ suæ.* Pour elle, pour la foi, il n'y a ni caducité de l'âge, ni rides de la vieillesse, ni cheveux blancs : la religion sait conserver au sentiment sa fraîcheur et sa pureté, parce qu'elle le retrempe aux sources vives et fécondes de la vertu.

Ce n'est là, toutefois, qu'une des faces de cette divine institution. Car, si Dieu entoure de bénédictions l'alliance des époux, pour leur faire trouver le bonheur dans l'union des cœurs et des volontés, il la destine à une fin plus haute encore. Le mariage, en effet, est le fondement de la famille, et, quand on a prononcé ce grand, ce saint mot de famille, on a dit tout ce que les choses humaines ont de plus auguste et de plus touchant. C'est là qu'est pour l'homme son initiation à la vie, son apprentissage du devoir. Tous, nous sommes plus ou moins ce que la famille nous a faits ; nous lui devons la meilleure partie de nous-mêmes. Si la foi repose sous notre

poitrine, calme et forte ; si notre âme s'est épanouie aux rayons de l'éternelle vérité, c'est que, dès notre bas âge, nos mains se sont enlacées dans les mains de notre mère pour chercher le chemin du ciel ; c'est qu'à notre entrée dans la vie, nous avons trouvé, à côté de notre berceau, cet instituteur, le premier, le plus grand, le plus sérieux de tous ; c'est qu'avant de devenir pour nous une certitude, la doctrine nous était apparue sous l'image de la bonté, avec les séductions de la tendresse, dans les caresses d'une mère. Et si, depuis lors, nous marchons courageusement sur le chemin de la vie, à travers les épreuves et les tribulations d'ici-bas, c'est que, de bonne heure aussi, nous avons pu contempler, sous les traits d'un père, l'austérité du devoir, l'amour du travail, l'attachement aux principes, les sollicitudes de la responsabilité morale, les délicatesses d'une conscience restée honnête et pure, tout ce qui fait l'honneur d'une vie et se grave dans la mémoire et au cœur des enfants. O les saintes fonctions de la famille ! O l'auguste ministère que celui du père et de la mère ! Oui, je comprends

qu'en partageant avec l'homme le caractère de la paternité, Dieu lui ait offert, dans la grâce du sacrement, l'énergie et la constance nécessaires pour en accomplir les devoirs.

Ah ! qui nous rendra, mes frères, ces familles chrétiennes, jadis l'honneur et la force du pays ; où la religion venait s'asseoir au foyer domestique comme une sauvegarde et un ange tutélaire ; où l'on voyait une foi mâle et austère s'allier à une piété plus tendre et plus douce ; où la prière commune resserrait le lien des âmes ; où l'exemple des parents devenait l'enseignement des fils ; où l'on savait obéir, parce qu'on savait respecter ; où il se formait un long héritage, un patrimoine fécond, un fonds traditionnel de croyances et d'exemples, où chacun venait puiser à son heure et à son tour, avec les leçons de l'expérience, le sentiment du devoir, la science de la vie, l'amour et le courage de la vertu ?

Puissiez-vous, chers fiancés, implanter et faire fleurir sous votre toit ces pieuses habitudes, ces mœurs d'une époque qui fut meilleure que la nôtre ! C'est ce que l'Église attend de votre

esprit de foi et de votre éducation chrétienne ; et c'est aussi la grâce que votre Évêque demande aujourd'hui pour vous au Dieu très grand et très bon, de qui procèdent toute lumière et toute force. Ainsi-soit-il.

ALLOCUTION

POUR LES NOCES D'ARGENT

DE

M. L'ABBÉ MERKLEN

Aumônier des Dames de l'Assomption, à Paris

MON CHER ABBÉ,

Ainsi que vous venez de nous le rappeler, il y a vingt-cinq ans, à pareil jour, vous célébriez pour la première fois le saint sacrifice de la Messe. Vous étiez venu, à Paris, faire vos études théologiques à Saint-Sulpice, et, ensuite, compléter vos études littéraires à l'École des Carmes. Vous veniez de l'Alsace, de cette terre si éminemment française, où la foi et le patriotisme resplendissent d'un même éclat. Vous veniez de Mulhouse, de cette capitale de l'industrie française dans l'Est,

d'où sont parties de si fécondes et de si hardies initiatives pour l'amélioration du sort des classes ouvrières. C'était dans les années 60, époque de grande prospérité pour la France. Qui vous eût dit alors, à vous, jeune prêtre alsacien, qui nous eût dit à nous, vos aînés dans le sacerdoce, que, vingt-cinq ans après, notre pays descendrait du premier rang qu'il occupait alors dans le monde, et qu'il viendrait un temps où, pour aller passer quelques jours auprès des cendres de nos aïeux, dans notre province natale, nous en serions réduits à solliciter la grâce d'un vainqueur aussi brutal après la victoire, qu'il avait été persévérant et habile à la préparer de longue date ?

Quoi qu'il en soit, l'Alsace vous réclamait aussitôt après votre promotion au sacerdoce ; elle réclamait les prémices de votre zèle, pour l'une de ces maisons d'éducation dont elle était alors si justement fière. Grande et belle carrière pour un prêtre, que de former à la science et à la vertu ces jeunes hommes qui devront plus tard servir et honorer leur pays dans les différentes carrières de l'armée, de la magistrature et de l'administration ! Avec quelle ardeur et quel talent vous remplissiez ces fonctions de

l'enseignement à Colmar, et plus tard à la Chapelle, nous le savions, nous qui suivions de loin, mais avec une affectueuse sollicitude, tout ce qui pouvait intéresser le présent et l'avenir de notre chère Alsace.

Les événements devaient bientôt vous ramener au sein de la capitale, dans l'exercice d'un ministère non moins important que le premier. Quoi de plus utile, en effet, à l'Église, aux familles et au pays, que de se vouer à l'éducation religieuse des jeunes filles, afin de les préparer à cette mission de piété, de dévouement et de charité, qui est le propre de la femme chrétienne? L'espoir de la France n'est-il pas dans cette action si douce, si bienfaisante et si efficace, qui s'est exercée depuis l'origine de ce pays, et qui est restée l'un des traits les plus caractéristiques de son histoire? Je ne puis donc que vous féliciter d'avoir été appelé à concourir au succès de cette œuvre, dans laquelle les Dames de l'Assomption montrent une activité, un savoir et une délicatesse d'esprit et de cœur qui sont au-dessus de tout éloge.

Un quart de siècle passé dans l'éducation religieuse de la jeunesse française, voilà, certes, des

années bien remplies dans une vie sacerdotale. Puissent-elles être suivies d'autres plus nombreuses encore et non moins pleines de mérites! C'est ce que vous demanderez à Dieu, mes chères sœurs, vous qui avez pu apprécier les qualités et les vertus de votre digne aumônier. C'est ce que vous obtiendrez du ciel, vous, mes chères enfants, dont les prières sont si agréables à Dieu, quand elles montent vers lui en faveur de ceux qui dirigent vos âmes dans les voies du salut.

Et vous, cher ami, qui, après vingt-cinq années de sacerdoce, jetez en ce moment un regard en arrière pour rendre grâce à Notre-Seigneur et vous fortifier encore davantage dans l'amour du devoir, ah! je suis convaincu que vos mains sont chargées de bénédictions, comme au jour où vous montiez pour la première fois au saint autel. Rien n'est puissant comme la prière du prêtre, qui renouvelle solennellement le pacte conclu avec Jésus-Christ le jour de son ordination. Vos prières vont se répandre en grâces et en faveurs spirituelles sur vos parents, vos amis, et cette pieuse communauté, qui s'unit

d'intention à vous, en cette fête des apôtres saint Pierre et saint Paul.

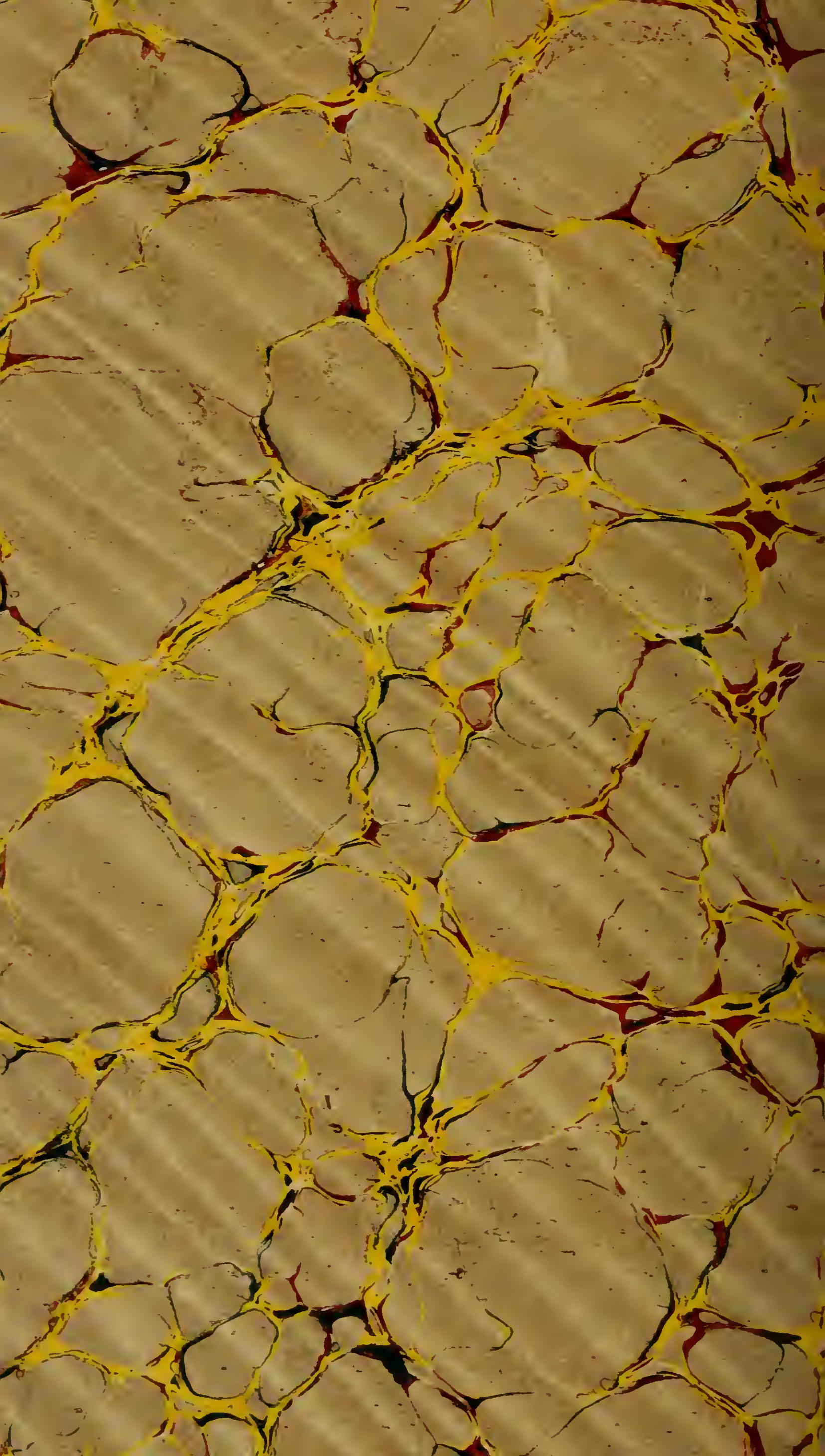
C'est, en effet, par une heureuse coïncidence, que vous célébrez le vingt-cinquième anniversaire de votre première messe en la solennité de ce jour. Saint Pierre et saint Paul ne sont-ils pas les modèles accomplis du sacerdoce ? Pierre, par l'ardeur et la vivacité de sa foi, Paul, par son zèle et son activité apostolique ; tous deux, par leur attachement sans bornes au divin maître. Puissiez-vous vous inspirer de leur exemple pour la gloire de Dieu, le bien de l'Église et votre propre sanctification ! Ainsi soit-il !

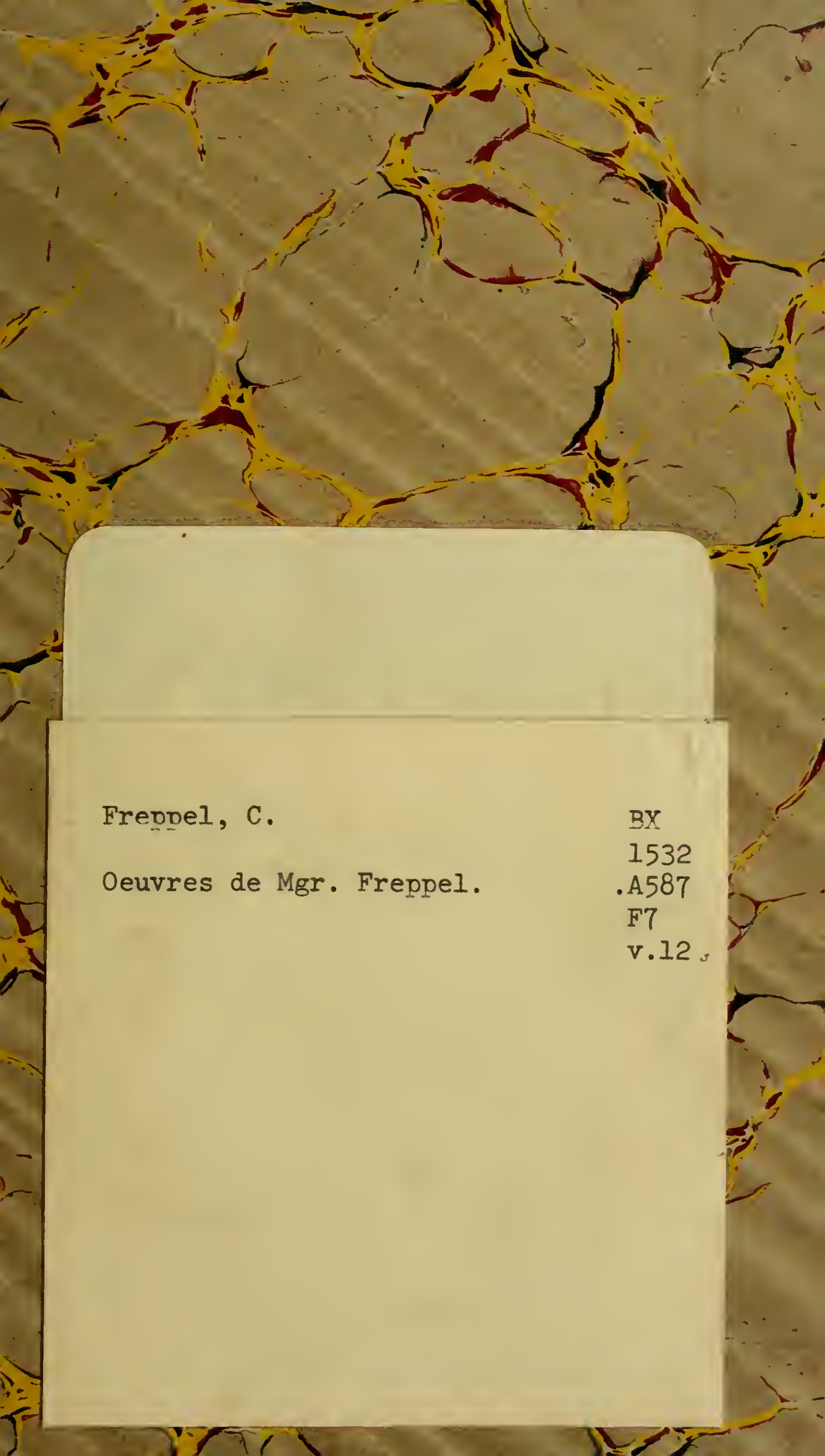
FIN

TABLE DES MATIÈRES DU TOME XII

Fin du tome XII et dernier des « Œuvres oratoires et pastorales ».

Angers, imp. Germain et G. Grassin. — 249-94.





Freppel, C.
Oeuvres de Mgr. Freppel.
BX
1532
.A587
F7
v.12

